- PALLI





ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEX. DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'Amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 1
La Bouillie de la comtesse Berthe 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe 1
Les Compagnons de Jéhu 2
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Confessions de la marquise 2
Conscience l'innocent 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
Le drame de Quatre-Vingt-Treize 3
Les Drames de la mer 1
La Femme au collier de velours 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : — César 2
Henri IV, Richelieu, Louis XIII 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
Impressions de voyage :
— Une Année à Florence 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 1
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
Impressions de voyage :
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 2
— En Russie 4
— En Suisse 3
— Le Speronare 1
— La Villa Palmieri 1
— Le Véloce 2
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (trad.) 2
Jacques Ortis 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin. — J. Balsamo 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris) 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
Le Testament de M. Chauvelin 1
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'Enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte Bragelonne 6
La Vie au désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt ans après 3

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

LA

MAISON DE GLACE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME PREMIER

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

LA

MAISON DE GLACE

I

LA REVUE

Quel mélange d'habits, de physionomies, de races et d'états! POUSCHKINE.

Seigneur Dieu, d'où vient donc cette gaieté à la cour de monseigneur le premier ministre grand veneur Wolinski? Du temps du défunt tzar Pierre le Grand et de notre mère la tzarine Catherine Alexiowna, cette question n'eût été faite par personne, attendu que la gaieté n'était pas rare. Le grand tzar était terrible — c'est le mot — pour les choses vicieuses, mais encore sa colère, si grande qu'elle fût, n'avait-elle pas une longue mémoire. Alors la cour, comme le peuple, s'amusait sans arrière-pensée, tandis que maintenant, quoique nous atteignons le quatrième jour du carnaval, tout Pétersbourg — remarquez que nous sommes au commencement de l'année 1739, — tout Pétersbourg, disons-nous,

respire une tranquillité de cloître; et encore de quels cloîtres, de ceux-là où la prière même est lue à voix basse.

Maintenant donc, comment ne demanderait-on pas ce que signifie cette joie dans la maison de Wolinski?

A peine la voix des cloches, qui annonçait que la messe était finie, s'était-elle éteinte dans l'air, que les fervents auditeurs du service sacré, se retirant soit un à un, soit deux à deux, soit même par groupes plus nombreux, revenaient à la maison silencieux et la tête baissée.

C'est qu'aussi l'on n'ose point parler dans les rues de Pétersbourg, car à l'instant, comme un oiseau de proie, s'abat l'espion, qui, arrangeant ce que vous avez dit à sa manière, augmentera ou diminuera, et avec la rapidité de l'éclair, la promptitude du clin d'œil, enverra les bavards à la police; de la police, plus loin : là-bas où l'on prend des castors, ou bien à l'école du *maître de derrière les épaules* [1].

— Ainsi, disions-nous, voici le peuple qui sort des églises triste et abattu comme s'il revenait de l'enterrement; et cependant à cette même heure, dans un coin de ce même Pétersbourg, on se réjouit et l'on mène un vacarme à faire tinter les oreilles d'un sourd.

1. Expression populaire signifiant : le bourreau qui donne le knout.

Voyez cette foule bigarrée qui bouillonne et ondoie dans cette cour; quels costumes n'y voit-on pas, quelle langue n'y entend-on pas? A coup sûr, tous les peuples qui habitent la Russie y ont, depuis le premier jusqu'au dernier, envoyé un couple de leurs représentants. Je vois le fils de la Russie blanche qui s'époumone à souffler dans sa musette; le juif qui réveille et réchauffe de son archet la guitare horizontale; le Cosaque qui pince de la guzla ; tout ce monde étrange saute, gambade et chante, quoique la bise gèle la respiration dans le gosier, et que la bise fige le sang dans les veines et fasse les mains pareilles à des mains de squelette; un ours attaché par une chaîne à un poteau fait voler la niege de tous côtés, et répond par ses hurlements furieux au charivari des musiciens.

C'est un véritable sabbat de sorciers.

Entrons donc dans cette cour, qui est celle du palais de Wolinski; glissons-nous à travers la foule, et sachons la cause de ce charivari digne de la tour de Babel.

Mordowkas, Finlandais, Tatars, Kamschadales, appelle deux par deux un colosse: ce colosse, que, grâce à sa taille, on pourrait montrer dans une baraque à la foire de Nidjny-Novogorod, n'est autre que le heiduque de Son Excellence; il s'est placé à l'entrée des appartements, trépignant malgré lui sous les morsures de la

gelée, et à chaque instant soufflant dans ses doigts roidis un anathème contre les fantaisies des boyards. La voix du géant rappelle le son d'une conque fêlée, quand il convoque chaque couple paraissant à entrer près de Son Excellence. Au fur et à mesure que ces couples sont introduits, on leur enlève leur touloupe [1], et la nationalité de chacun apparaît alors dans toute sa splendeur; tantôt à l'un, tantôt à l'autre, tantôt à l'homme, tantôt à la femme, le heiduque passe la manche de son rude habit sur les joues blanchies par la gelée; puis, quand les couleurs sont revenues sur les joues de ceux dont il prend ce soin, il les passe à deux coureurs qui attendent leur proie sur la première marche de l'escalier, appuyant leur canne en argent ciselé sur la rampe sculptée; légers comme des Mercures, les coureurs s'emparent de ceux qu'on leur livre, bondissent avec eux jusqu'au faîte de l'escalier, et cela si rapidement, que c'est à peine si l'on peut suivre le mouvement des panaches qui ombragent leur tête, et le miroitement que les muscles de leurs jambes impriment à leurs bas de soie.

Et en parlant des coureurs, je ne puis m'empêcher de me souvenir des paroles de ma vieille bonne, qui, en m'entretenant jadis de cette vieillesse dorée qui a

1. Redingote de poil de chèvre, dont le poil est tourné en dedans.

fini avec le dernier siècle, soupirait amèrement de voir les coureurs à quatre pieds remplacer les coureurs à deux jambes, et les chevaux succéder aux hommes.

— Bonté divine! disait-elle, quels gaillards c'étaient, mon enfant, que ces démons dératés dont on atrophiait les poumons, et aux jambes desquels on enlevait la chair, ne leur laissant que les nerfs et les muscles pour leur donner plus de légèreté! — et leur costume, mon petit pigeon, leur costume! cela reluisait comme de la braise : ils avaient sur la tête un petit bonnet brodé d'or avec des ailes pas plus grandes que celles d'un papillon; ils tenaient dans la main une baguette enchantée, surmontée d'une boule en argent; ils faisaient — une fois vlé — et une fois vlan! — avec cette baguette, et c'était comme s'ils avaient avalé une verste.

Mais revenons à l'antichambre de Wolinski.

Après que les couples empruntés à la cour étaient passés par les mains des coureurs, ils tombaient dans celles du maître d'hôtel, qui les passait en revue avec le soin que met un myope à regarder à la loupe un cachet finement gravé, et faisait disparaître avec le mouchoir, avec la brosse, avec l'ongle, le moindre flocon de neige, le moindre petit duvet, le moindre grain de poussière, enfin tout ce qui était de trop sur le boyard; après quoi, d'une voix de Stentor, il les annonçait derechef : la grande porte des appartements intérieurs s'ouvrait

alors avec fracas, et, grâce à sa sonorité, la voix du maître d'hôtel pénétrait jusqu'à la première chambre.

Dieu du ciel! que d'embarras! Là encore il fallait passer une nouvelle revue; en verrons-nous bientôt la fin?

— A l'instant!

Car voici monsieur l'intendant et madame l'intendante qui, après avoir jeté sur eux le dernier coup d'œil et après leur avoir expliqué par paroles et par mouvements ce qu'ils avaient à faire, les conduisent à la chambre la plus proche!

Toute une phalange de laquais poudrés et en habits de grande livrée, en bas de soie à côtes et en souliers ornés d'immenses boucles, se rangent pour les laisser passer.

Et voilà que ces pauvres misérables, par le seul caprice d'un grand, sont venus du fond de la Russie, arrachés à leurs foyers, à leurs isbas, à leurs tentes, et amenés à Pétersbourg, où sont réunis cent cinquante couples dont pas un ne se ressemble, amenés dans un nouveau monde, à travers mille formalités pareilles à celles que nous venons de décrire, ne sachant pas de quoi il s'agit, et le cerveau brouillé par la terreur, par la nouveauté, par l'inconnu, se présentent à la fin dans la salle du maître en attendant son jugement.

Un couple monte l'escalier, l'autre le descend, et

dans ce flux et reflux incessant, c'est à peine si une seule vague essaye de lutter contre le courant qui l'entraîne. Dans tout ce stupide troupeau qu'un caprice pousse à sa fantaisie, c'est à peine si un seul individu ose en soi laisser voir l'homme.

Je suis sûr que nos contemporains eux-mêmes auraient eu de quoi s'émerveiller si leurs regards avaient pu pénétrer dans la chambre du maître. Fenêtres profondes et formant embrasures ornées de bas-reliefs représentant des fleurs; colonnes appuyées aux murailles et entourées de vignes; immenses poêles en faïence de Chine, ornés de colonnettes et de vases couverts sur leurs corniches, de statuettes représentant des bergers en marquis et des marquis en bergers, des poupées, des groupes du Japon aux vives couleurs et à reflets d'or; beaux stucs au plafond, desquels pendent des lustres immenses de cristaux taillés, dont les facettes mouvantes reflètent toutes les nuances du prisme solaire, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Tout cela, n'est-ce pas, aurait votre approbation même aujourd'hui?

Les pauvres sauvages, éblouis par tant de richesses, ne savaient où se fourrer, et se voyant répétés en haut et en bas, n'osaient mettre un pied devant l'autre, de peur d'appuyer ce pied sur leur propre personne. Il était amusant de voir comme nos aïeux eux-mêmes, quoi-

qu'ils habitassent Pétersbourg, prenaient dans leurs cadres d'or les tableaux les plus profanes pour des choses saintes, se signaient dévotement, et s'arrêtaient devant eux pour marmoter leurs prières.

Au milieu de la salle, dans un riche fauteuil, trônait un homme d'une physionomie avenante et belle, et couvert d'un habit de satin violet, taillé à la mode française.

Cet homme, c'est le maître de la maison, Artemy-Petrowitz Wolinski. Il passe à la cour et dans le peuple pour le plus bel homme de l'empire. A son apparence on peut lui donner trente ans, quoique en réalité il en ait près de quarante. Le feu de ses prunelles noires a une telle force, que celui sur lequel il les arrête baisse involontairement les siennes. Les femmes, quelles qu'elles soient, matrones ou courtisanes, se sentent doucement émues quand il les regarde. Une mère laisse-t-elle aller sa fille seule, soit à la ville, soit à la promenade, soit à l'église, elle ne lui fait qu'une recommandation : c'est de craindre, comme elle craindrait le feu, l'œil de Wolinski, car cet œil, à ce qu'assure la mère inquiète, est plus fascinateur que celui de l'antique Gorgone.

Derrière le fauteuil de Wolinski se dessine la tête noire et luisante d'un nègre, mise en relief par un turban de cachemire blanc; on pourrait la prendre pour

une tête de statue, tant elle est immobile, si elle ne laissait voir une âme excellemment bonne dans son regard, où se peignaient tantôt le mécontentement, tantôt la pitié, à la vue des souffrances et de l'abaissement de ses semblables.

A quelques pas de Wolinski et à sa droite, devant une table, est assis un petit homme que l'on aurait pu parfaitement cacher dans un manchon; sa figure est tirée comme un poing osseux; ridée comme le visage d'un vieux singe, et l'on y découvre toute l'astuce de cette caricature de l'homme. Ramassé dans ses mouvements, entortillé dans ses paroles, ses yeux sont toujours aux aguets, ses oreilles incessamment sur le qui-vive; il n'existe pas un corps de garde plus prompt à rendre les honneurs, une sentinelle plus prompte à présenter les armes qu'il n'est prompt à répondre à toutes les questions. Cette petite créature drolatique, savante, profonde et grotesque à la fois comme un hiéroglyphe, est tout simplement le secrétaire intime du grand ministre. — C'est Zouda.

Il inscrit les noms et prénoms des personnes qui se présentent à la revue, et met en note les remarques qui lui arrivent des hauteurs du fauteuil du maître.

Puis à ces réflexions il ajoute les siennes.

Un peu plus loin encore, presque à la porte de l'antichambre se tient un jeune homme. Quoique en uni-

forme, son habit indique qu'il n'est ni soldat ni officier. Pour toutes les richesses du monde, vous qui me lisez, vous ne consentiriez à être affligé de son extérieur commun et de sa plate physionomie; regardez-le : il est couvert de la tête aux pieds des stigmates du serf le plus vil et le plus bas; on y lit tout à la fois la sottise, la débauche et la bassesse!

C'est Feraponte Podatchkine, un esclave libéré de Wolinski, espèce de policier de bas étage; c'est à lui qu'est confié le soin de faire venir à Pétersbourg cent couples choisis, un de chaque race; et ces cent couples, il doit, depuis le premier jusqu'au dernier, les présenter à Son Excellence en vie, en santé et non avariés par le froid.

— Par quelle protection un pareil homme a-t-il obtenu ce poste de confiance?

Vous allez le comprendre.

Sa mère est première femme de chambre dans la maison du ministre. En songe et en réalité, elle ne voyait qu'une chose et n'avait qu'un désir, c'est que son fils fût promu au grade d'officier, afin qu'il pût à son tour avoir des esclaves *à lui*, ce qui est le plus haut degré d'ambition de la classe à laquelle appartenait cette femme.

Wolinski, quoiqu'il fût homme d'esprit et d'une nature éminemment noble, avait la faiblesse de ne jamais

rien refuser à cette femme, en mémoire des services de son mari, qui jadis avait été son menin. Pour cette mission promise à Feraponte, le premier grade d'officier lui avait été promis, et, partant de ce point, qui sait peut-être après à quelle hauteur il grimperait sur l'échelle des titres!

Eh bien! il était sur le point d'atteindre ce but : encore un pas, encore un service, et un nouveau parvenu de classe noble existait en Russie.

Sa fortune devait ce jour-là même se décider à cette revue, — ou la noblessse ou la bastonnade.

Aussi ses traits sont-ils bouleversés, sa tête est-elle basse, signes certains qu'il est intérieurement fort inquiet, et qu'il ne compte pas trop sur le résultat de la mission qui lui a été confiée.

Mais où allons-nous trouver la mère de cette ambition en herbe?

Voyez-vous, à l'entrée du buffet, cette espèce de dame de pique, cette sorte de momie, la tête coiffée d'un mouchoir brun, les épaules couvertes d'une camisole brune, à laquelle fait suite une jupe de même couleur?

Son corps est tendu comme une perche, et comme une perche immobile. Sa tête seule tremblote, sans doute par suite de la quantité de minium qui entre dans le fard dont, selon la mode du pays à cette époque, elle frotte ses joues.

Les doigts ridés de ses deux mains décrépites se joignent devant sa poitrine comme chez une morte expirée au milieu de sa prière. Sa mimique semble implorer le ministre, qui ne fait aucune attention à son attitude suppliante. Ses yeux ne cessent de clignoter, et si un instant ils restent sans mouvement, c'est que pendant cet instant ils se fixent sur sa création, son trésor, sa gloire, son fils.

Nous avons déjà dit que madame Podatchkena, — c'est son nom de femme, son nom de baptême est Acculina, — nous avons déjà dit que madame Podatchkena occupait le rang de première femme de chambre. Jadis ce titre avait une grande signification. On y employait ordinairement les femmes des vieux valets de chambre, des vieux maîtres d'hôtel, des menins ou de toute autre personne marquante dans la livrée.

Elle assistait régulièrement à la toilette de sa maîtresse, présidait à la garde-robe, lui servait de gazette vivante, et même très-souvent d'espion à l'endroit des appartements particuliers du mari; dans sa petite cour à elle, elle s'était constituée intermédiaire entre les grands et la valetaille : ces sortes de créatures s'appellent chez nous *maîtresse de maîtresse*. Ce titre pouvait être seulement créé par l'arrogance féodale des seigneurs de l'époque, mais avec le temps, le petit gentil-

lâtre avait aussi fini par introduire ce personnage dans son intérieur, et encore aujourd'hui, à notre honte, on trouve par-ci par-là dans la maison de quelque hobereau de province encore la *maîtresse de maîtresse.*

Mais on avait beau chercher, on ne voyait dans la salle aucun fou, ni aucune folle de profession, et par cela seul on pouvait voir que Wolinski, se raillant hardiment des coutumes de son époque, les avait dédaigneusement laissées derrière lui.

Tous ces prolégoménes établis, il est temps, ce nous semble, d'entrer en matière.

—Eh bien! qu'en penses-tu, Zouda? demanda le ministre en se tournant avec satisfaction vers son secrétaire; il me semble que nous allons donner une belle et curieuse fête à l'impératrice.

— On ne parle que de cela à Pétersbourg, répondit le secrétaire en se soulevant avec respect sur son siége. Je pense que la fête occupera longtemps toutes les bouches de la renommée, et prendra quelques pages de notre histoire.

—Cela ira-t-il au point, demanda le ministre d'un ton railleur qui lui était habituel, que notre fameux poëte Trétiakowsky daigne consigner le fait dans ses vers?

— Dont tout le monde s'occupe, ajouta Zouda.

— Par la raison que personne ne les comprend.

—Oh! oh! fit le secrétaire, je pensais cependant qu'il

était de notoriété publique que depuis quelque temps Votre Excellence était devenue un des plus fervents adorateurs de notre Phébus, et souvent même, a-t-on prétendu, Votre Excellence n'a pas dédaigné de puiser à cette source.

— Tu veux probablement dire, Zouda, que c'est depuis que la charmante princesse moldave a commencé de prendre des leçons de russe. Oui, celui qui fut jadis le stupide écolier Trétiakowsky est à présent à mes yeux un homme qu'on ne saurait assez payer! Je l'eusse couvert d'or. N'est-ce pas lui qui enseigna à cette belle Marie à proférer le premier mot russe? Et si tu savais, Zouda, quel était ce mot! Il contenait, vois-tu, tout ce que les Démosthènes et les Cicéron ont pu dire autrefois, tout ce que la poésie la plus choisie des frères en Apollon a pu jusque-là inventer. Aussi ai-je promis à Trétiakowsky de l'élever au grade de professeur d'éloquence. Je le lui ai promis, et sur mon honneur, ma promesse s'accomplira un jour ou l'autre.

Wolonski parlait avec une animation toute particulière. Ces mots seuls: *la princesse moldave*, *Marie*, avaient été prononcés à voix si basse, que le secrétaire avait pu seul les entendre; mais ce dernier, remarquant que la physionomie féline de la *maîtresse de maîtresse* avait rayonné de plaisir en saisissant ou en croyant saisir quelques mots à double sens prononcés par le ministre, il tâ-

cha de changer au plus vite le sujet de la conversation.

— On prétend, dit-il, que Trétiakowsky a l'intention de décrire, en effet, en plusieurs volumes la fête que Votre Excellence est chargée de monter.

— Eh bien, reprit Wolinski, cela nous aidera à conquérir dans la postérité le titre de bouffon de cour. Ah! continua-t-il, combien riront nos petit-fils, ou plutôt combien hausseront-ils les épaules, en lisant dans des vers ronflants que le grand ministre Wolinski s'occupa d'une fête de carnaval avec les mêmes soins et les mêmes anxiétés que s'il se fût agi de la réorganisation de l'empire!

— Est-ce qu'en essayant de distraire la maladive dominatrice du Nord, qui vous rémunère si bien, demanda Zouda, Votre Excellence ne fait pas une chose essentiellement utile?

— Oui, reprit le ministre avec amertume, utile, Zouda, utile au Courlandais, qui se sert de moi pour lui mener à bien fêtes sur fêtes, et qui essaye par là de prouver son dévouement à Sa Majesté. Mais j'y vois clair, monseigneur; vous n'avez pour but, je le sais, que de m'occuper, et tandis que j'accomplis cette misérable affaire, vous tâchez, vous, de mieux faire la vôtre.

A ces mots, prononcés peut-être sur un diapason un peu plus élevé qu'il n'était prudent de le faire, la vieille à la camisole brune laissa échapper une légère grimace.

Son fils tendit le col et tâcha de comprendre quelque chose aux paroles de Wolinski. Mais, son incapacité aidant, il resta bouche béante, comme un jeune chien qui, voulant happer une mouche au vol, manque la mouche et fait claquer ses dents.

Zouda, de son côté, se baissa vers son chef et lui souffla ces mots à l'oreille :

— Monseigneur, monseigneur, soyez sur vos gardes; vous oubliez, ce me semble, les leçons de Machiavel!

Ce dernier mot paraissait être un mot d'ordre convenu entre le ministre et son secrétaire. Le premier se tut; le second reporta la conversation sur les nouveaux arrivants, dont les costumes et les physionomies pouvaient occuper l'attention la plus blasée. Voici, par exemple, une gracieuse et belle jeune fille de Tarjokk, avec sa couronne chargée de perles fausses. Cette couronne est légèrement couverte par un mouchoir en drap d'or, dont les bouts, après avoir été noués sous le menton, retombent sur la poitrine; trois petites grappes en fausses perles tremblotent sur son joli front blanc, rehaussé par des cheveux châtain clair; sa tresse nattée avec art, la plus grande coquetterie de la jeune fille russe[1], ornée à son extrémité d'un nœud de pourpre,

1. Il est une chanson à Tarjokk qui dit : « Oh! crois, crois, ma tresse, jusqu'à ma ceinture soyeuse; oh! crois, crois, ma tresse, pour faire l'admiration de la ville. »

touche presque le plancher; un casaquin de brocart bleu couvre gracieusement ses épaules, et comme la mode du pays le veut, la manche gauche pend: une jupe de la même étoffe flamboie comme de la braise. La jeune fille s'avance légère dans ses souliers de maroquin brodés d'or. A côté d'elle on voit son sigisbée... Vous riez, oui, son sigisbée, car une jeune fille de Tarjokk est perdue quand elle ne l'a pas. Le sigisbée! c'est un signe certain qu'elle est jolie; sa mère lui rendrait la vie dure et ses compagnes se moqueraient d'elle si le sigisbée lui manquait. Une fois choisi, il ne la quitte plus, ni aux veillées du soir ni aux promenades de la nuit. Quel gaillard! l'audace brille dans ses yeux; aussi est-il compté comme le plus rude boxeur de la place de Novogorod.

Après eux vient une vigoureuse Mordowka[1], en chemise blanche, semée sur les manches et sur les épaules des dessins les plus fantastiques en laine rouge; sa puissante poitrine est chargée de colliers en pièces de monnaie à triple rang; au lieu de boucles d'oreilles, elle porte de grosses boules en duvet de cygne.

Voici maintenant une face humaine barbouillée de blanc et de rouge, avec les sourcils peints en arc-en-ciel; elle apparaît sous une coiffe ayant la forme d'une im-

1. Petite peuplade habitant le centre de la Russie et d'origine tatare.

mense pelle, brodée de verroterie de toutes couleurs; cette face est supportée par une barrique de chair pouvant contenir quarante seaux d'eau, recouverte d'un sarafann dont la ceinture est si haute qu'elle lui écrase les seins; ses manches gigantesques en batiste blanche font croire que ce monstre a été apporté par les ailes; des bas de laine bleue dessinent son énorme mollet, et ses souliers sans quartiers, portés sur de hauts talons, lui donnent une démarche des plus comiques. Je vous la recommande, c'est ma compatriote, une brave Moscovite.

Après celle-ci apparaît la gracieuse, flexible et nerveuse jeune fille cosaque, qui semble par son allure frapper l'un contre l'autre ses talons de cuivre sonore et s'élancer dans la danse.

Voici maintenant le Kalmouck ouvrant ses petits yeux de taupe; il est venu avec toute sa vie et toutes ses habitudes, son carquois garni de flèches, ses petits dieux lares dans la main, dieux qui, comme vous savez, récompensent et punissent selon qu'ils sont contents ou mécontents.

Voici encore... mais il est inutile de décrire tout ce qui monte sur la scène.

Les couples apparaissaient et disparaissaient l'un après l'autre, comme nous avons dit; Wolinski prêtait l'attention d'une modiste aux costumes (des jolies

femmes, bien entendu) sans s'inquiéter à quelle classe elles appartenaient, et quelques-unes même, les plus jolies, obtinrent la faveur d'être engagées par lui à rester dans la salle pour se réchauffer.

L'attention de l'illustre seigneur, que nos aïeux comptaient pour un demi-dieu, et qui, par-dessus le marché, était beau et riche, allumait une étincelle dans l'imagination des belles jeunes filles.

Plusieurs couples apparurent encore, mais Wolinski, devenu tout à coup pensif, avait cessé de s'occuper d'eux; sa tête s'abaissa sur sa poitrine, ses cheveux longs et noirs tombèrent en désordre sur sa belle figure, et lui jetèrent une ombre.

Il resta longtemps ainsi.

Aucun de ceux qui l'entouraient ne fut étonné, car ces sortes de rêveries, depuis quelque temps, lui étaient familières; c'était au point que ces rêveries le poursuivaient jusque dans ses dîners d'amis et jusqu'aux bals de la cour.

Etait-ce état maladif, était-ce caprice moral de l'homme blasé, ou bien pressentiment d'un malheur, nous ne saurions le dire.

Tout se taisait dans la salle : on eût dit que le silence du maître était contagieux; chacun semblait pétrifié, comme les habitants de Pompéia sous les sables qui les ensevelissent. Où étaient alors les pensées de Wolinski?

Ne jouait il pas, en souvenir, dans la maison paternelle, avec ses camarades d'enfance? ne cassait-il pas son verre vide contre son talon, comme c'est la coutume chez nous après le toast porté, et, ivre de vin, ne donnait-il pas son âme entière à l'ami du moment? ne pressait-il pas avec amour les bras de sa femme, le jeune enfant qui lui souriait? ou bien encore son imagination vive et ardente ne l'emportait-elle pas dans la forêt, auprès de la jeune fille amoureuse, qu'il couvrait d'ardents baisers? Pourquoi ne pas présumer aussi qu'il présidât le conseil où il lançait les foudres de son éloquence contre les abus de son pays, ou bien, dans un cercle restreint d'amis fidèles, ne complotait-il pas la chute de Biren? Et qui sait encore s'il ne regardait pas avec fierté dans les yeux du bourreau tandis que celui-ci levait la hache sur sa tête?

Nous ne pouvons donc pas dire où étaient les pensées de Wolinski. Et cependant, en jugeant son caractère, elles pouvaient être partout où nous les avons supposées.

Dans son âme, les passions bonnes et mauvaises, nobles et sauvages, régnaient tour à tour; tout en lui était inconstant, excepté l'honneur et l'amour de la patrie.

Marié depuis huit ans à une charmante femme, il chercha néanmoins de tous côtés des distractions amou-

reuses, qu'il savait toujours tourner à son profit. Au reste, ses prouesses n'influaient en rien sur le bonheur du ménage : le cœur de Wolinski ne s'arrêtait jamais à une passion sérieuse, et, après une heure d'entraînement, il revenait toujours aux pieds de sa femme, en amant bien plus qu'en mari ; c'est que sa femme, par la comparaison, grandissait toujours dans son esprit et dans son cœur. On disait aussi, ou peut-être lui-même faisait-il courir ce bruit, que sa femme voyait froidement ses erreurs. Il n'avait point d'enfants et avait toujours ardemment désiré d'en avoir. Caressant les enfants des autres, il oubliait quelquefois que ce n'étaient pas les siens; et cet amour pour l'enfance, se réunissant à l'idée que la Providence se refusait à le rendre père, le plongeait souvent dans cet état de tristesse où nous l'avons vu. Depuis quelque temps sa femme habitait Moscou (chez ses parents à elle), où elle était attaquée d'une grave maladie; le bruit courait même qu'elle était morte. Il se pouvait encore que ce fût Wolinski — tout en lui était mystère — qui fit courir ce bruit.

Pendant cet intervalle, la *maîtresse de maîtresse* en camisole brune créa un fort registre de ses infidélités, pour le présenter au jour venu à sa maîtresse.

Un fait surtout, par sa gravité, demandait à être éclairci bientôt; mais, si volage qu'il fût dans les af-

faires du cœur, aussi sérieux était-il dans les affaires de l'État; et si les élans de son âme passionnée n'avaient pas si souvent ruiné ce que créait son esprit, la Russie eût certainement rencontré en lui son plus grand ministre. Il tâcha toujours de développer ses dons naturels par la lecture des meilleurs écrivains étrangers, et surtout de leurs œuvres politiques, pour la traduction desquelles il employait Zouda, homme savant, fin et jésuitique, qui lui servait de secrétaire, de traducteur, de Mentor et de confident.

Aimant sa patrie au-dessus de toute chose, plus il l'aimait, plus il voyait avec haine comment Biren la rayait des lanières de son knout, et plus il voyait cela, plus il cherchait la première occasion de tout dévoiler à l'impératrice, et d'arracher l'arme du supplice des mains auxquelles la tzarine avait confié seulement le gouvernail de l'empire.

Au moment où la foule servile se prosternait devant l'idole du jour et baisait le pavé du temple, tout couvert qu'il était du sang des victimes, quand des doigts de fer, mus par la cruauté, entraient dans la chair de la Russie, Wolinski seul, avec ses amis, n'abaissa pas son noble front. On lui passait cette liberté, vu son indispensabilité dans les affaires de l'État et l'attention marquée que lui portait l'impératrice, qui connaissait bien et son attachement pour elle et son amour pour

la patrie. Il était impossible de changer en rien, sur cette matière, les idées bien arrêtées de l'impératrice.

Biren, de son côté, qui faisait tout son possible pour perdre son rival, non-seulement ne montrait pas qu'il fût offensé par la roideur de Wolinski, mais au contraire lui était attentif et ne perdait pas une occasion de le faire valoir aux yeux de l'impératrice.

Au reste, tous deux se comprenaient parfaitement bien, et se mesuraient de loin afin de se mieux renverser.

Il était impossible que les deux géants restassent debout à la fois; l'un d'eux devait tomber.

Mais revenons à Wolinski, et retrouvons-le où nous l'avons laissé.

Ce moment de tristesse se perdit dans l'éternité; il releva le front, secoua la tête, rejeta en arrière ses beaux cheveux noirs, et rouvrit ses yeux, sinon au jour, du moins aux objets qui l'environnaient.

Parmi ces objets étaient un bohémien et une bohémienne.

Ils se tenaient debout devant lui.

La bohémienne, beauté achevée dans toute l'acception du mot, mais beauté déjà défleurie, couvait de la tête aux pieds Wolinski de son regard d'oiseau de proie, et paraissait plongée dans une profonde admiration. Le ministre eut un instant de honte d'avoir été sur-

pris rêveur par cette créature, et la regarda avec étonnement.

— Étrange jeu de la nature! s'écria-t-il à la fin en se tournant vers Zouda. Remarques-tu?

— Je l'ai vu seulement trois fois... et suis on ne peut plus frappé de cette incroyable ressemblance, répondit le secrétaire en clignant finement des yeux.

Pendant ce temps une agitation extrême se peignait sur la figure de la bohémienne; mais, l'ayant refoulée en elle, elle fixa ses yeux clairs et hardis sur les physionomies questionneuses du ministre et de son secrétaire.

— Comment t'appelles-tu? demanda Wolinski.

— Marioulla, répondit-elle.

— Jusqu'au nom! de plus en plus étrange. Sais-tu, Marioulla, continua le ministre, que ta physionomie est des plus heureuses?

— Elle est déjà heureuse par la seule raison qu'elle a plu à Votre Seigneurie, répondit la bohémienne.

— Reste ici, dit Wolinski; je veux encore causer avec toi.

La bohémienne salua en posant sa main sur son cœur, et, passant derrière le fauteuil du ministre, resta, mais se tint à l'écart.

— Qu'y a-t-il encore à voir? demanda Wolinski.

Alors apparut une Petite Russienne, mais seule.

— Où est donc son partenaire? demanda le ministre. Eh! Podatchkine! je te le demande.

A cette question, le nez plombé de Podatchkine blêmit, les épaules de sa mère frissonnèrent, et sa tête branla comme celle d'une marionnette vivement mise en mouvement par une ficelle.

Le malheureux jeune homme fit quelques pas en avant et répondit en bégayant :

— C'est un soûlard, Votre Excellence... un homme... méchant... hargneux... têtu.

— Et tu n'as pas pu le dompter?

— Je n'ai fait que cela pendant la route; mais en approchant de Pétersbourg, il se démenait si cruellement, Excellence, que j'ai craint un moment qu'il ne me mordît. Pénétré de la gravité de ma mission, — vous m'avez dit vous-même, Excellence, qu'il fallait qu'ils fussent tous au complet, je me suis hâté alors de lui mettre des menottes aux mains et des entraves aux pieds.

—Tu mens; l'ordre t'a été donné, au contraire, d'user de douceur pour les malheureux que je te confiais; c'était même ce que désirait particulièrement l'impératrice.

— J'appelle Dieu à témoin, reprit Podatchkine, et que je m'abîme dans l'enfer, si les menottes ne sont pas toutes légères et les entraves les plus douces que l'on a

pu trouver; mais si vous permettez, je courrai toute une verste, ces entraves aux pieds et ces menottes aux pouces, sans qu'une goutte de sueur tombe de mon front, tandis que lui voyageait en voiture, et encore la voiture était-elle couverte.

— Où donc alors est-il maintenant? demanda Wolinski.

Ici la voix de Podatchkine s'effaça tout à fait dans le bégayement.

— On lui avait ôté menottes et entraves, Excellence, pour le mener à la revue... et lui, Dieu sait comment il a fait, mais il a fui.

— Canaille, répondit Wolinski, je sais tout..... je voulais seulement t'éprouver, tu me vends au favori. Comment! des hommes disparaissent ainsi en plein jour? Mais, mort ou vivant, je le retrouverai. Oh! il est bien temps de pousser le loup dans le chenil. Accoulina, ajouta Wolinski en jetant un regard sévère sur la *maîtresse de maîtresse*, admire les belles œuvres de ton bien-aimé fils: qu'en penses-tu? est-ce assez de le faire pendre pour une telle action?

La vieille Accoulina fit un profond salut, croisa ses mains sur sa poitrine et répondit d'une voix pateline :

— Que ta volonté soit faite, seigneur! tu es notre maître, et nous sommes tes esclaves.

— Tu n'es pas sa complice, je le sais, continua Wo-

linski en adoucissant la voix; tu fus toujours dévouée à ma famille, toi.

— Oh ! seigneur, seigneur ! piailla la *maîtresse de maîtresse*, pardonne-lui, fais-lui grâce au nom des services de mon mari, qui fut ton menin; et moi aussi, je te sers autant que mes forces me le permettent; je suis prête, s'il le fallait, à mourir pour toi. Voilà, imbécile, ce que tu as fait, ajouta-t-elle en se tournant vers son fils et en poussant des sanglots.

— Hors de mes yeux, vaurien ! cria Wolinski, qui ne se contenait pas facilement quand la colère lui montait au cœur; tu es bien heureux que ton père et ta mère ne te ressemblent pas. A présent laissez-moi tous, excepté toi, dit-il, mon cher Zouda... et toi encore.

Ici Artemy-Petrowitz — on se rappelle que ce sont les deux noms de baptême de Wolinski — fit signe à la bohémienne de rester.

— A demain, dit-il, la revue pour les autres.

II

LA BOHÉMIENNE.

Je ne suis point une simple bohémienne. Je dis la bonne aventure. Mets-moi de l'argent dans la main, et je te dirai toute la vérité. (Opéra de la *Fille des eaux*.)

Wolinski, la bohémienne qui venait de produire sur lui cette impression, et Zouda restèrent seuls.

Alors Artemy appela cette femme et lui dit en la regardant avec curiosité :

— Tu devais être bien belle étant jeune?

Malgré son âge, la bohémienne rougit.

— Oui, seigneur, répondit-elle. Il fut un temps où bien des hommes de ton rang me tapaient sur l'épaule en me clignant de l'œil; il se peut même que quelques-uns d'entre eux baisèrent ces mains aujourd'hui si rudes et demandant l'aumône. Oh! alors, je n'aurais pas perdu de vue un gaillard comme toi; mais ce qui est passé ne revient pas, et l'on ne refait plus les fleurs effeuillées par le vent, ajouta la bohémienne avec une certaine poésie contrastant avec les paroles qu'elle avait prononcées d'abord.

— N'as-tu pas une fille? interrompit Wolinski avec impatience; en ce cas, je serais curieux de la voir.

— Ah! bah! répondit la bohémienne en reprenant son accent populaire, si j'en avais eu une, je l'aurais déposée sur tes genoux. J'ai mis au jour des enfants, mais pas pour qu'ils vécussent, et c'est mieux qu'ils soient morts, sans quoi ils se traîneraient accrochés à ma jupe et piailleraient en demandant du pain. Non, ajouta-t-elle, ils sont tous endormis du sommeil sans réveil.

Et elle poussa un soupir.

— C'est bien dommage que tu n'aies pas quelque grande fille, sans quoi j'aurais trouvé plaisir à la comparer... Étrange ressemblance! répéta-t-il pour la seconde fois, plus je te regarde, plus cela m'étonne, et même jusqu'à ce signe presque imperceptible à la joue gauche. Sais-tu bien, Marioulla, que tu es l'image vivante d'une jeune princesse de ma connaissance, et qu'il n'y a entre vous que la différence d'une rose flétrie par la gelée à un bouton de rose à peine éclos.

Pendant ces observations la figure brune de Marioulla se marbra de taches blanches, ses lèvres épaisses pâlirent; mais, faisant un effort prodigieux, elle tâcha de sourire, et répondit :

— Eh bien, montrez-moi un beau jour mon double.

— Volontiers, j'en trouverai l'occasion, au palais

comme partout ailleurs; les vieilles comme les jeunes femmes aiment à se faire dire la bonne aventure, et je t'emmènerai chez elle.

— Comment! cette princesse vit à la cour? demanda Marioulla.

— Oui.

Les yeux de la bohémienne s'enflammèrent, et la brique de ses joues se colora d'un pourpre plus foncé.

— Sous l'œil même de l'impératrice, continua Wolinski, et, de plus, l'impératrice l'aime beaucoup.

— Eh! mon Dieu, dit Marioulla, pour nous autres corbeaux déplumés, sied-il bien de monter à ces hauteurs? Je crois qu'on s'essouffle fort en gravissant des degrés si élevés; mais c'est encore pis quand, après qu'on les a comptés de bas en haut, on vous les fait compter de haut en bas.

— Accompagnée de moi, femme, dit Wolinski, tu monteras et tu descendras sans crainte; mais prends bien garde, tu dois m'engager ta parole que tu me maintiendras dans l'esprit de la princesse.

— Oh! je comprends, répliqua Marioulla, c'est notre affaire. Il est donc à croire qu'elle t'a enfiévré le cœur, n'est-ce pas? Hein? réponds.

— Jusqu'aux oreilles...

— Et elle, probablement qu'elle t'aime aussi?

— Par ma foi, toi qui est sorcière, devine-le.

— C'est bien, aimable et beau seigneur; mais écoute, j'ai, moi aussi, mes conditions à faire. Mets d'abord, et à l'instant même, une pièce d'or dans le creux de ma main. Après le premier baiser que tu recevras de ta bien-aimée, tu me donneras par-dessus le marché une riche étoffe.

— C'est bon, voici ton rouble. Quant à ce qui regarde l'étoffe, je t'en donnerais une toute brodée d'or lorsque arrivera ce que tu promets; car, que ne donnerais-je pas pour un tel bonheur?

— Jure que tu ne me trompe pas.

— Sotte que tu es... Eh bien, que j'aie honte si j'ai menti.

— Alors, donne-moi ta main.

Wolinski sourit, jeta un regard à Zouda, qui hocha la tête, puis il tendit à la bohémienne sa belle et blanche main.

La bohémienne la saisit avec avidité. Elle en observa attentivement les lignes, et parut se recueillir pendant quelques instants. Enfin, d'une voix mystérieuse :

— Il y a longtemps, bien longtemps, qu'à toi et à une jeune fille on vous chanta le chant des noces; sur vos têtes furent posées les couronnes d'or des jeunes mariés. Tu lui donnas bien des baisers, mais ce n'est que maintenant qu'on vient de lui chanter le chant des

morts. Dieu garde son âme! Tu lui donnas le dernier baiser terrestre.

Wolinski baissa tristement la tête en signe d'assentisment.

Alors Zouda, regardant la sorcière :

— Elle lit dans votre main comme elle lirait dans un livre imprimé, dit-il.

— Tu n'as pas d'enfants, dit la bohémienne, mais ce n'est pas faute d'en avoir désiré.

— Tu ouvres mon cœur et tu y regardes, soupira Wolinski; continue, puisque tu y lis si bien.

— Je vois briller derechef la couronne d'or des mariés... et le temps est proche où elle sera posée sur ta tête. La future... Oh! la belle taille! oh! le bel œil noir! oh! le fin sourcil... et avec cela blanche comme l'écume.

— Dis mieux : avec ce petit hâle qui ressemble au chanvre quand on le peigne. Mais que sont les plus blanches auprès d'elle?

— Il se peut que je me sois trompée, répondit la bohémienne en rougissant; mais je tiens pourtant à te dire qu'elle n'est pas de la terre de Russie. Elle vient de loin, du pays d'où nous viennent les cygnes au printemps!

— Oh! mais tu es allée loin, tu as déjà eu le temps de prendre tes renseignements, dit en souriant Wolinski,

Le secrétaire poussa un cri d'étonnement.

Marioulla regarda de nouveau dans la main de Wolinski, et continua :

— Que veux-tu? je puis me tromper, mes lignes me l'indiquent ainsi : ce n'est pas moi qui les ai tracées. Prends garde, soigne nuit et jour ton trésor, ne gaspille pas celui-là avec ta légèreté habituelle. Veille aussi sur toi-même; mais avant tout il faut que tu saches bien que ce n'est pas le sang de poisson des Russes qui coule dans les veines de ta bien-aimée. Le premier enfant que tu auras sera un garçon... Plus loin, les lignes s'enchevêtrent de telle façon que je n'y puis plus rien voir. Assez pour la main qui est du côté du cœur. Donne-moi la droite.

Wolinski lui donna la main qu'elle demandait.

— Ah ! ah ! fit la bohémienne, celle-ci manie le sabre, ou, pour mieux dire, — elle hésita, — la plume, qui dit-on, tranche, invisible, mieux que le fer. Cette main-là trouve l'argent, l'honneur, la gloire... et pour ces sortes de choses, vous autres, vous oubliez l'amour. De sorte qu'à nous, pauvres abandonnées, il ne reste que les larmes et le désespoir.

— Sais-tu bien que tu es éloquente? Mais où diable as-tu pu apprendre à faire de si belles phrases? Allons, voyons, continue, continue.

— Eh bien ! écoute : tu as du crédit chez notre mère

l'impératrice; mais tu luttes, ou du moins tu t'apprêtes à lutter avec un homme plus fort que toi. Abandonne tes projets dangereux, dompte ton caractère altier, endors ton cœur; la force ne ferait rien; mieux vaut l'adresse. Attends tout du temps... Cède le pas au premier; c'est assez, crois-moi, si tu peux parvenir à être le second.

— Je serai volontiers le dixième! s'écria Wolinski hors de lui, mais seulement après l'homme qui mériterait d'être le premier, qui aimera son pays et lui donnera le bonheur!

— Oui, car si cette seconde ligne va au travers de la première, tu es perdu.

— Mettons de côté Machiavel, mort et enterré, dit Zouda, et attaquons-nous au vivant, qui, en vérité, donne d'aussi bons conseils que le fameux secrétaire de César Borgia.

— Marioulla, dit avec bonté le ministre, tu es sage comme un bon livre; tu vois loin et profondément; tu ressembles à une personne que... j'estime, et par cette raison tu m'as plu.

— J'attache un grand prix à tes paroles, seigneur; plus de prix qu'à l'argent et l'or.

— Quand donc veux-tu... voir ton double?

— A l'instant même! allait s'écrier la bohémienne; mais elle s'arrêta.

Puis tout haut:

— Aujourd'hui, demain, répondit-elle; cela m'est égal; quand tu voudras.

— Je ne sors pas aujourd'hui; mais demain je parlerai de toi à la cour comme d'une célèbre diseuse de bonne aventure. Viens à midi précis au palais, demande-moi; on te laissera entrer, j'en réponds.

— Moi, au palais! j'en tremble d'avance.

— Bagatelle! une maison avec des hommes comme ceux qui sont ici. Seulement n'oublie pas nos conventions.

— Si tu as besoin de mandragore ou de toute autre plante magique...

— Bast! j'aime mieux ta finesse et ton esprit; mais prends garde!...

Wolinski posa son doigt sur ses lèvres en lui jetant un regard significatif,

— Ne crains rien, seigneur; tu n'as pas mis le pied sur une imbécile. Je suis trempée de la sorte que je couperais plutôt ma langue avec mes dents et l'avalerais, que de dire ce que l'on doit taire. Adieu donc, mon bon seigneur; n'oublie pas surtout le brocart.

— Ce que je te promets je le tiendrai. Zouda, écris un laissez-passer de ma part, pour que la police ne les tourmente pas, et dis que je réponds d'eux.

Le papier fut fait dans le quart d'un instant, signé

par le ministre lui-même, et donné à la bohémienne.

Après quoi Wolinski passa avec Zouda dans une autre chambre, et Marioulla dit à demi-voix, mais cependant avec intention d'être entendue :

— Pourquoi donc ne suis-je pas une grande dame? pourquoi n'ai-je point de fille?

— Sur ce, elle disparut à son tour, et alla rejoindre son compagnon; celui-ci l'attendait à l'une des entrées intérieures de la cour; il fut enchanté de son arrivée, car un froid de plus de vingt degrés commençait à le transpercer si fort, habit et peau, que depuis longtemps déjà il se balançait d'un pied sur l'autre, comme un ours qui s'apprête à danser. Or comme Marioulla, après la conduite du ministre avec elle, était déjà devenue une espèce de puissance, elle mena son camarade transi de froid à la cuisine de la maison; là, on les réchauffa en leur donnant vivement à manger. Tant que dura le dîner, la valetaille arrivait des appartements supérieurs et ne cessait de chuchoter avec les cuisiniers, et la bohémienne, qui, chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion, ne cessait de questionner les domestiques sur la vie privée de leur seigneur, reçut à plusieurs reprises des réponses qui l'affermirent dans l'idée que Wolinski était veuf.

En quittant la maison, Marioulla devint de plus en plus pensive ; elle ne cessait de se parler à elle-même.

— Quelle gelée ! dit tout à coup son camarade en enfonçant son bonnet jusque sur ses yeux et en couvrant sa barbe de son mouchoir, précaution parfaitement inutile, attendu que, le mouchoir étant déchiré en vingt endroits, la barbe sortait par tous les trous. On risque à chaque instant d'égarer son nez et ses oreilles dans cette maudite ville de Livoniens, qu'on devrait plutôt nommer les cinq cents villages. Là, une grande maison, et près d'elle des terriers collés; là, derechef des maisons et des terriers encore; c'est en vérité comme qui dirait un tas de gamins en guenilles qui se mettraient à jouer avec un gros et joufflu paysan; et parmi tout cela des prairies et des places : c'est, on le croirait, fait exprès pour que le vent ait plus de liberté.

La bohémienne ne soufflait mot.

— Sapristi ! continua le bohémien, vois donc comme les ailes de ces moulins à vent se démènent ! ce sont les seuls qui se réchauffent aujourd'hui : brrrrrou !

La bohémienne continuait de garder le silence.

— Eh ! eh ! ma mère, mais tu as une joue qui a blanchi, frotte vite !

— Qu'elle blanchisse, répondit Marioulla, il n'y aurait pas de mal que la gelée me défigurât au point que l'on ne pût me reconnaître.

— Eh, qu'as-tu donc, ma mie Marioulla ? il paraît que nous sommes de mauvaise humeur aujourd'hui ?

— Je ne voudrais pas cependant que la gelée m'emportât le nez (la bohémienne le couvrit de sa manche), car, sans nez, je craindrais de me présenter devant elle. Mon cœur saigne à cette seule idée que je lui ferais peur et qu'elle ordonnerait de me chasser de sa présence.

— Demain au palais, fit-elle après un instant de silence. Je la perdrai avec ma ressemblance.. Puis, tout à coup : — Non, non, continua la bohémienne, je ne puis me permettre cela, je m'arracherai plutôt un œil et me rendrai hideuse, s'il le faut. Enseigne-moi, brave Basile, comment faire pour que je ne lui ressemble pas, et néanmoins ne point paraître repoussante ?

— J'y penserai quand nous serons au chaud, répondit Basile; ici mes idées gèlent.

— Oh ! pense, mon ami, pense bien, tu m'allégeras la poitrine d'une meule qui m'étouffe; je me fâche si tu as pitié de moi. Aie pitié seulement de mon enfant, de mon trésor ! Prends tout ce que j'ai. Si cela ne suffit pas, je me mets désormais à ton service, et m'engage à te servir comme une esclave.

— Oh ! ma foi non, répondit le bohémien ; c'est moi qui suis ton serviteur, Marioulla, car tu es ma bienfaitrice; tu me donnes à boire, tu me nourris, tu m'habilles; je suis prêt à faire tout ce que tu voudras; il n'y a que dans le cas où tu m'ordonnerais de tuer que

je te désobéirais. Mais, à propos de quoi veux-tu te défigurer ainsi?

— Vois-tu, Basile, par la grâce de Dieu, il se trouve que ma fille Marie est ici...Y serais-je venue, si ce n'était pas pour la voir, ma fille, au faîte des honneurs, de l'opulence, de la gloire? Autour d'elle, comme autour d'une princesse royale, tournoient tous les grands de la cour, et tout à coup, comprends-tu, Basile? on apprendrait qu'elle est, quoi?... la fille d'une bohémienne! Que deviendrais-je alors? ou plutôt que deviendrait ma pauvre enfant? Tu comprends bien, Basile, que si une pareille catastrophe arrivait, je n'y survivrais pas; par malheur, elle me ressemble comme deux gouttes d'eau. Voilà déjà Wolinski et cet autre qui est près de lui qui l'ont remarqué; ce serait de même avec les autres. Bonté divine! rien qu'à cette idée mon sang se fige dans mes veines... de princesse devenir bohémienne!... tomber si bas!... Je l'ai dorlotée, je l'ai élevée dans du coton, j'ai fait tout au monde pour lui cacher la honte de sa naissance; elle ignore que je suis sa mère, et je veux qu'elle ne le sache jamais! Je jouis de l'être... sa mère! mais je n'ai pas besoin de la voir. Je suis heureuse par l'idée seule qu'elle est riche, qu'elle est puissante; je mourrai sachant que j'aurais pu par un mot, oui, par un mot.... la perdre, et ce mot je ne l'aurai pas dit! Vois-tu, c'est

à moi seule qu'elle doit tout; mais c'est entre moi et Dieu. Oui, mon brave, oui, voilà ce qui me console maintenant; oui, Basile, voilà ce qui me consolera encore quand mes yeux commenceront à s'éteindre pour toujours.

Et Marioulla passa le dos de sa main sur ses joues baignées de larmes.

— Eh bien! petite mère, tes paroles viennent de me réchauffer mieux que n'aurait fait un verre d'eau-de-vie dit le vieux bohémien, en toussant dans sa main, et par quelque moyen que ce soit, je viendrai en aide à ton malheur. Que l'on me coupe la langue si je ne dis pas vrai.

Sur ce, tous deux se turent, comme si par un rude temps les paroles elles-mêmes gelaient.

Les places et les rues étaient désertes : de temps en temps passait rapidement un courrier placé sur le devant du kibitch fermé; souvent aussi se glissaient à droite et à gauche des physionomies suspectes, tandis que dans l'ombre on entendait résonner les fers des condamnés qui, en se rendant d'une prison à l'autre, chantaient leurs lugubres chansons.

Tout le temps que dura la route, les deux bohémiens ne rencontrèrent qu'un seul équipage : c'était une voiture couverte, dévernie et gercée par le temps : elle était tirée par quatre rosses à harnais de corde, et sur

le siége de derrière se tenaient trois gigantesques valets chaussés de bottes roussies et pelées, habillés de pelisses en peau de chien et ornés de galons en guenilles. Au fond de l'équipage on distinguait un personnage coiffé d'un bonnet à ailes de pigeon, en pelisse fourrée recouverte de velours, enjolivée de glands d'or. Les glaces de la voiture étaient abaissées, par la seule raison probablement qu'elles ne pouvaient pas se lever; et c'est pour cela sans doute que celui que renfermait le modeste équipage ne cessait de se frotter les oreilles et le nez, tantôt d'une manche de sa pelisse, tantôt de l'autre.

Les deux bohémiens marchaient toujours, et, tout en marchant, Basile regardait avec attention chaque maison devant laquelle il passait, afin de s'orienter et de retrouver son chemin s'il avait à revenir par le même endroit.

— Qu'as-tu donc à écarquiller les yeux de la sorte, demanda enfin la bohémienne, et à regarder, comme tu fais, à droite et à gauche? Nous ne pouvons pas nous perdre, n'est-ce pas, puisque nous allons au palais?

— Bon! répondit Basile, ce n'est pas ce qui me préoccupe; je connais Pétersbourg comme tu connais Jassy. Pour un matelot russe, et, par-dessus le marché, pour un ex-matelot de Pierre le Grand, il serait honteux de ne pas connaître le quartier des vaisseaux. Si tu veux, tiens, je te dirai toutes les maisons, et même ceux qui

sont dedans. Vois, par exemple, cette grande baraque qui ressemble à un coffre, avec son toit deux fois plus haut qu'elle, c'est la maison d'Ostermann[1]; près d'elle, là, au bout de la prairie, vois-tu cette petite maison en bois ornée de colonnettes? c'est là qu'habite l'archevêque de Novogorod, Prokopowitch. A droite, cette mauvaise petite église en pierre entourée d'une palissade en bois, c'est l'église d'Isaac. C'est une chose curieuse, j'ai beau venir à Pétersbourg, m'en aller et y revenir, on y travaille toujours! On y avait placé une fameuse horloge à sonneries; à chaque heure elle faisait tapage. Mais il y a quatre ans, dit-on, que le prophète Élie se fâcha de voir une musique sur une église, et brisa l'horloge d'un coup de foudre[2]. Ah! voici qu'à présent nous passons devant la petite forteresse de l'Amirauté; vois donc maintenant comme cette coupole brille au-dessus de cette tour : c'est comme qui dirait la gloire de Pierre. Ah! c'était un fier tzar, celui-là, quoiqu'il rossât rondement, et de sa main encore, ceux qui se permettaient de le contrarier. Aussi faisait-il bon vivre alors, pouvu que chacun fît son affaire. Alors, sur ces prés qui se déroulent là-bas, on voyait poindre du mi-

1. Elle était bâtie où se trouve aujourd'hui le sénat.

2. Saint Élie, emporté au ciel sur un char ardent, est considéré en Russie comme le moteur du tonnerre.

Quand le tonnerre gronde, le peuple dit en se signant :

— Entends-tu Élie qui se promène dans sa charrette?

lieu des marécages de petites huttes en terre; du soir au matin et du matin jusqu'au soir on n'en entendait sortir que des chansons; on s'y amusait. là-bas!... Mais à présent que l'incendie les a rasées, sont venus ces grands palais aux toits aigus et qui semblent défoncer le ciel. Seulement, plus de gaieté, plus de chansons joyeuses; on se tait dans ce palais-là... Brrrou! — C'est comme dans les prisons.

La bohémienne faisait peu d'attention au bavardage de son camarade; plus elle avançait, plus son pas devenait rapide; elle paraissait ne jamais pouvoir arriver trop tôt au palais.

Tout à coup un homme qui les suivait, mais à si bas bruit que c'était à peine si l'on pouvait l'entendre, se rapprocha d'eux et cria :

— Arrêtez! le mot d'ordre de cette nuit?

— Ah! petit pigeon, répondit la bohémienne, glissant avec précipitation dans la main de l'inconnu une pièce d'argent, laisse-nous, au nom du ciel, poursuivre notre route; nous allons, par ordre de Wolinski, pour une affaire qui l'intéresse; c'est lui-même qui nous envoie.

A ce nom, l'inconnu regarda de tous les côtés, et voyant que personne ne l'observait, prit l'argent et dit à voix basse :

— Allez, vous êtes heureuse d'être tombée sur un

brave garçon, sans quoi vous n'en eussiez pas été quitte à si bon marché.

Et il avait raison, car, par le temps qui courait, cette rencontre pouvait conduire les deux bohémiens directement chez le bourreau.

Ils continuèrent leur route en silence; bientôt s'offrit à leurs yeux une maison à trois étages avec des modèles de vaisseaux placés sur le faîte des portes cochères.

Ensuite venait le palais.

A la vue de ces bâtisses, la langue du vieux bohémien se dénoua de nouveau.

— Vois-tu, dit-il, cette maison ornée de vaisseaux?

— Eh bien? demanda Marioulla.

— C'est la maison donnée par Pierre à Apraxin; et cette autre maison où, à travers les fenêtres couvertes de givre, on voit briller tant de lumières?

— N'est-ce pas déjà le palais?

— Oui; oh! qu'il doit être bon d'y vivre; mais la meilleure chose de tout cela, c'est qu'il doit y faire chaud! Je te parie tout ce que tu veux qu'en ce moment notre mère l'impératrice se promène les bras découverts, ou bien se dodeline dans le duvet. Brrr! quelle chienne de gelée, elle vous coupe jusqu'à la respiration!

En disant cela, le bohémien ne cessait de battre des bras contre ses côtes.

— Sais-tu bien, dit avec un enthousiasme marqué et en doublant le pas la bohémienne, sais-tu bien que c'est dans ce palais qu'habite ma Mariolizza?

Le vieillard hocha la tête.

— Oui, oui, incrédule, insista Marioulla, oui, elle habite dans ce beau palais; oui, ma fille est devenue une princesse, et chacun, même l'impératrice, la chérit et la caresse.

— Ma foi, reprit le bohémien d'un air de doute, je crois volontiers que l'on te trompe.

— Démens-moi encore une fois, et je t'arrache les yeux. Pourquoi ne serait-ce pas, puisque cent personnes me l'ont affirmé? Parles-en au premier venu; non-seulement tout le monde l'aime, mais tout le monde en dit du bien. Enfant encore, elle était si bonne! Et Wolinski donc!... ah! si cela pouvait arriver! Au fait, pourquoi pas? elle est bien son égale, il me semble, elle est princesse!... Mais, es-tu bête, mon bon Basile, que tu ne me réponds rien, ou bien es-tu devenu sourd?

Les beaux yeux de la bohémienne brillaient de joie dans la nuit, ses joues flamboyaient malgré la gelée, et elle paraissait prête à danser au milieu de la place publique.

— Eh! la vieille! dit Basile, tu deviens folle!

— Oh! il y a de quoi! Attends, arrêtons-nous un peu devant le palais.

— Pour qu'on nous demande derechef le mot d'ordre, et pour qu'on nous fourre dans le sac de pierres?

— Ah! par ma foi, qu'on nous demande le mot d'ordre, que l'on nous arrête, que l'on nous emprisonne, je n'ai peur de rien, moi; vois-tu cette ombre à l'une des fenêtres?... Il se peut que ce soit elle... elle, elle... son cœur a deviné sa mère. Basile, si, en ce moment, elle regardait de mon côté... Mais parle donc, imbécile!

— Elle te regarde! répondit le vieillard ennuyé, soit, et n'en parlons plus.

— Que la bénédiction de Dieu descende sur ta tête, mon enfant! s'écria la bohémienne. Tu es dans un palais, trésor de mon âme! tu as chaud, tu es bien, et moi, je suis vagabonde et mendiante; et je me tiens, à la gelée, au milieu de la place. Mais que me fait tout cela? Toi, tu es heureuse, mon âme, mon bouton de rose, mon ange, et je suis heureuse aussi, moi. Tu es princesse, tu es riche : je suis doublement contente, et ne veux pas même être impératrice. Le cœur me bat comme s'il voulait sortir de ma poitrine; as-tu seulement la conscience, mon enfant, ma fille, mon trésor, que c'est moi qui ai arrangé tout cela pour toi?

— Voici qu'on avance deux voitures du côté du perron, interrompit Basile. Comme elles brillent! je le

crois bien, elles sont en or. Peste! quels chevaux! ce doit être pour l'impératrice; allons-nous-en; tu sais bien, Marioulla, que quand l'impératrice sort, il est défendu de rester sur la place.

— Courons vite, au contraire, et plaçons-nous près du perron même.

— Fais ce que tu voudras; mais je te promets que tout cela finira par un nœud coulant, et, ce qui est bien pis, comme tu dis, tu perdras ta Mariolizza.

— La perdre, imbécile! ne suis-je pas sa mère? Il se peut que ce soit elle qui s'en aille. Oh! si je pouvais la voir, ne fût-ce que d'un œil!

Et la bohémienne bondissant, se trouva près du perron, où son camarade, quelque danger qu'il courût à son avis, se hâta de la rejoindre.

Il est vrai qu'en la rejoignant le pauvre Basile était plus mort que vif.

On les eût sans doute roués de coups de bâton, mais il était trop tard...

En ce moment apparut l'impératrice, Anne Ivanowna.

Sur sa figure brune, couverte de petite vérole, se peignait une tristesse qu'elle essayait inutilement de changer en sourire : elle était souffrante, et les médecins lui conseillaient de se distraire le plus possible et de prendre l'air. Elle partait pour le manége de Biron.

où ordinairement elle passait une demi-heure à monter à cheval. Elle avait eu le caprice d'y aller ce soir-là sans prévenir personne, et c'est à peine si l'entourage de Sa Majesté eut le temps d'expédier un messager au duc, afin de l'avertir de cette visite, ainsi que deux pages du manége même, qui devaient tout préparer pour que l'impératrice n'attendît pas.

Comme nous l'avons dit, plusieurs courtisans, hommes et femmes, enveloppés de pelisses aux couleurs éclatantes, l'accompagnaient.

Parmi les femmes, une surtout se distinguait par sa beauté et son petit bonnet pointu, entouré de poils de castor, taillé en forme de cœur, et dont l'agrafe en diamants retenait trois plumes blanches d'un oiseau inconnu en Russie. Quatre boucles tombant de dessous le bonnet se mêlaient au castor de son collet.

Si nos aïeux avaient eu à faire comprendre dans un de leurs contes une semblable beauté, ils eussent dit tout simplement :

Elle était si belle, qu'on ne pouvait ni la peindre au pinceau, ni la décrire à la plume.

C'était la princesse moldave Mariolizza Lehemiko.

L'impératrice se plaça dans la première voiture, accompagnée d'une dame plus âgée qu'elle. Dans l'autre sauta avec la légèreté d'un oiseau Mariolizza, autour de laquelle vieux et jeunes cavaliers s'empressaient.

• A peine son petit pied, chaussé de bottines de maroquin rouge, ect-il disparu, qu'une autre dame, gênée par ses paniers, la suivit dans la voiture.

Ce fut alors qu'on eût pu voir, au milieu de la foule attirée par ce brillant spectacle, deux yeux noirs qui, fixés sur la princesse moldave, semblait vouloir la percer de part en part. Dans ce regard éclatait tout un monde de sentiments, toute la vie, toute l'âme de celle à laquelle il appartenait. Si vous les eussiez vus, ces yeux, même au milieu d'une multitude, vous les eussiez remarqués; ils auraient pénétré dans votre propre cœur, et vous auraient poursuivi la nuit et le jour.

C'étaient deux yeux de mère!

En se retournant dans la voiture, la princesse les rencontra, et, tremblante de tous ses membres, saisit la main de sa compagne.

En ce moment la voiture s'ébranla; on entendit dans la foule un cri rauque, étouffé, comprimé dans la poitrine de celle qui le poussait.

On parlait, on riait autour d'elle, et cependant ce cri fut entendu.

— Qu'y a-t-il? se demanda-t-on.

— C'est une bohémienne qui vient de tomber, répondirent quelques voix; elle a probablement été trop serrée; mais le bâton n'aura pas pour elle les attentions d'un petit frère, il la relèvera.

Il relèverait un mort, ce bon bâton.

Et la foule se dispersa, sans s'inquiéter davantage de la bohémienne près de laquelle Basile resta seul.

III

LA STATUE DE GLACE

> Et je mourrai jeune, et mon corps sera abandonné aux vers, sans funérailles et sans pleurs, et mes ennemis ne seront punis ni par les dieux ni par les hommes. JOUKOWSKI.

Le palais d'été! le jardin d'été! Que de beaux souvenirs enroulés autour de ces deux noms, comme le lierre autour de deux arbres magnifiques! Là, dites-vous, dans ces petites chambres si pauvres et si simples, Pierre Ier créait cependant de grandes choses, qui, dans l'avenir, croîtront encore et abriteront nos descendants. — Là, sous l'ombre de ces tilleuls plantés par lui-même, l'empereur, après une journée dure et pénible, aimait à se reposer en goûtant les plaisirs d'un bon et simple bourgeois. — Qui ignore que ce jardin fut le rendez-vous de tout Pétersbourg, quand le tzar, qui cachait difficilement sa joie, se hâtait de communiquer à ses sujets et à ses enfants ses succès dans cette laborieuse lutte, en-

treprise pour le bonheur de la Russie? Alors la joie gagnait tout le monde, chacun y prenait une part active; c'est que nos aïeux n'aimaient pas à faire les difficiles quand les appelaient près d'eux l'empereur ou l'impératrice. Ivres de vin, d'hydromel et de triomphe, ils s'en donnaient d'autant plus que le grand tzar lui-même partageait leur ivresse; tous parlaient haut sans cacher ce qu'ils avaient dans l'âme, rien n'était secret pour le maître. Les allées étaient pleines du bruit de la foule; on s'embrassait partout; dans la grotte ornée de coquillages on entendait le doux bruit des baisers. Les jets d'eau murmuraient en retombant dans les bassins, et les statues de marbre elles-mêmes semblaient se mouvoir au milieu des groupes mouvants. Sur la grande place qui avoisine le jardin, on voyait le peuple s'agiter, il s'y exécutait nombre de carrousels, et la multitude se pressait surtout du côté de la ménagerie, dans laquelle on montrait deux lions et un éléphant. La nuit seule, devenue obscure, dispersait les promeneurs, et quand le tzar, après avoir dit adieu à ses convives, se retirait dans sa petite maison à deux étages, gardée par le seul amour du peuple, il pouvait entendre les bravos des étrangers et les bénédictions des Russes.

Et tout à coup disparaît toute la féerie de ces grands souvenirs. Le seuil de ce temple est franchi par Biren, qui y plante une hache. Dans le sanctuaire de la ma-

jesté sacrée et de l'homme de génie pénètre le sacrilége. Il n'a pas recouvert de hauts faits la nudité de sa naissance ; son ambition n'est justifiée par aucune grande action ; ce n'est que par une apparence de majesté, substituée à la réalité, qu'il poursuit son but. A la chétive maison d'où il sort, il a ajouté deux ailes immenses; il les a remplies d'une cour brillante et de la garde du duc de Courlande. Partout éclate le pouvoir, le luxe, la fortune; partout pèse et s'alourdit l'usurpateur momentané. A-t-il pour lui l'amour du peuple? qu'a-t-il fait de grand pour être à la place qu'il occupe? Non, la maison a changé de maître, et tout a changé avec la maison. — Il fut un temps où cette maison ressemblait à un corps de garde et où elle était un palais; Biren s'efforce d'en faire un palais, et elle n'est plus qu'un corps de garde. Autour de cette habitation règne la terreur : le jardin se tait pendant les fêtes comme dans les jours ordinaires; on n'a pas besoin maintenant de chasser le peuple du jardin, il s'en détourne, il s'en écarte, il le fuit. Comme le labyrinthe où, entré une fois, on n'échappait plus à la dent du minotaure, celui qui, poussé par la nécessité, doit passer devant cette maison, s'efforce de choisir le chemin le plus obscur et le plus éloigné.

Au commencement de cet hiver de 1739, pendant lequel s'ouvre notre action, ce jardin, dont les eaux

etaient enchaînées par la glace, dont les arbres avaient perdu leurs feuilles, et dont les branches étaient couvertes de givre, comme les perruques poudrées du temps; ce jardin, avec ses sentiers dans lesquels s'engouffrait le vent, avec ses statues vêtues de neige et apparaissant comme des spectres couverts de linceuls, inspirait une terreur plus grande encore que de coutume.

N'entrons pas dans la maison de Biren, mais dirigeons-nous vers son manége, qui se trouve situé sur les bords mêmes de la Newa, et que chauffent à ses deux bouts deux immenses poêles de faïence peinte.

Auprès de l'un de ces poêles monte une estrade en forme d'amphithéâtre, avec une balustrade; cette estrade est surmontée d'un dais en drap rouge à glands et cordons d'or; sous ce baldaquin, ôn voit un fauteuil à haut dossier, en velours écarlate; aux deux côtés de ce fauteuil, roides comme des piquets, se tiennent deux pages coiffés de hautes perruques poudrées, aux joues vermeilles et en habits à la française, dont les pans touchent presque la terre; des bas de soie et des souliers à grandes boucles complètent leur ajustement. De temps en temps ils appuient sur le treillage leurs têtes alourdies par leurs perruques, prouvant par là combien elles leur pèsent.

Cette estrade et ces pages étaient la seule chose qui fût digne de remarque dans le manége.

Derrière le bâtiment s'étendait une cour immense entourée de magnifiques écuries, où les beaux chevaux venus du Holstein, d'Angleterre et de Perse, vivent avec un confort tout princier; comme on les soigne ! comme on les gâte, ces nobles animaux ! les serviteurs qui sont près d'eux envient leur bonheur. Un mur s'allonge des écuries jusqu'au quai; derrière ce mur s'ouvre une petite cour sordide, et au milieu de cette cour s'enfonce un puits avec seaux, cordes et tourniquet pour élever l'eau. Cette eau est conduite jusqu'aux écuries par une rigole de fer; près de la margelle du puits, pareil à un cadavre décharné, se dresse un arbre presque sans branches.

Quant à la grande cour, elle a deux entrées : l'une donnant sur la Newa, l'autre sur la Fontanka.

Supposons que nous sommes venus au manége une demi-heure avant les pages, et voyons ce qui se passe au fond de cette misérable petite cour.

A cet arbre que nous avons indiqué comme poussant près du puits, un homme de grande taille, légèrement voûté, à figure blême, avec l'expression du désespoir peinte dans ses yeux fauves, était attaché par-dessous les aisselles; ses pieds nus étaient chargés de chaînes.

La mèche que les Petits Russiens de cette époque portaient seule, à l'instar des Chinois, sur leur tête rasée, indiquait suffisamment à quelle race il appartenait.

C'était celui-là même qui manquait à la revue de Wolinski.

Une gelée terrible enfonce ses serres aiguës dans tout ce qui est doué de vie; les hommes respirent péniblement; l'oiseau est arrêté dans son vol, et le soleil lui-même, comme un boulet rougi, a semblé avec peine, en se couchant, percer la brume aux prismes glacés dans laquelle il s'est éteint. Il était donc bien dur pour l'homme aux vêtements légers que l'on porte dans la Petite Russie, de rester pieds nus dans la neige, et sous la morsure d'une pareille atmosphère. Et néanmoins, le Petit Russien tenait ferme : pas un cri, pas un soupir ne sortait de sa bouche; seulement ses dents claquaient. Il avait commencé par trembler de froid; maintenant il semblait pétrifié. Ses pieds brûlaient d'abord comme s'ils eussent été posés sur un fer rougi; mais bientôt ils avaient fini par ne plus rien sentir. Devant lui, un petit officier ventru, à physionomie féroce, vêtu d'une pelisse fourrée, sautille et fait le brave, c'est Grosnott, l'aide de camp du duc de Courlande.

A chaque côté du patient se tiennent deux palefreniers.

— Dire des gros mots contre Son Altesse! Présenter des rapports contre lui! criait Grosnott en baragouinant le russe avec une voix éraillée par la fureur, et en approchant son poing de la figure de sa victime : Sais-tu

bien, misérable, avec qui tu te mesures? Ah! nous allons te peigner la mèche avec un peigne courlandais; nous humilierons ta fierté, chien de Mazeppa!

Le Petit Russien poussa un profond soupir et leva les yeux vers le ciel.

— Eh bien! est-ce que le froid ne te porte pas conseil? Diras-tu où sont les papiers?

— Non, répondit avec énergie le Petit Russien.

— Nous allons voir! s'écria l'aide de camp. Hé! drôles! un seau d'eau.

Les palefreniers eurent en un clin d'œil tiré un seau du puits. La figure du Petit Russien se crispa, ses yeux s'injectèrent de sang et se fixèrent sur la figure de son tourmenteur.

Grosnott hocha la tête, comme s'il voulait se défaire du regard immobile du patient, et fit signe aux deux autres palefreniers de se placer sur un banc posé près de l'arbre et de lever le seau d'eau en le prenant des mains de leurs camarades.

— Diras-tu où tu as caché le rapport? demanda l'aide de camp.

— Je l'ai remis à Dieu, fut la réponse du Petit Russien.

— Versez, cria Grosnott.

L'ordre fut exécuté à l'instant même. Un nuage de vapeur s'élança du corps du patient, mais cette vapeur

disparut à l'instant même, éteinte par la terrible gelée.

La mèche de cheveux qui surmontait la tête du patient se couvrit de perles, une fumée monta de son crâne, sa chemise se roidit sur son corps comme du carton foulé.

— Dieu ! Dieu ! Dieu ! murmura le Petit Russien, sur trois notes différentes qui allaient s'éteignant de plus en plus.

Puis, faisant un effort inouï pour reprendre ses forces, il ajouta :

— Le rapport arrivera à l'impératrice, — même si je meurs... Dis à ton chien échappé de l'enfer que Dieu lui rendra les tortures qu'il me fait endu...

Il ne put achever le mot, sa voix s'éteignit de nouveau.

— Encore un seau ! Doublez la portion, hurla l'aide de camp.

Un second seau d'eau couvrit le patient de la tête aux pieds.

A cette fois la chemise se couvrit d'écailles, et de petits filets courant dans ses plis finirent par retomber sur la neige comme du verre brisé.

Après le troisième seau d'eau jeté sur la victime, la mèche de cheveux imprégnée d'eau et gelée tomba derrière la nuque et pendit comme une stalactite. Son crâne se couvrit d'une calotte brillante, ses yeux se

collèrent, ses mains s'attachèrent à son corps, tout son corps, tout son visage revêtit un voile d'argent richement diamanté. Ses pieds poussèrent peu à peu des racines de glace dans le sol. La vie flottait encore en légère vapeur au-dessus de ses lèvres; par-ci par-là, et surtout du côté où est le cœur, craquait l'armure de glace, mais un nouveau seau d'eau passa dessus, et le Petit Russien n'offrit plus qu'une masse sans mouvement, inerte, morte.

— L'impératrice approche du manége! cria-t-on dans la cour. Voici les pages qui arrivent.

— Arrosez, arrosez plus vite! cria l'aide de camp effrayé, sans quoi, moi et vous nous y passerons.

Encore deux ou trois seaux, et l'homme avait complétement disparu pour n'être plus qu'une hideuse statue de glace.

— L'impératrice arrive! cria-t-on de nouveau.

Grosnott revint avec précipitation au manége comme s'il n'avait été question de rien, et ses aides s'enfuirent aux écuries.

L'impératrice aimait beaucoup l'équitation et montait bien à cheval. Cette fois, se sentant faible, elle ne fit que deux ou trois voltes, descendit de cheval, monta sur l'estrade, suivie de sa cour, et, de cette hauteur, prit plaisir à admirer Biren, qui était bien découplé et beau de figure, quoique la méchanceté perçât à travers ses

yeux et se peignit dans l'angle animé et abaissé de ses lèvres.

Il était en habit de velours bleu clair; son cheval, couleur isabelle, était couvert d'une chabraque brodée d'or et ornée à ses angles du chiffre de l'impératrice, dessiné avec des turquoises juxtaposées; des pierres de la même espèce, mais d'une bien plus forte dimension, ornaient la bride et le mors. Le duc donna un coup d'éperon, s'approcha de l'estrade où siégeait l'impératrice, et après s'être découvert, parut attendre un compliment.

L'impératrice se leva, s'approcha de la balustrade, sourit au cavalier, et caressa de sa main la tête du bel animal que montait Biren. De son côté, l'animal allongea sa tête sur la rampe, comme si cette première caresse ne lui suffisait pas. Il en demandait encore une seconde. Alors des noms plus tendres les uns que les autres furent donnés par l'impératrice à cette noble bête que Biren avait l'habitude de nommer le Diamant de ses écuries. On ordonna d'apporter un morceau de pain, que le cheval prit des mains mêmes de l'impératrice. Les dames de la cour paraissaient admirer cette scène, toute l'âme des petits pages brillait dans leurs yeux petillants de joie. Mariolizza seule ne prenait part qu'à ce qui se passait auprès d'elle, et souvent ses yeux se portaient et se fixaient sur la porte de sortie du manége.

— Partons, dit enfin l'impératrice en inclinant gracieusement la tête vers Biren, qui de son côté sauta à bas du cheval, lequel resta comme planté en terre et sans plus bouger qu'un cheval de bronze, s'avança vers l'impératrice, et l'aida à descendre de l'estrade.

A la porte du manége tremblait à l'air l'aide de camp Grosnott et un autre personnage en habit de satin rose, que l'on eût pu prendre de nos jours pour un immense ballon posé sur deux quilles ayant forme de pieds, et portant une grosse tête chauve sur laquelle, comme sur celle d'Eschyle, eût pu se briser une tortue en tombant d'en haut.

Cette tête était parfaitement vide, et si bien que si l'on eût cherché dans ce corps, il eût été difficile de trouver un cœur; ce personnage se bourrait du matin au soir de plats et de vins qui eussent suffi à dix hommes. Ce personnage n'était en effet qu'une espèce cruelle, une superfétation humaine, moins que cela encore, si vous trouvez une comparaison inférieure. En tout temps, de loin ou de près, il suivait son seigneur et maître. A peine le duc avait-il ouvert les yeux, et le stupide personnage attendait déjà dans la chambre de réception de Son Excellence. De temps en temps il se posait sur les pointes, s'avançait vers la porte de la chambre la plus proche de celle du duc, mais cela si doucement, malgré sa lourdeur, que l'on eût pu entendre

une aiguille tomber. Il collait alors son oreille contre la serrure, et, comme s'il était effrayé par quelque bruit, il revenait bien vite vers sa chaise. Si le duc toussait, il tremblait aussitôt comme une feuille de peuplier; quand enfin, le soir, le valet de chambre du duc revenait avec ses habits, indiquant par là que le duc était couché, le personnage en question quittait doucement la maison, et souvent se rappelait avec tristesse que le duc ne l'avait fait appeler qu'une ou deux fois dans la journée pour se moquer de lui.

Vous pouvez le voir encore à l'entrée du grand conseil, du sénat, du palais, et même de la chancellerie secrète; mais comprenez bien que ce n'est qu'aux séances où assistait Son Altesse; il était impossible aussi qu'on ne le rencontrât point à toutes les cérémonies, processions, dîners de gala, où était engagée Son Altesse. Cette masse de chair, qu'un caprice du bon Dieu avait créée pour voir jusqu'où pouvait aller l'élasticité de la peau humaine, se nommait Koulkowsky; son plus grand bonheur, la plus suave nourriture de son âme, était de se frotter aux côtes du premier homme de l'empire, quel que fût cet homme. Pendant le règne de Catherine Ire, il était l'ombre de Mentzickoff; au règne de Pierre II, il était l'ombre de Dolgorowski; à cette heure il était celle de Biren; c'est ainsi qu'il passait, comme un héritage de flatteries, de servilité et de bassesse,

d'un favori à un autre, sans inspirer de crainte à qui que ce fût, et que tous les changements qu'il éprouva le virent toujours content et heureux de sa fortune. Là où se trouvait l'usurpateur se trouvait aussi Koulkowsky; on avait même pris l'habitude de dire que là où était Koulkowsky était l'usurpateur. Devenir une chose nécessaire, fût-ce le crachoir de Biren, résumait le but et l'ambition de son existence, et il atteignit ce but. Par habitude de voir tous les jours les mêmes physionomies basses, rampantes, Biren s'ennuyait lorsque Koulkowsky tombait malade.

Matin et soir le favori le voyait en souriant, quelquefois même en faisant la grimace. Mais grimaces ou sourires étaient toujours reçus par le courtisan comme un don du ciel. S'il arrivait quelquefois au duc d'être de bonne humeur, il daignait faire semblant de tirer de la tête de Koulkowsky trois ou quatre cheveux blancs que celui-ci n'avait jamais eus. Pour le récompenser de ses services, il était autorisé, au jour de l'an, à annoncer les bonnes et les mauvaises nouvelles. Une fois seulement dans le courant de sa vie, c'était du temps de Catherine I[re], on lui confia une mission tant soit peu sérieuse concernant l'Italie; mais après l'avoir stupidement remplie, il revint dans son pays s'étant fait catholique, et même cette dernière apostasie ne l'avait-il accomplie que dans le seul but de faire sa cour au pre-

mier personnage de Rome, c'est-à-dire au pape, dont il fut autorisé à baiser la mule. Cette apostasie, qu'après son retour à Pétersbourg il avait cachée avec soin à tout le monde, venait d'être révélée à l'impératrice, qui cherchait dans son esprit à l'en punir, non pas comme on punit les membres sérieux d'une société, mais pour en rire, comme d'une moitié d'homme, comme d'un bouffon. Pourtant il faut lui rendre cette justice qu'il savait garder le silence sur tout ce qui se passait devant ses yeux et qu'on lui défendait de dire, fût-ce à propos du plus petit bouton éclos sur la joue de Son Altesse.

Lorsque l'impératrice, en sortant du manége, aperçut Koulkowsky, elle sourit; la princesse moldave, de son côté, au premier regard, pensa éclater de rire.

On se mit en voiture. L'ordre était donné de retourner par le bord de la Newa; l'équipage côtoya donc le mur qui allait de l'écurie au quai. Là, la tzarine, par hasard, tourna sa tête à droite, son regard rencontra la statue de glace et s'arrêta sur elle. Elle ordonna à l'instant même d'arrêter les chevaux, et appelant le duc, qui la suivait en traîneau, lui demanda ce que signifiait cette espèce de forme humaine dressée dans la cour.

On appela Grosnott.

— Que veut dire ceci? demanda Biren à son aide de camp, en lui indiquant du doigt la statue.

A travers cette question il était facile de comprendre

que cette question voulait dire, non pas ce qu'elle disait, mais ces mots :

— Imbécile ! qu'as-tu fait ?

Grosnott répondit sans sourciller

— Les palefreniers de Son Altesse ont coulé, pour s'amuser, une statue de glace.

La réponse fut entendue par l'impératrice.

— Ce que je vois là, dit-elle gracieusement en se tournant vers Biren, me donne l'idée de faire bâtir un palais de glace orné de figures de toutes sortes.

— Comme cela s'est déjà fait du temps de Sa Majesté le tzar défunt, dit le duc.

— Avec les plus grands ornements et force inventions nouvelles, répliqua la tzarine, — oui. — A propos, ajouta-t-elle, je voulais donner une leçon à Koulkowsky, afin qu'à l'avenir il n'eût plus la fantaisie de baiser la mule du pape. Quel âge a-t-il ?

— Le mois dernier il a commencé son second demi-siècle, répondit le duc.

— Nous le marierons et nous ferons la noce au palais de glace. Faites-lui savoir, duc, que je le fais page.

— Malgré ses cinquante ans ? demanda Biren en riant.

— Je lui donne des dispenses d'âge, répondit l'impératrice. Mais nous parlerons de tout cela au chaud.

A ces derniers mots la voiture, entourée de heiduques et de trabans, s'ébranla; l'ordre fut donné à l'instant même à Koulkowsky de se présenter à la cour pour prendre son service de page et de se chercher une fiancée.

Il fallait que le fil de sa vie passât à travers le trou d'aiguille, et il entendit l'ordre, nous devons l'avouer, avec un calme héroïque, sans regarder de trop près aux félicitations des rieurs et des pages, qui, en qualité de camarades, lui offraient leur amitié et lui demandaient la sienne.

Bientôt le manége et la cour furent déserts, et après que la nuit fut tout à fait venue on emporta la statue de glace...

Où cela? vous le saurez plus tard.

IV

LE FATALISME

> L'étrangeté de ta parole tout orientale, le feu de tes regards, la finesse de ton petit pied cambré, tout en toi est créé pour la volupté et les jouissances folles.
>
> POUSCHKINE. (*A une Grecque.*)

Wolinski était étendu sur un des divans de son cabinet; il était bien décidé à ne pas quitter la maison et à se dire malade, jusqu'au moment où Zouda, qu'il

avait envoyé à la recherche du Petit Russien, lui aurait rendu réponse.

Ce Petit Russien se trouvait être pour lui une pénible énigme.

Son cœur bouillonnait à l'idée seule que Biren, non content de passer sur les cadavres de ses victimes, posait déjà son pied sur les degrés les plus élevés de la Russie.

Le duc avait sa cour, le duc avait déjà sa garde.

Comme par méprise, quelques-uns lui donnaient déjà le titre d'Altesse impériale, — et il ne s'en fâchait point; — on sollicitait même l'honneur du baise-main. L'impératrice sortait tous les jours et s'occupait des affaires de l'État; mais elle s'éteignait visiblement, et le favori, il n'y avait pas à si méprendre, guettait le moment de s'emparer du pouvoir.

— J'attends l'occasion de le perdre, pensait Wolinski, j'attends un changement de l'impératrice à son égard; mais quand arrivera cette occasion? bon Dieu!

A ces pensées, qui revenaient tyranniquement à son esprit, se réunissait encore un sentiment d'un autre caractère, mais tout aussi pénible que le premier :

Il était marié, et il aimait.

Quelle infortunée était donc l'objet de cet amour?

La princesse Mariolizza Lehemiko, quoique âgée

seulement de dix-huit ans, avait déjà passé à travers des épreuves qui eussent suffi à remplir la plus romanesque existence.

Étant encore enfant, elle avait perdu son père et sa mère ; sur le seuil même de sa maison brûlée et pillée par les janissaires, elle était tombée au pouvoir d'un pacha ! Il l'avait destinée à son propre harem; mais pendant que la jeune beauté prenait son développement, l'âge devançait les désirs du pacha ; aux passions du cœur, aux aiguillons de l'amour succédèrent les désirs de l'ambition : l'idée lui vint d'employer un moyen de faire sa cour au sultan.

Ce moyen, c'était de lui faire présent de cette merveilleuse beauté.

Dès ce moment il vit dans Mariolizza l'ornement le plus précieux du harem, la future sultane favorite, et sa prévoyance alla jusqu'à compter à l'avenir sur sa protection.

Nul n'eût pris plus de soin de sa propre fille que ne le faisait le pacha de Mariolizza. Les piastres passaient à poignées dans les mains des maîtres étrangers afin de développer dans la jeune princesse tous les talents qui pourraient séduire le sultan. Les charmes extérieurs de Mariolizza, aussi bien que ses qualités morales, pouvaient bien faire que le vieillard ne se trompât point.

Quand Mariolizza, après avoir, comme dans un débat amoureux, jeté la soie noire de ses longs cheveux sur ses belles épaules, voltigeait avec un tambourin dans les mains, et tout à coup jetait innocemment sur son tuteur des yeux enflammés par la danse, ou quand, encore haletante, elle arrêtait sur lui son noir regard humide de volupté, qui semblait demander la réponse d'une question inconnue; quand ses lèvres frémissantes et vermeilles semblaient appeler le baiser, le cœur du vieillard se serrait, et il était tout prêt de renoncer à son projet de livrer Mariolizza au sultan. Il soupirait; sa barbe, sa fortune, ses honneurs, il eût tout donné pour retrouver quelques instants de sa jeunesse passée. Mais alors le prophète, invoqué par lui, lui venait en aide, et il revenait avec plus de résolution que jamais à ses idées d'ambition. Toutefois, lorsqu'il avait eu l'imprudence de prendre à trop forte dose la liqueur défendue par le Koran, il prenait la hardiesse de poser ses lèvres sur le pied mignon de Mariolizza, touchait de sa main droite son turban, et de la gauche relevait sa barbe en signe d'estime.

L'espiègle enfant alors le laissait faire par caprice, — jusqu'où ne va pas le caprice d'une femme! — elle trouvait même un certain plaisir, dont elle ne se rendait pas compte, à sentir frissonner sur ses pieds la barbe blanche du pacha. Alors, et comme par accident,

avec son petit pied enfantin, il lui arrivait de jeter à bas le turban du vieillard et de découvrir sa tête chauve; alors Mariolizza éclatait de rire, et en récompense de son humilité, elle lui permettait de reposer un instant sa tête sur ses genoux.

Au reste, elle aimait le pacha, elle l'aimait comme son bienfaiteur, comme son parent, et savait même, au milieu de toutes ses folies juvéniles, lui prouver son amitié.

Mariolizza eut tous les maîtres qu'elle voulut avoir; elle dansait admirablement, jouait de la guitare avec un charme extrême; et comme sa maîtresse de danse et de musique était une Française, elle apprit en très-peu de temps à lire, à écrire et à parler le français. De la religion chrétienne, dans le sein de laquelle elle était née, il ne lui resta que des souvenirs fort vagues et une petite croix d'or qu'on lui avait trouvée sur la poitrine.

Comment cette croix s'était trouvée là, c'était ce qu'ignorait la jeune fille; elle se rappelait seulement que la femme qui l'avait sauvée des flammes, lors de l'incendie de la maison paternelle, lui défendit de jamais quitter ce symbole du Christ, qui était la bénédiction de son père.

Ce fut cette même femme qui la vendit au vieux pacha.

La maîtresse française ayant appris que Mariolizza était née chrétienne, tâcha, en lui parlant la langue que ne comprenaient point les esclaves noirs, d'initier son élève aux principaux dogmes de sa religion. L'effet de ces préceptes et de l'éducation du harem fut de produire dans l'âme de Mariolizza, âme tout à la fois rêveuse et bouillante, un singulier mélange de fatalisme musulman et de mysticisme chrétien. Dans le ciel créé par sa brillante imagination habitaient et les esprits purs de la Bible, et les voluptueuses houris du paradis de Mahomet; toutes les actions humaines étaient soumises, selon elle, à la grande et terrible loi du fatalisme.

Comme nous l'avons dit, le vieux pacha avait commencé de l'aimer comme un objet destiné à ses plaisirs, ensuite comme un moyen d'atteindre aux faveurs; enfin, il en arriva à la chérir comme sa propre fille. Il la dispensa de faire les sorbets, les bonbons et autres bagatelles de ce genre confiées ordinairement aux femmes. Il supportait ses caprices, la gâtait en tout point, et la conservait comme une précieuse perle sur laquelle, de peur d'en ternir l'éclat, il craignait de respirer. Les serviteurs, changés en argus, de crainte de punition la gardaient nuit et jour. Pas un coup d'œil de jeune homme ne s'égara jamais sur ses charmes juvéniles, ce riche poëme qu'un demi-dieu lui-même eût

désiré lire et relire pendant une éternité, comme il était arrivé à ce solitaire qui, pendant cent ans, avait écouté le chant d'une fauvette. Le temps arriva où Mariolizza dut être amenée à la cour du sultan. Mais, sous un nouveau prétexte, le pacha retardait son départ. Le jour de la séparation se leva enfin; mais ce fut bien plus l'effet de la Providence ou du fatalisme, comme disait la Mariolizza, que celui de la volonté de l'un ou de l'autre. La guerre éclata entre la Turquie et la Russie; la place du pacha fut donnée à son fils, le célèbre Calchan-Pacha. Dès ce moment le vieillard sentit naître en lui une haine implacable pour le sultan, détesta son fils sans prendre soin de cacher sa haine, et jura de le déshériter de tous ses trésors, et du plus précieux de tous, de Mariolizza, qu'il était décidé, disait-il, à donner à un chien de chrétien, plutôt que de la livrer à ceux qui avaient offensé sa vieillesse et payé d'ingratitude ses longs services. En ce moment, comme pour seconder la vengeance du vieillard, eut lieu un combat entre les Turcs et les Russes, où la victoire resta aux derniers.

La ville ainsi que la contrée commandée par le pacha fit retour à la Russie, et la belle Mariolizza, avec les richesses du père et du fils, et plus de deux mille prisonniers des deux sexes, tomba au pouvoir des vainqueurs : ce fut le pacha lui-même qui la présenta à

Munich comme une princesse moldave et le pria de la recommander aux soins de l'impératrice en personne. Les malheurs de la princesse tombée aux mains des infidèles touchaient le guerrier; il la prit sous sa protection particulière, et l'envoya, sous la garde d'un officier vieux et blessé, à Pétersbourg, après avoir écrit à l'impératrice sa romanesque histoire.

A cette époque, à la cour et parmi les grands, la fantaisie pour les petits Kalmoucks était aussi grande que quelques années plus tôt elle l'était pour les fous, les bouffons et tous les conteurs des autres sortes. On s'emparait avec avidité des enfants de la race asiatique, comme s'il s'agissait d'un chien ou d'un cheval précieux, et plus d'un mari eût souffert de la froideur de sa moitié, s'il ne lui eût fait présent à la nouvelle année d'un petit monstre oriental. On s'amusait à les faire passer dans le sein de la religion chrétienne; on les gâtait, on les couchait avec soi, comme on eût fait d'un ouistiti, d'un king-charles ou d'une perruche, après quoi on les poussait : on en faisait des officiers, ou si c'étaient de jeunes filles, on les donnait pour femme à des hommes d'épée, en les dotant parfois au détriment de ses propres enfants.

Jugez par là de l'effet que produisit à Pétersbourg l'arrivée de Mariolizza : sa vie, ses antécédents romanesques, sa beauté, sa naissance, tournèrent la tête à

toute la ville, au point que plus d'une grande dame, si elle l'eût vue, aurait volontiers donné la moitié de sa fortune pour s'approprier la princesse moldave.

Aujourd'hui on dit avec un dépit concentré :

— Ah! j'enrage, ma chère, de ne pas avoir l'empereur à ma soirée.

Alors on disait avec un soupir mélancolique :

— Comment trouvez-vous cet Allemand Munich qui ne nous envoie qu'une seule princesse moldave? on dit pourtant que les nôtres en ont pris tout un mille, mais selon toute probabilité l'Allemand les a gardés pour sa patrie. Oh! je le mordrais volontiers!

L'impératrice était enchantée de Mariolizza; elle la plaça tout auprès de sa chambre, avec les demoiselles d'honneur, lui fit faire un costume demi-oriental, demi slave, et lui choisit pour précepteur de langue russe le fameux poëte Vasily Kyrylovith Trétiakowsky, attaché à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Bon Dieu! qu'il était savant, ce digne poëte, et quelle langue ne connaissait-il pas!

Il écrivait les vers français mieux encore que les vers russes. Le Télémaque de Fénelon rejaillit de son cerveau sous la forme de la célèbre *Télémaquide*, renforcée de caractères grecs, latins, hébreux, et ainsi de suite.

Comme en deux coups un buveur aguerri vide une choppe, en deux coups il vida le génie de Rollin, son maître. En ce qui concernait Mariolizza, il dut lui enseigner la langue russe par le moyen de la langue française. Douée de moyens extraordinaires, et poussée à la science par cette force intérieure qui crée des miracles, il ne fallut à Mariolizza que quelques mois pour parler librement la langue russe.

Mariolizza eut à peine le temps de se reconnaître au milieu de cette nouvelle position et de cette nouvelle existence qui n'avait aucun rapport avec celle qu'elle menait au harem du pacha, que sa beauté eut déjà le pouvoir d'attirer toute une légion d'adorateurs. Les flatteries des hommes, leurs attentions serviles, la poursuivaient au point qu'elles finirent par lui être à charge; les vieilles femmes qui n'avaient pas de filles ne se lassaient pas de l'admirer et de le lui dire; les jeunes à tout bout de champ l'assuraient qu'elles perdaient la tête pour elle, faisaient semblant de l'adorer, mais l'enviaient au fond.

Deux ans avant son arrivée à Pétersbourg, la guerre n'étant pas encore commencée, et au moment où les deux gouvernements avaient déjà entamé des pourparlers politiques, le vieux pacha, son tuteur, aimait à répéter en riant que si Mariolizza ne l'aimait point, il la donnerait volontiers à l'ambassadeur russe, c'est-à-

dire à Wolinski, dont la réputation était parvenue jusqu'en Turquie.

— Est-il jeune? est-il beau? demandait de son côté en plaisantant Mariolizza.

Par un concours étrange de circonstances, quand Mariolizza arriva à Pétersbourg, elle logea au palais, et ce fut ce même Wolinski qui le premier entre les courtisans vint la féliciter de son arrivée.

Voir un homme beau, bien fait, avec des yeux qui remuaient le fond de l'âme et troublaient toutes les pensées du cœur, un homme aux yeux noirs et perçants, aux cheveux noirs tombant librement sur les épaules, — Wolinski ne portait jamais de poudre, — et faire la comparaison de cet homme avec un vieux pacha à barbe de bouc, ou bien avec un eunuque éthiopien, fut l'affaire d'un instant pour Mariolizza, et cette comparaison ne fut pas, comme on le comprend bien, à l'avantage de ces deux derniers.

Le ministre ne connaissait aucune langue étrangère. Il avait près de lui, pour traducteur, un homme dont le parallèle ne pouvait que lui donner un nouveau relief.

C'était le poëte Trétiakowsky.

Une face ronde comme une sphère, bleuâtre et veinée, étranglée par une cravate crasseuse, sur laquelle reposait un menton à deux étages; une verrue sur la

joue gauche, une physionomie grotesquement grave, un front bombé, luisant, encadré d'une perruque à mortier, qui était toujours grassement poudrée, tel était le portrait du poëte.

Chaque fois que Mariolizza le regardait, elle secouait tristement la tête.

— C'est dommage, se disait-elle, que ce soit ce laid personnage, et non pas cet homme charmant qui ait à s'expliquer avec moi.

Et elle soupirait.

Quant à Wolinski, il n'avait pas le temps de faire de grands frais de discours; entraîné par les beautés surhumaines de la jeune Moldave, il employait le temps à faire parler ses yeux, bien plutôt que son traducteur; et il avait raison, car il arriva plus facilement ainsi à faire entrer des sentiments inconnus dans le cœur de la jeune fille : elle voulut nécessairement demander le nom de celui qui lui était envoyé par l'impératrice; mais au nom seul de Wolinski la princesse faillit perdre la tête. Ce fatalisme dont elle s'était pénétrée dès son enfance lui dit que c'était celui-là même qui lui était prédestiné par la Providence, et vers lequel elle était amenée tout exprès de son pays, et qui devait devenir son maître et son soutien.

Ajoutez à cela une âme éminemment remplie de passions méridionales, une imagination ardente, un sang

bouillant : tout ce volcanisme humain d'un côté ; de l'autre, une grâce insinuante, un esprit plein de naïveté, de la passion dans chaque mouvement du corps et dans chaque intonation de la voix, et la recette de l'amour est faite. Le petit médecin aux boucles blondes, aux ailes dorées derrière les épaules, venant au secours de deux pareils malades et venant à eux le plus souvent possible, et chaque fois après avoir taillé proprement une des plumes de ses ailes, leur écrivant la recette suivante : — Allez toujours en avant et doublez la dose, eut bientôt achevé non pas la cure, mais augmenté la maladie, dont ni l'un ni l'autre ne voulut plus guérir.

Wolinski prit enfin congé de la princesse Moldave ; mais tout le long de la route il ne vit plus que deux grands yeux brillants qui le poursuivaient partout ; partout il rencontrait des lèvres vermeilles, et il eut donné beaucoup pour être changé en abeille afin de pouvoir se poser entre elles, et y mourir.

Chemin faisant, Trétiakowski l'obsédait de questions, mais chaque fois Wolinski, ou bien répondait de travers, ou bien ne répondait pas du tout. Il laissa donc courir librement son imagination et oublia la politique, la cour, Biren, ses amis et même jusqu'à sa femme,

Bientôt tout se concentra en deux mots :

Lui et elle.

Les entraves, Wolinski n'y pensait pas : il avait l'habitude de les surmonter. Ces entravès, d'ailleurs, ne pouvaient venir du côté de Mariolizza, jeune, inexpérimentée, élevée pour le harem, avec des yeux trahissant des vices, où roulait non pas du sang, mais du feu. Quel obstacle pourrait-elle opposer à un amour qu'elle partageait?

— Ma femme, ajoutait-il, sera longtemps encore à Moscou; il y a moyen de l'y retenir.

Puis tout à coup une pensée, pensée sombre, coupable, criminelle, traversait ses esprits.

Si elle mourait, murmurait-il, le reste regarderait mon expérience; la jeune fille peut faire semblant de m'aimer, mais aussi elle peut m'aimer véritablement.

Ainsi donc voici la princesse Lehemiko installée au palais.

Mariolizza sortait partout avec l'impératrice, et partout rencontrait Wolinski. Bientôt, de son côté, elle ne vit plus que lui seul; tous les jeunes gens lui parurent des poupées, des perroquets, des êtres sans âme. Au commencement il ne put que lui parler du regard, mais à chaque rencontre ses regards lui bouleversaient l'âme au point qu'elle semblait prête à s'élancer de son corps; souvent il dansait avec elle. Mariolizza, vous le voyez, s'était faite rapidement aux coutumes européennes. La pression de la main de Wolinski pénétrait déjà, par un

poison subtil, tout l'être de la jeune fille; un sentiment inconnu pour elle s'infiltrait jusque dans la moelle de ses os; et quand, effrayée de ces sensations nouvelles, elle voulait retirer sa main, elle n'en avait plus la force. Le jour suivant, la main de Mariolizza répondit à la pression de la main de Wolinski, et il lui parut qu'à cet instant le ciel s'ouvrait devant elle.

Époque délicieuse, printemps de l'amour! époque qu'ils n'oublieront ni dans les voluptés ni dans les douleurs de la passion!

De retour dans sa chambre, Mariolizza se sentit toute de flamme, et s'endormit au bruissement des ailes des anges.

A en juger par les tabatières et les bagues qui, à chaque instant, passaient des mains de Wolinski dans celles du maître d'éloquence, il était facile de voir que ce dernier secondait les désirs du ministre et agissait d'après ses instructions. Les premiers mots qui furent enseignés à la jeune princesse furent ceux-ci :

— Ami, je t'aime!

Et comme elle les disait bien ces mots!

Trétiakowsky lui-même en l'écoutant se grattait le crâne comme s'il y sentait un charbon ardent. Bien entendu qu'il avait été expressément défendu au précepteur de laisser même soupçonner à Mariolizza que Wolinski fût marié.

Cet ordre fut sacré pour Trétiakowsky.

Il était, d'un autre côté, impossible que cette idée vînt à Mariolizza, que l'homme qu'elle aimait pût avoir des liaisons indestructibles, qu'il la trompait enfin.

Elle ne cessait de parler de lui à Trétiakowsky, mais, toutefois, en le suppliant de ne pas répéter une seule de ses paroles à Wolinski.

Le maître promettait, mais ne tenait sa parole que jusqu'au moment où il rencontrait son protecteur.

Bientôt elle fut en état de comprendre elle-même les expressions d'Artémy Pétrowitz, expressions d'autant plus dangereuses, qu'elles étaient aussi neuves pour elle que l'amour même.

Il est facile de deviner que l'amour, entouré de circonstances si propices, court avec la rapidité du feu sur une traînée de poudre.

C'était le *fatalisme* qui avait arrangé tout cela.

V

MESSAGE MYSTÉRIEUX.

— Dis-moi en quoi consiste la science.
— Elle consiste en ce qui justement te manque, répondit le voisin, la patience.
KRYLOFF.

— Est-ce la victoire? Est-ce la mort? Arrive que pourra, pourvu que ce ne soit pas la honte.
JAZIKOFF.

Ainsi donc, comme nous l'avons dit Wolinski était couché sur le divan de son cabinet, agité par deux passions de caractère tout à fait différent.

L'amour pour Mariolizza, la haine pour Biren.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée d'un nègre qui lui présenta un paquet du duc. Le ministre fut visiblement troublé, car ces sortes d'envois à cette époque-là signifiaient toujours ou une faveur extrême ou une chute terrible.

Il brisa le cachet, et à son étonnement extrême, un autre paquet cacheté avec soin comme le premier, et portant l'adresse écrite de la main même de Biren, frappa son regard.

Supposant que c'était un document quelconque, il ouvrit avant tout la lettre.

Le duc, avec une apparence de sincérité, lui faisait des compliments de condoléance sur sa maladie. Il ajoutait qu'on se trouvait à la cour comme sans bras droit; que Sa Majesté portait le plus grand intérêt à son état, et la preuve en était qu'elle lui faisait présent de vingt mille roubles à l'occasion de la paix faite avec les Turcs.

— Ah! se dit Wolinski en interrompant sa lecture, le favori croit, par ce cadeau, m'acheter! Vous vous trompez, monseigneur, il en sera ce qu'il en sera, mais je ne vendrai pas le bien-être de mon pays pour tous les trésors et toutes les faveurs de la terre.

Il reprit sa lecture.

On demandait aussi dans la lettre comment allaient les préparatifs de la fameuse fête de la cour. On lui annonçait encore que l'impératrice voulait y faire quelques changements, notamment de bâtir la maison de glace où devait avoir lieu la noce de Koulkowski, auquel on était en train de chercher une fiancée. Sa Majesté désirait que ce fût aussi Wolinski qui s'occupât de la bâtisse de la maison de glace.

Le dessin, ainsi que le plan de la bâtisse, devaient lui être envoyés le lendemain au point du jour.

Wolinski connaissait trop bien le machiavélisme de Biren pour s'étonner de la tournure amicale de la lettre aussi bien que de la proposition de nouvelles occupa-

tions. Au reste, il avait prévu cette nouvelle charge qu'on lui imposait, mais ce qui l'étonnait surtout, c'est que dans la lettre on ne soufflait mot du paquet.

« Vous voulez savoir, écrivait une main inconnue, et avec des caractères où perçait la précipitation, où est passé le Petit-Russien qui manquait à votre revue; non-seulement je m'en vais vous le dire, mais je vous citerai même tous les détails inconnus pour vous de sa disparition. Je paye par là mon impôt, non point à votre position sociale, non point à votre richesse, non pas même à un calcul de mon ambition, qui désire une faveur quelconque de votre crédit, mais à la haute dignité personnelle que je vous trouve.

« Il y a longtemps que votre grande âme m'attire à vous. Ne faites point de démarche pour savoir qui je suis; vous risqueriez par là de me perdre et de vous priver d'un soutien utile dans la lutte que vous entreprenezr contre le favori. Vous êtes entouré de ses espions, vous en avez même un à votre service particulier. Ils sont à l'affût de toutes vos paroles, actions et mouvements, pour en rendre compte au commissaire de la cour, Lipmann, — l'espion en chef. Vos amis eux-mêmes sont observés, votre complot contre Son Altesse est connu. Jusqu'à ce moment je n'ai pu savoir encore lequel de vos proches vous trahit, mais je le saurai.

« Par le contenu de cette lettre vous pouvez voir que

de mon côté je ne suis pas étranger au duc. Je vous le répète, ne tâchez pas de connaître qui je suis; un temps viendra où je me découvrirai moi même. Sachez seulement que je suis d'origine étrangère. Comblé de biens par la générosité de la Russie, j'ai trouvé une seconde patrie. Je veux la servir comme ferait un de ses fils les plus dévoués. J'ai le cœur ulcéré de voir que toutes les idées, toutes les sentences, toutes les actions de Biren tournent autour de sa propre personne; qu'il vit seulement pour lui seul, et non pour le bien et la gloire du pays. Cet empire ne lui est étranger que par cette raison seule qu'il le regarde comme son propre domaine. Voyez comme il vous traite. Ne connaissant ni la langue ni les mœurs des Russes, ne cherchant pas leur sympathie, mais au contraire vous méprisant à ce point qu'il ne se donne pas la peine de se cacher, il vous mène comme ses propres esclaves. »

A ces mots, les yeux de Wolinski exprimèrent la fureur, sa main trembla.

« Le temps est arrivé, continuait le correspondant mystérieux, où vous pouvez tout dévoiler à l'impératrice : l'affaire concernant l'indemnité des Polonais à l'endroit du passage de nos troupes sur leurs terres; l'affaire sur laquelle vous fondez si justement vos espérances, — vous voyez que tout m'est connu, jusqu'à vos pensées, — passera bientôt sous les yeux du conseil

impérial. A la première possibilité je vous ferai parvenir les documents et les observations nécessaires; et, cette fois, je ne vous écrirai que deux mots : *A présent, ou jamais.*

« Oh ! alors, abattez, et avec toute l'énergie et toute la rapidité dont vous êtes capable, le mur devant lequel il donne ses feux d'artifice, et derrière lequel il étouffe, écrase et assassine le peuple russe.

« Dévoilez tout à l'impératrice. Avec toute votre noble hardiesse et votre éloquence, avec votre patriotisme et votre attachement sincère pour le bien de l'impératrice, vous seul pouvez faire le coup. Si vous succombez dans cette affaire, vous succomberez avec honneur. C'est alors que je me ferai connaître, et partagerai votre sort, quel qu'il soit je le jure sur mon honneur !

« Si vous saviez comme brûle mon âme d'être pour quelque chose dans votre gloire ! Il se peut que dans cent ans on écrive l'histoire de notre époque; alors on placera mon nom près du vôtre, et l'on dira en parlant de nous : — *La Russie est fière de ces deux hommes.*

« J'écris trop, mais mon cœur avait besoin de s'ouvrir devant le plus noble de nos contemporains. Il y a longtemps que je n'ai eu aucune communication avec des cœurs de la trempe du vôtre. L'occasion s'offre, je

la saisis. Le duc m'ayant donné cette lettre, est parti au palais, où on le redemanda aussitôt son retour à la maison.

« Maintenant je remplis votre désir à l'endroit du Petit-Russien.

« C'est un noble de l'un des gouvernements de la Petite-Russie, connu sous le nom de Gordenko; il occupait une assez bonne place et attira sur lui l'attention de ses chefs, par cela même qu'il alla contre l'ordre du duc, de punir le paysan quand il ne payait pas ses impôts, en le plaçant pieds nus sur la neige, et lui versant de l'eau sur le corps. Ayant entendu une fois des mots offensants dits par le duc à un seigneur russe, il eut la maladresse de dire :

« — Je lui eusse répondu à ma manière, si c'était à moi que se fût adressé ce chien de Biren!

« Le Petit-Russien fut mandé chez le woivode, envoyé en Petite-Russie. rien que pour cette affaire.

« — Oh! quand les affaires touchent l'orgueil du duc, elles sont bientôt bâclées.

« En ce moment le coupable était malade; on l'apporta sur des draps devant le grand juge, et, pour le punir de sa hardiesse, il dut entendre, de la bouche même du woivode, les mêmes injures qu'il avait déclaré ne vouloir pas supporter de la bouche de Biren.

« Quand il eut la force de répondre comme le deman-

dait son honneur offensé, on lui donna la bastonnade ; après qu'il fut guéri, il écrivit à l'impératrice une supplique où il lui détaillait les cruautés du favori et ses relations avec les Polonais. Il parcourut toute la Petite-Russie pour demander aux personnes les plus marquantes qu'elles certifiassent la vérité de ce qu'il racontait, et, muni du papier, il arriva jusqu'à Twer, où il eut l'adresse de prendre la place du Petit-Russien qui était choisi comme type pour figurer à la fête que vous allez donner; mais les espions de Biren se mirent à sa suite lors de son arrivée à Pétersbourg. Vous vous rappelez qu'il vous manqua à la revue. Votre second secrétaire, Podatchkine, vous dit que le Petit-Russien avait pris la fuite tandis que l'on conduisait chez vous ces malheureux couples.

« Le fait est qu'il était arrêté. On en usa avec lui selon la coutume et la manière de Biren : on le mena dans la petite cour des écuries; là, après l'avoir déshabillé jusqu'à la chemise et attaché à un arbre, on le tortura pour lui arracher la supplique écrite par lui; mais il eut probablement le temps de la remettre à quelqu'un, ou de la jeter loin de lui Après avoir reçu quelques seaux d'eau sur la tête, le noble martyr mourut glacé. C'est mon ami Grossnott qui fit cette belle action, ni plus ni moins que s'il eût bu un verre de rhum.

« Au reste, il était dit à Lipmann qu'il arrangeât cette affaire comme il l'entendrait pourvu qu'il l'étouffât.

« Je termine : au cas où vous auriez besoin de mes éclaircissements, placez vous-même ou faites porter par un homme sûr votre lettre, et placez-la dans une fente de pierre qui se trouve au coin gauche du jardin d'été, du côté de la Néwa. »

Après avoir lu ce papier, sur la véracité duquel on ne pouvait conserver aucun doute, Wolinski se livrait tantôt à l'heureuse idée de rechercher les faits graves que l'on pouvait reprocher à Biren et qui devaient concourir à sa perte, c'est-à-dire à la délivrance de la Russie, tantôt se perdait dans des conjectures concernant l'inconnu, son mystérieux correspondant.

Il était étranger. — Il y avait tant d'étrangers autour de Biren ! — et aucun de ces étrangers, Wolinski le savait bien, ne lui était dévoué. Celui-ci, pour un sourire de Son Altesse, était prêt à rôtir un homme innocent comme l'enfant qui vient de naître; celui-là ne demandait pas mieux que de porter sur son dos, sans y regarder de trop près, pourvu que l'argent fût mesuré selon le poids, les actions les plus infâmes de son voisin; le troisième était parent du grand espion Lipmann et détestait Wolinski. Flottant ainsi de l'un à l'autre, il ne trouvait personne à qui s'arrêter.

De quelle manière l'ami mystérieux pouvait-il connaître son désir à lui de savoir où était le Petit-Russien.

La préoccupation fut telle, qu'il oublia l'envoyé du duc; si bien que lorqu'il s'en souvint et qu'il le fit demander, l'envoyé, ennuyé de ne pas recevoir de réponse, avait disparu.

Quand Wolinski voulut pénétrer quel pouvait être l'espion envoyé par Lipmann dans sa propre maison, il s'égara comme un homme qui, entrant dans une forêt sombre, craint à chaque pas de mettre le pied sur un reptile.

Qui aurait pu engager un des hommes de sa maison à le dénoncer? Il était réputé pour un des meilleurs maîtres qui existassent au monde.

Dans sa maison, il n'était jamais question de chevalet, de fouet, de martinet, de fouetteur, de bourreau, enfin de ces instruments de supplice si bien reçus à cette époque dans presque toutes les maisons seigneuriales. Ses punitions à lui se réduisaient à ce que l'homme qui avait fait une mauvaise action était banni. Les domestiques à son service, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, étaient chaudement accoutrés, bien nourris, et par-dessus le marché recevaient aux grandes fêtes de l'année, en forme de gratifications, dix copeks et un pain blanc. Les services rendus aux aïeux de

Wolinski n'étaient jamais oubliés. Les vieux serviteurs devaient être respectés par les jeunes, et souvent on les nourrissait de la table même du maître. Les infirmes n'étaient jamais renvoyés, mais placés dans des hospices créés par le maître. On exigeait des mœurs sévères, Wolinski lui-même, qui, hors des murs de sa maison, avait la réputation d'avoir des mœurs fort légères, ne se fût pas permis chez lui de toucher à la plus modeste fleur de son parterre. Les mœurs étaient respectées au point qu'une fois le majordome ayant vu une jeune fille assise sur les genoux d'un homme, mit sur pied toute la maison ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un incendie. Par bonheur, en remontant à la source, il fut reconnu que c'était le père qui tenait sa fille sur ses genoux.

Quelle occasion pouvait donc pousser un de ses hommes à être son espion? Les serviteurs eussent traité cet homme de Judas.

Ne serait-ce pas, par hasard, la maîtresse de maîtresse, la femme au casaquin brun?...

Mais de quoi pouvait-elle être mécontente? sa garderobe seule devait suffire à doter ses enfants jusqu'à la troisième génération, elle a assez d'argent pour prêter sur gages : décidément elle n'avait point à se plaindre.

Au reste elle avait changé de visage quand il avait

été question du Petit-Russien. Il se peut que l'impatience de voir son fils offiicier la poussât. Le secrétaire Zouda avait fait observer plusieurs fois au ministre que c'était une femme dangereuse; mais si c'était elle, comment avait-elle pu pénétrer jusqu'au fond des secrets du maître? comment aurait-elle pu savoir des choses que Wolinski n'avait dites qu'a huis clos, entre amis, en petit comité?

Zouda?...

Celui-ci, par son intelligence, pouvait, s'il trahissait devenir plus dangereux que tous les autres; mais le cœur d'Artemy saignait à cettte seule idée,

— Non, se dit-il à lui même, tantôt marchant à pas précipités dans la chambre tantôt se rasseyant. — Non, tout en moi repousse ce soupçon. — Il est Russe, mais noble. Il n'aime ni l'argent ni les honneurs : hors de cela, qui peut le pousser à me trahir et à faire le lâche devant le favori? S'il me demandait de l'or, je l'en couvrirais. — Désirerait-il des grades? vingt fois je lui ai proposé de le pousser sur l'échelle de la vanité. — Chaque fois il m'a refusé en me répondant qu'un honneur nouveau était une charge de plus. Il est trop homme de cabinet; il aime trop le calme pour inventer des calomnies; non, ce n'est pas dans son caractère; et puis il m'est impossible de concevoir cette idée que Zouda m'est infidèle. Voici tantôt dix ans qu'il est dans

ma maison. Voici tantôt dix ans que je lui ouvre mon cœur et qu'il y lit comme dans un livre. Autant vaut mourir que d'être désillusionné au point de croire à ces choses-là; mais le démon qui m'espionne au cœur de ma maison, j'en jure Dieu, je finirai par le découvrir!

Wolinski sonna son nègre.

Le nègre entra.

— Nicolas, lui dit Wolinski avec une vibration de joie toute particulière, — m'aimes-tu, Nicolas?

— Quand vous me parlez de la sorte, répondit le nègre attendri, je crois toujours entendre la voix de mon vieux père égorgé sous mes yeux; — vous avez pris près de moi sa place, celle de ma mère et celle de ma patrie.

— M'as-tu jamais trahi?

— Moi, seigneur! je suis prêt à verser mon sang pour vous; que saint Nicolas, mon patron, me punisse si cela n'est pas vrai!

— Écoute alors, reprit Wolinski; nous avons dans la maison un méchant homme, un homme qui emporte les secrets de la maison à la semelle de ses souliers; un homme enfin qui dénonce son maître.

— Je le sais, répondit le nègre.

— Tu le sais? répondit Wolinski tout étonné; qui est-ce donc?

Le nègre mit le doigt sur ses lèvres épaisses, et secoua la tête.

— Parle, je te l'ordonne.

— Je n'ose.

— Comment, tu n'oses?

— Oui, Zouda me l'a défendu.

Wolinski éclata.

— Comment, s'écria-t-il, c'est Zouda qui est désormais votre maître? C'est donc Zouda qui commande ici? Zouda! Ah! j'avoue que je ne m'attendais pas à cette réponse, ajouta Wolinski profondément atterré.

Le nègre se jeta aux pieds du ministre.

— Non, dit-il, non, je ne le puis! J'ai juré par saint Nicolas, mon patron. — Zouda dit qu'il faut se taire, et que c'est pour votre propre bien.

— Quel est ce mystère? pensa Artemy Pétrowitz., Voyons où tout cela va nous mener.

Puis, élevant la voix :

— C'est bien, dit-il, relève-toi; fais ce que Zouda t'ordonne; ne souffle mot sur ce que je t'ai dit, et toujours mets-toi en sentinelle à ma porte du moment où je serai en tête-à-tête avec quelqu'un; relève-toi vite, voici Zouda.

Effectivement, à peine le nègre se retrouvait-il debout, que le secrétaire du ministre entra.

Au premier coup d'œil, Zouda vit à la figure du nègre

et du maître que quelque chose venait de se passer. Mais il fit semblant de ne rien voir, se présenta avec son calme ordinaire, et attendit tranquillement qu'Artemy entamât la conversation.

— Laisse-nous, dit Wolinski au nègre.

Et se tournant vers le secrétaire, il ajouta avec affabilité :

— Eh bien! Zouda, qu'as-tu appris de nouveau sur le Petit-Russien ?

— Il est arrêté et est enfermé dans la chancellerie du maître de police.

— Arrêté ?

— Oui, Excellence : que trouvez-vous là d'étonnant?

— Où as-tu puisé ce renseignement?

— J'ai vu de mes yeux celui que nous cherchons.

— Tu l'as vu?... quel mensonge!

— Permettez-moi de vous demander de quel mensonge vous parlez, Excellence, et quel est le menteur.

— Tiens, lis, dit Wolinski perdant patience, lis ce papier qui m'est tombé du ciel, et explique-moi comment il se fait que les morts ressuscitent à notre époque, au reste si fertile en miracles.

Et Wolinski présenta à Zouda le message de l'inconnu, lui raconta comment il l'avait reçu, s'étendit sur le divan, tâchant d'observer l'impression que produirait sur le visage du secrétaire la lecture du papier; et

quand il vit que ce dernier commençait à lire, il lui demanda si la main qui avait tracé ces caractères ne lui était pas connue.

Zouda écarquilla les yeux, les rapprocha, abaissa sur eux ses sourcils, relut une seconde fois, et répondit avec conviction :

— Non, c'est la première fois que je vois cette écriture.

Et il relut pour la troisième fois la première phrase.

Mais, au fur et à mesure qu'il avançait, il serra les épaules, se gratta du doigt le milieu du front avec acharnement, laissa transparaître sur sa figure, tantôt la joie du singe qui a attrapé le morceau friand tantôt le désappointement du même animal lorsqu'il se brûle les doigts aux châtaignes qu'il tire du feu.

A la fin, Zouda laissa pendre près de lui la main qui tenait le papier, et de nouveau hocha la tête.

— J'ai lu, répondit Zouda avec un calme imperturbable.

— Eh bien! voyons alors, que vas-tu me dire?

— Je dirai que le duc aidé de Lippmann étoufferait un régiment, que demain un régiment pareil sortirait de terre; je dirai que je vous connais trop bien, vous, eux et encore quelqu'un pour ne pas savoir que la force, l'intrigue et le bonheur prendront le dessus sur les sentiments nobles et l'intelligence; c'est ma convic-

tion. Je vous en ai souvent parlé, et je vous conseille, comme toujours au reste, de céder le pas au favori; oui, de céder le pas... Écoutez ce qu'en dit le peuple.

— Je suis curieux de savoir ce qu'il en dit : parle.

— Le peuple dit qu'il est si avant dans les bonnes grâces de l'impératrice, que l'on ne doit point oser en parler. Se peut-il, après cela, que quand les autres n'osent point parler vous, vous veuillez agir?

— Je ferai ce qu'ont fait, dans tous les temps, les vrais fils de la patrie pour renverser ceux qui l'opprimaient; je n'écouterai que mon cœur, et le mystérieux mais noble conseiller dont la lettre se trouve entre tes mains.

— Ce conseiller qui, ne connaissant ni votre propre personne, ni vous, ni les circonstances, vous mène à votre perte, et se précipite lui-même à la sienne? Rappelez-vous bien mes paroles; laissez passer le nuage, qu'il s'éclaircisse de lui-même; sauvegardez-vous vous-même, pour vous, vos amis et votre femme.

— Comment! par cette lâche raison que je puis encourir la disgrâce, l'exil, l'échafaud; que je puis me perdre enfin, je dois assister tranquillement aux plaies, aux tortures, à l'agonie de ma patrie; entendre sans pitié le cri du cœur Russe qui retentit d'un bout à l'autre du pays? Faut-il que je te dise — tu les connais, au reste, trop bien toi-même — les horreurs qui se pro-

duisent journellement autour de nous, sans compter celles qui se font plus loin? Il suffit de soulever le rideau sombre qui couvre Pétersbourg pour être épouvanté de ce qui se passe. Le prélat [1], demi-mort dans les tortures pour sa foi et son amour de la vérité, use ce qui lui reste d'existence au fond d'un cachot. Les moines, tirés par force de leurs cellules et amenés ici pour se parjurer, par force, de la sainte promesse qu'ils avaient faite à Dieu; et cela, par la seule raison d'être agréable à l'usurpation allemande. Le système des dénonciations et de l'espionnage porté à ce point, que le regard, le geste, le signe, ont leurs savants interprètes; système qui change chaque maison en chancellerie secrète, fait de chaque homme un cercueil mouvant où se trouvent cadenassés tous ses sentiments, toutes ses opinions, toutes ses pensées. Les liens d'amitié, de parenté, d'alliance sont rompus, à ce point que le frère voit dans son frère un délateur; le père voit dans son fils un espion ! La nationalité est conspuée tous les jours; la Russie de Pierre, cette Russie si large, si forte, si puissante; cette Russie, Dieu nous pardonne ! a pris la forme d'un parvenu. C'est assez pour se faire son mandataire vis-à-vis du trône de l'impératrice, et, s'il le faut, périr pour accomplir son mandat.

1. L'archevêque de Tiver, Théophile.

Ici Wolinski s'arrêta en jetant un regard perçant sur son secrétaire, lequel ne songea pas même à répondre, car tout ce qu'avait dit le ministre n'était, par malheur, qu'une vérité amère, que lui Wolinski, par les circonstances existantes et par son caractère imprudent, ne pouvait pas changer. Il se contenta de hocher la tête.

Deux chandelles, posées sur le bureau [1], brûlaient en tremblotant et en éclairant à peine. L'ombre gigantesque du ministre se dessinant sur la muraille avec le mouvement de son bras, paraissait être l'ombre d'un génie qui se levait pour être le champion de la Russie.

Il continua :

— Comment! s'apprêtant à combattre l'ennemi de la patrie, on s'arrêterait quand des amis efféminés vous diront : Prenez garde! vous allez risquer vos jolis doigts et vos pieds mignons ; réfléchissez donc que vous abandonnerez derrière vous une veuve en deuil et des enfants orphelins ? Laissez l'ennemi fouler aux pieds les abondantes moissons, incendier les chaumières, violer les femmes et les filles. Allons donc! est-ce nos champs que l'on écrase? nos maisons que l'on brûle? nos femmes et nos filles que l'on déshonore? Non! nous sommes haut placés, et l'on n'atteindra pas encore à

1. Les bougies de cire ne furent introduites à la cour de Russie que par Catherine II.

nous de sitôt. Jusqu'à ce que cela arrive, nous aurons le temps de dormir chaudement dans les bras de nos maîtresses! Est-ce ainsi que doivent penser les vrais patriotes? est-ce ainsi que je dois penser moi-même?

— Permettez, fit Zouda.

— Non, monsieur, je ne vous écoute pas, dit Wolinski, je n'écouterai pas vos conseils flasques et égoïstes; pour raffermir mon cœur, j'aime mieux encore une fois relire la lettre de l'ami mystérieux.

Wolinski saisit le papier et lut à haute voix : « Il vous domine comme des esclaves. » Entendez-vous, monsieur, comme des esclaves! et voilà ce que dans sa noble colère dit un inconnu.

Ces derniers mots étaient imprégnés d'une telle ironie que la respiration manqua un instant au ministre.

Mais il reprit avec une énergie nouvelle :

— Eh! nous autres Russes, nous tendons nos cous de taureaux au méprisable envahisseur, nous trouvons plaisir à nous voir tous fourrés dans la bergerie, il nous fouette avec des lanières découpées dans notre propre peau : l'homme du peuple lui-même ne veut plus supporter sa tyrannie. Des villages entiers émigrent en fuyant en Pologne et en Bessarabie, tandis que les nobles russes, oubliant leur naissance et les services de leurs aïeux, ayant brûlé toute honte et en ayant jeté les cendres au vent, s'abaissent de toute façon, rampent

devant le palefrenier et lui baisent la main. Les princes, les descendants des premières familles de la Russie, dont les pères moissonnèrent leur part des lauriers fauchés par l'immortel Pierre le Grand, les fils de ceux qui étaient arrivés au sénat par cette seule raison qu'ils avaient la hardiesse de dire la vérité au grand tzar, font queue aux portes de Biren pour tâcher de prendre au plus vite dans son palais les rôles de bouffons. Ne me conseillerez-vous pas de m'élancer aussi dans cette grotesque danse pour le plaisir de son altesse palefrenière? ne m'ordonnerez-vous pas d'aller lui baiser le bout des doigts? Non, monsieur, non; ce n'est pas moi qui ferai cela. Je dévorerai plutôt la main qu'il me tend, au risque de m'étrangler avec cette infâme nourriture. Danser au son de son chalumeau, tourner en toupie sous son fouet, baiser la hache couverte du sang de mes frères, non, non. Battez-vous à mort à qui ramassera l'or, les bijoux, les cordons qu'il vous jettera du haut de ses fenêtres; ma mission à moi est tout autre... Là, Wolinski releva la tête et ajouta avec plus d'énergie encore :

— Je suis un boyard, et non un bouffon. Tu sais que j'ai donné à mes amis ma parole de marcher contre l'invasion étrangère et contre son chef.

J'ai juré sur le Christ.

C'est le sort qui m'a donné cette croix à porter. Je l'ai ceinte en guise de baudrier, et aujourd'hui mon épée

y est suspendue. Je suis chevalier porte-croix, et si jamais je me parjure, ce sera comme si j'écrasais du pied le crucifix.

—Avez-vous tout dit, monseigneur? demanda Zouda aussi tranquillement que s'il s'agissait d'une chose ordinaire.

— Oui, j'ai dit tout ce que j'ai dû dire, et ce que j'ai dit je l'accomplirai.

— Alors permettez-moi, de mon côté, Excellence, de vous faire aussi une question, — une seule.

— Nous vous écoutons, et allons vous répondre.

— Soit. Mais il se peut que ce ne soit pas avec la même fermeté que vous venez de le faire.

— Nous allons voir. — Au but, au but, monsieur l'opposant!

— Oui, opposant à tout ce qui peut vous conduire à votre perte. Qui ne conviendrait qu'elle est noble, superbe, élevée, cette tendance pour le bien de l'État? personne, sans contredit. Mais ces sortes d'affaires veulent une condition fort grave : vous préparant à cette croisade comme un chevalier énergique, vous devez dépouiller toutes les passions vulgaires. Est-ce là ce que vous faites? Votre noble femme est oubliée, et une fée sous le nom de Mariolizza vous enlace de ses chaînes de fleurs. Il faut choisir l'une ou l'autre voie, ou bien l'exploit grand et difficile, ou bien...

— Les amourettes, veux-tu dire? interrompit Wolinski en rougissant. Ceci, c'est une bagatelle; cette passion n'est pas plus dangereuse que les mille autres oubliées déjà. Tu sais, froid prédicateur, qu'avec mon caractère je ne saurais m'attacher à une seule femme. C'est vrai, Mariolizza est charmante, délicieuse, mais un seul baiser, et ma passion disparaîtra comme un feu follet..

— Oui, mais ce feu follet incendiera cette fleur du Midi, et vous, fils du Nord, chevalier porte-croix, armé d'une cuirasse d'acier, cette passion vous prendra juste le temps pendant lequel vous eussiez accompli vos grandes actions. Et l'honneur donc! vous qui vous vantez d'être si fort sur ce chapitre : l'honneur! que deviendra alors votre noble et digne femme, qui vous aime si tendrement.

— Oh! c'est un cœur calme, et elle voit mes folies d'un œil indifférent.

— Tant que ces folies ne deviennent pas dangereuses, oui : que sera-ce alors avec votre noble projet, avec vos amis que vous-même y avez entraînés?

— Assez, assez, saint Père de l'Église, ou tes sermons dureront jusqu'à demain. Dis mieux. Voyons, que penses-tu de mes espions domestiques?

— Je tiens déjà le principal d'entre eux.

— Je ne te comprends pas.

— Je ne puis cependant en dire davantage, bientôt vous saurez tout. Mais avant votre croisade, ajouta Zouda en soupirant, ne feriez-vous pas bien de faire votre provision d'armes dans l'arsenal de Machiavel?

— Tu veux dire que j'ai besoin de la ruse et de la prudence qui me manquent.

— Comme aussi il faudrait laisser de côté un peu de cette noblesse et de cet enthousiasme qui vous gêneraient dans votre lutte avec Biren.

— Oh! en cela, je suis de ton avis, Zouda. Mais revenons à Machiavel : as-tu introduit dans la traduction que je t'ai commandée, des œuvres de ce grand homme, la phrase qui concerne *le Courlandais* Borgia?

— Je l'ai fait, quoique avec prudence, dit tristement le secrétaire, comme s'il voulait dire par là que tout ce qu'il avait pu faire ne mènerait pas à grand'chose; ne voudriez-vous pas écouter le dernier chapitre?

Wolinski fit un signe d'assentiment, et bientôt on apporta un gros cahier écrit d'une belle écriture. Zouda s'assit, et commença la lecture à haute voix du chapitre : *Il principe*.

Il avait traduit ce chapitre par ordre du ministre pour que celui-ci le présentât à l'impératrice.

Mais à peine avait-il eu le temps de lire deux ou trois pages, qu'apparut le nègre annonçant l'arrivée de Trétiakowsky.

— Qu'il entre, dit Wolinski, que cette visite réjouissait visiblement ; mettons de côté, Zouda, Machiavel et sa politique.

Le poëte entra.

VI

LE PÉDANT.

> M'efforçant de mettre au jour une montagne je n'arriverai cependant qu'à enfanter une souris.
>
> (Préface du *Télémaque* traduit par TRÉTIAKOWSKI.)

Oh certes ! vous l'eussiez reconnu à l'instant même, rien qu'à sa face empreinte de ce vaniteux et stupide contentement de sa personne, cachet qui appartient à toute incapacité laborieuse et scientifique.

Pédant !

Ce mot paraissait s'étendre sur son front comme une de ces bandelettes antiques qui sacraient les rois. Il portait sous son bras un pesant in-folio.

Il portait, en un mot, la traduction de *Télémaque*, cette œuvre splendide qui, jusqu'à l'apparition de

l'*Alexandroïde*, œuvre du même auteur, ne trouva point sa pareille.

— Hôte inestimable, soyez le bien-venu, dit Wolinski, moitié riant, moitié désespéré, car la vue du terrible in-folio modérait la joie qu'il avait de voir le maître de langue de la princesse Mariolizza.

Le poëte, qui se tenait encore sur le seuil de la porte, fit un salut si profond, que son corps en arriva, par un miracle de gymnastique, à former un angle aigu avec ses jambes.

Il s'avança de deux pas, et salua encore plus profondément; puis, se posant carrément sur les talons de ses souliers, il en écarta les pointes et porta les deux petits doigts de ses deux mains à la couture de sa culotte à la manière des soldats.

Sa figure rayonnait de joie, sa voix était visiblement émue, probablement en raison du même sentiment.

Enfin, prenant la respiration, il prononça du ton le plus emphatique :

— Grand homme, pour exprimer ma haute et profonde considération, j'accours vers vous, et ose me permettre de déposer à vos pieds l'enthousiasme de mon bonheur.

— Voyons, répondit Wolinski en souriant, raconte, raconte, grand homme; de quoi s'agit-il? — J'ai cependant une condition à t'imposer, c'est que tu prennes

un siége. Je vais donner libre cours à mon imagination, et vais croire que je cause avec Homère, discutant sur les mérites de la belle Hélène.

— En grâce, Excellence, je connais trop ma place; un homme comme moi doit se tenir debout devant un homme vous.

— Eh! vrai Dieu! assieds-toi donc, quand je te le dis.

Trétiakowsky s'assit et commença de pérorer, en accompagnant ses paroles d'une mimique pleine de majesté.

— Telle est la faiblesse de la nature humaine, dit-il, que quand l'homme devient la proie d'une passion quelconque, il semble tournoyer dans le dédale infini de ses pensées avant qu'il puisse devenir maître des mots à l'aide desquels il exprime ses sentiments. Je me trouve dans cet état; mais, comme l'Hercule antique, l'esprit peut tout entreprendre, je suis au septième ciel. Je descends de l'Olympe, je quitte le comité des dieux. Jugez, Excellence, de mon bonheur, de ma joie...

— Tu viens de voir l'impératrice, je parie?

— J'ai joui de sa divine vue; mais ce n'est pas tout encore...

— Elle t'a parlé?

— Mieux que cela; plus que cela.

— Oh! tu m'impatientes, Trétiakowsky!

— Eh bien ! apprenez, Excellence, que j'ai été appelé au palais des tzars, pour y lire ma *Télémaquide*. Toute l'illustre cour était réunie pour m'entendre. Je ne savais quelle pose je devais prendre pour me tenir devant son auguste Majesté ; je pensai que la plus convenable était de me mettre à genoux, et c'est ainsi, en effet, que je lus le premier chant de mon poëme. Excellence, je ne me vante pas, mais je fus assourdi par les louanges. L'impératrice daigna se lever, prit la peine de s'approcher de moi, et, de sa généreuse main, me gratifia d'un soufflet impérial !

Wolinski pensa étouffer de rire ; Zouda se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

— Ne pensez pas, ô grand homme ! continua Trétiakowsky, que ce soufflet ressemble en rien à celui que donne la main d'un simple mortel. Non, la main qui le donnait était légère, soyeuse ; elle mettait en mouvement toutes les fibres du cœur, tous les ressorts les plus secrets de l'âme ; c'était un attouchement pareil à celui d'un être d'essence divine ; aussi à peine ma joue fut-elle en contact avec sa main que tout mon être rayonna d'allégresse. Je ne puis vous dire précisément ce qui se passa en moi, mais il me sembla que l'aile d'un séraphin m'effleurait en passant. La reconnaissance pénètre mon cœur, elle s'en échappe en cascade, elle demande à chanter ce bonheur qui vient à moi, descendant de

celle que la Providence a placée au-dessus des autres mortels.

— Je t'en fais mon compliment bien sincère, dit Wolinski.

Ne sachant comment échapper à l'enthousiasme de son visiteur, et craignant de l'offenser en passant rapidement à un autre sujet de conversation, c'est-à-dire à celui qui occupait son cœur et sa pensée, il demanda au futur professeur d'éloquence quel était le livre qu'il tenait entre ses mains.

— C'est justement l'œuvre qui est la source de la haute considération dont je suis l'objet à cette heure. Il m'est ordonné — vous devinez d'où vient cet ordre — de vous la faire connaître; et comme aujourd'hui j'ai le temps de vous la déclamer tout entière, chant après chant, dans leur ordre et sans intervertir un mot, je suis venu chez vous à cet effet.

— Merci, merci! s'écria Wolinski, trop d'honneur en vérité! Pourquoi diable te donner cette peine?

— Ce ne sera point une peine, mais un bonheur, Excellence, et un bonheur doublement répété, puisque je viens déjà de l'éprouver chez l'impératrice.

Wolinski dut consentir à l'offre de Trétiakowsky, il prit le volume des mains du poëte, sous prétexte de ne rien perdre de sa docte diction, mais ajoutant que ce serait à une condition, c'est qu'après la récitation du

poëme, le poëte lui donnerait quelque bonne nouvelle concernant Mariolizza.

Trétiakowsky sourit, posa mystérieusement la main sur son cœur, cligna de l'œil en montrant Zouda, comme s'il eût voulu dire que Zouda était de trop, et se hâta de revenir à son sujet.

A peine la lecture commença-t-elle, lecture ennuyeuse s'il en fut, que Zouda disparut.

Et en effet les compositions de Trétiakowsky étaient tellement lourdes, embrouillées, filandreuses, tellement impossibles enfin, que quand Catherine seconde voulait punir un de ses familiers, elle avait l'habitude de le forcer à lire une page de la fameuse *Télémaquide* ou de toute autre œuvre du poëte.

Par bonheur pour Wolinski, il s'était promptement absorbé dans une autre pensée. Son oreille était frappée de vains sons dont le sens ne pénétrait pas jusqu'à son esprit; en feuilletant machinalement les feuillets du livre, il trouva un papier...

Sur ce papier étaient écrits quelques mots seulement; mais ces quelques mots, à son avis, valaient mieux que tout le poëme.

Voici ces mots :

— Mariolizza, — ta Mariolizza, — Mariolizza s'ennuie.

Ces mots, tracés de la main de la jeune fille, si peu qu'ils parussent dire devinrent cependant on ne peut

plus significatifs pour Wolinski. Il y vit tout un avenir, et un avenir prochain, où les chiffres de leurs deux noms, comme ceux d'Angélique et de Médor, entrelacés de fleurs, resplendiraient sur les autels de l'amour, au fond de bosquets mystérieux et sombres, dans des pavillons secrets éclairés par la lune; il vit enfin toute la fantasmagorie des amoureux. Que n'expliqua-t-il pas, que ne traduisit-il pas, que n'ajouta-t-il pas surtout à ce peu de mots qu'il avait sous les yeux. L'amour est le meilleur professeur d'analyse des mots tracés par l'amour?

— O Mariolizza! chère Mariolizza! pensait-il, c'est à peine si nous nous sommes vus, et après nos regards, voilà nos idées mêmes qui se rencontrent; nous nous ennuyons aussitôt que nous sommes loin l'un de l'autre. Entourée de bouffons, tu te trouves obligée d'écouter leurs platitudes; j'écoute aussi ce bouffon, mais je ne le tolère que parce qu'il vient de chez toi, que souvent il a entendu ta voix, qu'en te quittant il apporte involontairement avec lui une partie de toi-même, ce livre où s'est posée ta main si chère, et que parce que, pareil à un écho, il répète les mots qu'ont dits tes lèvres passionnées.

En ce moment même, et tandis que Wolinski, amoureux comme un jeune homme de vingt-cinq ans, se grisait ainsi lui-même avec sa passion, ses regards

tombèrent sur le portrait de sa femme suspendu aux lambris.

Elle était peinte dans toute la fleur de sa beauté et de son bonheur, avec le sourire sur les lèvres et la couronne de fleurs sur le front.

Cette vue fixa le regard de Wolinski.

On eût dit que le portrait, se détachant du mur, venait à sa rencontre.

La voix de la conscience parla en lui et fit courir un frisson jusqu'à son cœur.

Mais ce ne fut que pour un instant. Ses yeux se tournèrent de nouveau vers ces mots magiques : *ta Mariolizza!* et tout, excepté l'enchantement, tout fut oublié.

Artemy, dans l'enthousiasme du bonheur, leva ses yeux ardents vers le ciel, implorant Dieu de venir en aide à ses désirs, comme si ces désirs n'étaient pas un crime aux regards de Dieu.

— Oh! triomphe et gloire au travail immense, déclama frénétiquement Trétiakowski, croyant que l'enthousiasme peint sur le visage de Wolinski s'adressait à l'un des passages du poëme. Quel est le passage qui vous exalte à ce point? Daignez indiquer au père glorieux l'heureux enfant qui vous doit la vie, afin qu'il puisse lui-même le connaître et le couvrir de caresses.

Wolinski, pris à l'improviste et serré ainsi, s'empressa de faire disparaître le billet, jeta au hasard les yeux dans le livre, et, montant sa voix au diapason le plus élevé, il lut ces quelques lignes :

« Aux dieux, juchés sur les hauteurs de l'Olympe, la boule terrestre apparaît comme une taupinière; les mers immenses et infinies ne sont plus pour eux que quelques gouttes d'eau qui, par-ci par-là, scintillent sur cet infime et sale monticule. »

— Oh! cet endroit surtout est superbe! s'écria Wolinski quelle vigueur d'expression! quelle force d'image! Je ne connais vraiment rien qui puisse être comparé à cela.

— Ce n'est pas là le plus beau passage, ce n'est pas le plus beau passage! hurla le poëte hors de lui-même; ces passages magnifiques, permettez que je vous les lise. Par exemple, il y a l'endroit où Calypso, enflammée d'amour et de jalousie, s'emporte contre Télémaque et son Mentor. — Écoutez! écoutez!

Et s'enflammant lui-même de la fureur de Calypso, le poëte beugla à faire passer un frisson dans l'âme de son auditeur, cette imprécation :

« Hors de ma vue! Fuis au plus vite, drôle inconstant, et en même temps que lui, vieillard insensé sors de ma présence! »

— Sentez-vous, monseigneur, sentez-vous, s'écria le

poëte, tout ce que donne de force et de beauté au vers ce mot : — *hors!* — Nous appelons cette forme poétique la figure abaissante.

— Démon assommant et stupide ! murmura Wolinski, fatigué par l'orgueil du pédant.

Mais à haute voix il ajouta :

— C'est par trop de luxe, cher poëte ; le beau ne doit pas être versé à flots si prodigues. Laissez donc à mon esprit fatigué par les beautés de ce chapitre le temps de se reposer, je vous prie.

— Oh ! vous, vous êtes un vrai Mécène, Excellence ; vous m'avez compris et me rendez justice entière. Et à cette occasion je veux vous citer une petite anecdocte qui vous prouvera à quel point peuvent errer les grands hommes.

— Voyons l'anecdocte, cher ami, et au plus vite, dit Wolinski, et ensuite donne à celui qui a soif une goutte d'eau. De grâce, un mot de la princesse ; dis-le-moi, ce mot, et je te donne le droit de choisir dans ma garde-robe une paire de mes vieux habits.

Les yeux du futur professeur d'éloquence brillèrent non pas d'inspiration, jamais il n'avait connu la chose, mais tout simplement de cupidité ; les savants eux-mêmes sont soumis à cette faiblesse : il salua profondément et à plusieurs reprises.

— Je vais donc, Excellence, dit-il avec plus de cha-

leur encore, vous citer une petite anecdote qui se rapporte directement à moi et à Pierre le Grand. Vous n'ignorez pas certainement que j'ai reçu les premiers éléments de la science et des langues anciennes à l'école d'Arkhangel; dès ma plus tendre jeunesse je donnai de grandes espérances. Une fois que notre institution fut honorée de la visite du défunt empereur Pierre Ier, le professeur me conduisit vers Sa Majesté Impériale, et me présenta comme l'éléve le plus assidu et le plus capable sur toute matière, et surtout sur la poésie et la rhétorique. Je n'avais point quatorze ans que je savais par cœur le chapitre de l'*Invention*, avec toutes les citations et tous les commentaires; je le savais comme je sais *Notre Père*. C'est à cet âge aussi que je composai cet admirable acrostiche : *Comment doit-on honorer les dieux terrestres?* Cet acrostiche fut présenté à Sa Majesté Impériale, qui daigna dire : « *Mieux eût valu qu'il écrivît sur les pêcheurs de cette contrée.* » Comprenez-vous, moi, Excellence, m'occuper des pêcheurs d'Arkhangel! Pierre Ier fut certainement un grand monarque; mais que voulez-vous? J'ajouterai, sans toutefois fatiguer l'attention de Votre Excellence, qu'il ne s'occupa jamais de rhétorique, et ne connut jamais ni le grec ni le latin, et c'est bien dommage, car que n'eût-il pas créé avec de pareilles connaissances! Mais je reviens à mon récit. L'empereur défunt, d'au-

guste mémoire, daigna s'approcher de moi, releva de ses doigts impériaux les cheveux qui cachaient mon front, me jeta un regard perçant, et me frappant le crâne de son autre main, de celle qui tient le sceptre, il dit :

— Ah ! ce gaillard-là est un bon élève? eh bien, je vous dis, moi, que ce ne sera jamais une intelligence créatrice.

Ce qui fait que, de mon côté, je pourrais ajouter :

— Pierre Ier fut un grand empereur, et cependant il se trompa sur mon compte.

Et les yeux et les mains au ciel, il ajouta :

— Descends donc aujourd'hui, ombre divine, sur ma *Télémaquide* et sur mon Rollin, revu, corrigé et augmenté, et conviens de ton ignorance et de ta honte !

Wolinski sourit d'un de ces sourires dont il avait pris l'habitude avec les circonstances, et qui n'appartenaient qu'à lui ; mais, pour couper court aux récits du professeur, qui menaçaient de n'avoir pas de fin si on laissait à l'orateur la liberté de la parole, il donna l'ordre au nègre d'apporter les habits promis au poëte et saisit en même temps cet intervalle de repos pour obliger Trétiakowsky à lui donner des nouvelles de la princesse moldave.

Alors ce dernier raconta d'un ton mystérieux que la

princesse avait été on ne peut plus attristée en apprenant la nouvelle de la maladie de Son Excellence, qu'elle avait demandé entre autres choses, avec un petit air de jalousie qui n'avait pu échapper à sa perspicacité, si toutes les beautés de Pétersbourg venaient à la cour, et s'il n'en était point qui lui fussent inconnues. Ensuite elle avait fait question sur question à propos des jeux et coutumes du carnaval en Russie, s'apprêtant le jour même, à minuit, après que la lune serait couchée, à descendre sur son perron avec ses amies, et là à faire des conjurations pour arriver à savoir quel serait son futur époux. Enfin, pendant toute la leçon de russe, elle n'avait fait, pour essayer sa plume, que de tracer son nom à elle, avec des mots qui, à son avis, ne signifiaient pas grand' chose. Mais, si peu de sens qu'eussent ces mots, il avait voulu avoir le papier; mais la princesse moldave s'y était constamment refusée, de peur, disait-elle, qu'il ne tombât aux mains d'Artemy-Petrowitz; et cependant nous avons vu que, par l'entremise de la *Télémaquide*, ce papier était parvenu à celui auquel il était destiné.

Wolinski sachant désormais tout ce qu'il voulait savoir, renvoya Trétiakowsky, et celui-ci, après avoir enveloppé dans un mouchoir de poche les riches habits qui passaient de la garde-robe du ministre dans la

sienne, sans oublier sa fameuse *Télémaquide*, s'achemina vers la porte, muni de son trésor.

En ce moment on vint annoncer au ministre qu'une troupe de masques — le lecteur se rapellera qu'on était en plein carnaval — demandait la permission de se présenter devant lui.

Wolinski ordonna qu'on fît entrer.

VII

LES MASQUES

> Écoute : si une autre fois tu restes aussi niais, je te préviens d'une chose, c'est que ton arrogance ne passera pas si facilement. Pour cette fois, que Dieu te pardonne; mais prends-y garde, et connais bien d'abord celui avec lequel tu plaisantes. KRYLOFF.

Le ministre avait à peine donné cet ordre, que des rires, des cris, des croassements, des piaulements et des chants de toute espèce se firent entendre sur l'escalier. Le professeur d'éloquence était tombé au milieu de la foule masquée, qui profita de la bonne fortune que le hasard lui envoyait. Il fut assourdi, roulé, renversé, bousculé; la poudre de sa perruque, s'élevant en nuage

au-dessus de sa tête, indiquait seule où il était, car il avait disparu au milieu des flots vivants, comme ses lamentations s'étaient éteintes au milieu des clameurs générales; mais, disons-le à son honneur, au milieu de cette bourrasque, le grand homme ne songea point un seul instant à lui-même. Non, comme le Camoëns luttant contre les flots, il ne s'inquiéta que de sauver sa *Télémaquide*, ainsi que les habits donnés par le ministre ; il en résulta que le malheureux poëte, pris, entouré, enveloppé, ne put, préoccupé qu'il était du sublime poëme et des précieux vêtements, se faire jour; et, se trouvant entraîné par la foule joyeuse, rentra avec elle dans les appartements du ministre, où la foule, comme un immense serpent à sonnettes, commença de dérouler ses anneaux infinis, sans toutefois lâcher le malheureux rimeur qu'elle tenait prisonnier dans un de ses replis, et qui commençait de succomber à la fatigue.

Au reste, c'était bien véritablement une mascarade qui venait d'entrer chez le ministre : on y voyait au premier rang un inca, un grand d'Espagne et une senora sévillane, qu'on reconnaissait à sa mantille noire; sa tête était coiffée d'un petit bonnet à agrafes de diamants, et la queue de sa robe était portée par deux nains; un marchand de coco, ayant pour ventre un énorme coussin, donnait la main à un Turc tout

couvert de paillettes; un ramoneur conduisait du petit doigt une brillante Sémiramis en paniers; un diable traînait un capucin par son cordon; après eux venait une grue dont le corps était fait avec l'envers d'une pelisse, le cou formé par sa manche, où l'on avait passé un balai auquel s'adaptait une immense cheville de bois qui faisait le bec; les pieds de l'oiseau étaient ceux de l'homme lui-même, qui était chaussé d'immenses bottes à chaudron; à côté de la grue hurlait un ours; enfin on pouvait prendre là, d'un seul coup d'œil, une idée de ces mascarades naïves où nos pères cherchaient non pas l'élégance, mais le plaisir; non pas le beau, mais le grotesque. Il est vrai qu'alors la joie n'était point glacée par la vanité qu'avait chacun de briller aux dépens de son voisin.

Un seul chevalier, couvert de la tête aux pieds d'une armure, se distinguait par sa tenue et la recherche de son costume; lui seul gardait le silence.

Il y avait encore une remarque à faire, c'est que les mains de la Sémiramis et de la senora paraissaient plus propres à manier le sabre que l'aiguille.

Un des masques s'arrêta sur le seuil, et à sa rencontre accourut la maîtresse de maîtresse.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demanda le masque.

— Après la revue la bohémienne est restée longtemps en tête-à-tête avec le ministre, répondit en bais-

sant la voix la maîtresse de maîtresse. Faites-la mettre à la torture et vous en saurez plus long; quant à moi, je ne puis vous en dire davantage, on m'observe.

Ils furent interrompus par un bruit de pas qui se faisait entendre sur l'escalier.

Ils se séparèrent, et chacun courut de son côté.

L'interrupteur de ce dialogue mystérieux était un mage à bonnet pointu, au manteau orné d'hiéroglyphes, tenant d'une main une longue baguette, et de l'autre une urne.

Les masques s'amusèrent, dansèrent, assiégèrent le maître de la maison de questions, en contrefaisant leurs voix, lui faisant de temps en temps sentir, à l'aide de mots à double sens, que les secrets les plus intimes ne leur étaient point cachés. Quoique toutes ces divulgations se bornassent à des plaisanteries, Wolinski ne laissa point que d'éprouver une certaine inquiétude : il envoya son maître d'hôtel prendre des informations près des cochers des masques. Ceux-ci commencèrent par refuser de parler, mais un pourboire progressif leur délia la langue ; on sut alors que les principaux masques étaient l'intendant de la cour, Peroquine, et le conseiller Chtourkoff, avec leurs parents, tous ou presque tous amis de Wolinski. On apprit aussi que les masques sortaient du palais, où ils avaient amusé l'impératrice malade.

En effet, une fois prévenu, Wolinski, en observant la taille et la voix des masques, reconnut la plupart d'entre eux; les nains eux-mêmes étaient ceux qu'il avait vus chez l'intendant de la cour, Peroquine, et chez le conseiller Chtourkoff. Tous ces seigneurs étaient déjà loin d'être des enfants et même des jeunes gens; mais, dans ces jours de folie, on n'était pas si sévère sur l'étiquette de l'âge et du rang, de sorte que souvent, quels que fussent le rang et l'âge, les grands seigneurs s'abandonnaient à ces sortes de fantaisies dans la société de leurs intimes et pour leur propre compte, ou quand l'ordonnaient les impératrices.

Le Turc déclara avoir soif et demanda à boire au marchand de coco, qui lui versa un verre de tokai.

— Arrêtez! s'écria Wolinski, on ne va pas au monastère.

Et, brisant le verre de tokai, il ordonna de mettre sens dessus dessous le fond de la cave, afin de déterrer ses plus vieux vins.

Dix minutes après l'ordre accompli l'orgie commençait d'élever la voix, les verres se choquaient, les toasts s'échangeaient et faisaient le tour du cercle; une mer de vin, dans laquelle on eût pu se baigner, coula sur le parquet; l'inca, le Turc, la Sémiramis burent à la russe, c'est-à-dire copieusement; le capucin prétendit, en vidant coup sur coup son verre, que c'était

le diable qui le tentait; le diable, de son côté, en ingurgitant force rasades, affirmait que c'était le voisinage du capucin qui le perdait. Les masques continuèrent de bavarder à qui mieux mieux, en déguisant leurs voix et en lâchant de temps en temps quelques lardons bien salés sur Biren et ses partisans. L'amphitryon, se laissant emporter par la vivacité de son caractère, lâcha son mot comme les autres, et cribla le duc, sinon de flèches, du moins d'épingles empoisonnées; le chevalier lui seul ne souffla pas mot, ce qui ne l'empêchait pas, il faut lui rendre cette justice, de boire pour deux. Quant à Wolinski, il avait promis de respecter l'incognito de ses hôtes et tint scrupuleusement sa promesse; mais, en son lieu et place, Zouda allait de l'un à l'autre et questionnait chacun de sa voix pateline et mielleuse, tâchant de deviner, par le sens de leurs réponses ou l'intonation de leur voix, les personnes auxquelles il avait affaire.

— D'où viens-tu? demanda-t-il à l'inca.

— Tu le vois bien à mon costume, répondit celui-ci, du Pérou! j'ai fui la capitale du soleil, où j'étais brûlé par ses rayons tout aussi bien que sur les grils des Espagnols: eh! ma foi, je viens me rafraîchir en Russie.

— Prenez garde, altesse indienne, dit Wolinski, vous êtes dans le faux, j'en ai peur; on ne recourt pas

ici à la flamme et à la braise pour griller les gens, c'est vrai, mais on les grille à la gelée.

L'Indien jeta de côté, au diable, un rapide regard, que le diable lui rendit.

En ce moment, le mage s'approcha de Wolinski et le tira par le pan de son habit.

— Que me veut celui-ci? demanda le ministre. Ah! c'est vous, seigneur sorcier!

— Eh bien! oui, cette science de faire griller les gens sans braise, je l'avoue, n'est pas de notre pays; elle est née de l'autre côté des mers et a été importée chez nous par un démon qui n'appartient pas à l'enfer russe.

— Et d'où vient ce démon? demanda le Turc.

— J'ai soif de la réponse, cria le diable.

— Il vient d'un pays inconnu appelé le pays des Usurpateurs, dit Wolinski, pays où les principales vertus sont l'Audace et le Bonheur; le malheur est qu'il ne retourne pas au pays d'où il vient, et cela pour l'éternité!

— Bravo! tu m'as surpassé moi-même dit le diable en frappant joyeusement ses mains l'une contre l'autre.

— Peux-tu me dire quel est ce marchand de coco? dit le devin, entraînant Wolinski dans le coin le plus éloigné de la salle.

— Ah! pardieu! tu dois mieux le savoir que moi, répondit le ministre; il est de ta société.

— Non pas!

— D'où vient-il donc ?

— Il s'est accroché à nous au bas de l'escalier ; j'ai peur...

— De quoi?

— Que ce ne soit quelque espion du duc.

— Il est bien facile de s'en assurer, dit Wolinski.

— Comment cela ?

— En lui ôtant son masque, donc.

— Deux mots encore.

Le devin quitta Wolinski et courut à Zouda.

— Ton maître va se perdre, lui dit-il; il prend ceux qui l'entourent pour des amis. Mon cœur se serre à cette seule idée qu'il va de plus en plus se compromettre; il va aller au marchand de coco et le démasquer ; alors tout sera découvert, et pas moyen de reculer : c'est la guerre ouverte.

Pendant ce temps, Wolinski s'était approché du marchand de coco et le regardait avec persistance.

— Tu m'as assez regardé pour me reconnaître, j'espère! dit le marchand de coco à Wolinski.

— Aussi je te reconnais, répliqua celui-ci.

— Qui suis-je alors?

— Peroquine.

— On ne peut te rien cacher !

— Une autre fois, si tu veux me cacher quelque

chose, mets plus de soin à masquer tes grosses lèvres et la verrue qui orne ton oreille; laisse en outre à la maison tes nains, que j'ai reconnus tout de suite.

— Eh bien ! quelles nouvelles, alors ?

— Elles sont graves.

— Voyons.

— Le Petit Russien.

— Artemy-Petrowitz ! Artemy-Petrowitz ! de grâce, venez, cria Zouda, entraînant avec lui le mage.

Puis il ajouta le mot d'ordre convenu entre eux, et dans lequel devait toujours se trouver le nom de Machiavel quand il s'agissait d'éveiller le soupçon.

— Il est fin comme Machiavel.

— Machiavel ! répéta Wolinski; je te suis.

Et, quittant le marchand de coco, il s'élança vers Zouda et le magicien, qui l'attirèrent dans le coin le plus reculé de la salle, loin de tout le monde.

— Vous vous perdez ! lui dit le mage en lui saisissant la main et en la lui serrant expressivement.

— Écoutez ! écoutez? lui soufflait en même temps Zouda à l'oreille ; écoutez ! ou le danger sera si grand, qu'il n'y aura plus moyen de lutter contre lui.

Puis, tout haut :

— Eh bien ! seigneur sorcier, dit-il, êtes-vous donc le seul qui ne buviez pas?

— Ne m'obligez pas à boire, dit le mage, je déteste

le vin; et si vous n'insistez pas, je vous dirai votre bonne aventure en manière de remercîment.

— Soit. Mon horoscope?

— Tirez-le vous même de l'urne du destin.

Wolinski plongea sa main dans l'urne et, tandis qu'il en tirait un billet roulé, le mage chanta des paroles plaintives dans une langue inconnue.

— A moi, mes gens! cria Wolinski, affectant la folie comme les autres. Si le sorcier me prédit quelque disgrâce, malheur à lui! Je le fais noyer dans le vin!

Trois hommes accoururent à la voix de Wolinski, et firent semblant de s'emparer du sorcier, qui, avec ces trois hommes et Zouda, forma un groupe assez considérable pour cacher Wolinski aux autres masques.

A cette manœuvre, qui ne lui échappa point, le chevalier silencieux quitta sa place, et quoiqu'il ne pût rien entendre, trop éloigné qu'il était du groupe, il fixa sur lui un regard qui flamboya à travers l'ouverture des yeux de son masque. Pendant ce temps, Wolinski dépliait le papier et y lisait les lignes suivantes:

« Prenez garde! la plupart de vos hôtes ne sont que des espions de Biren qui jouent le rôle de vos amis. On veut pénétrer jusqu'à votre cabinet. N'offensez pas surtout le chevalier, c'est le frère du duc! »

L'écriture du billet était la même que celle de la lettre mystérieuse.

— Ah ! par ma foi ! s'écria Wolinski, cachant son inquiétude sous un bruyant éclat de rire, voilà une belle et surtout grave prédiction : Je serai malheureux dans mes amours ! Magicien, tu mériterais d'être berné.

— Doucement, doucement, ajouta-t-il à voix basse et en s'adressant à un de ses serviteurs qui, prenant la chose au sérieux, allongeait déjà la main sur le sorcier, bernez-le, mais de manière à ce qu'il ne reçoive pas une égratignure.

— On s'empara du sorcier, que l'on fit sauter dans une couverture, mais avec tant de précaution, que, selon l'ordre du maître, tout se passa sans le moindre accident, quoique les cris à l'aide desquels le sorcier déguisait sa complicité avec Wolinski eussent pu faire croire qu'on lui brisait l'un après l'autre tous les os.

Au milieu du brouhaha causé par le bernage du sorcier, Wolinski trouva moyen, sans être remarqué, de donner à ses domestiques l'ordre de veiller à ce que personne n'entrât dans son cabinet.

A cet ordre il joignit celui de renvoyer tous les traîneaux des masques, de faire atteler les siens à leur place, et de les faire attendre à la porte en remplacement des traîneaux renvoyés.

Après quoi, le visage souriant comme si rien ne s'était passé, Wolinski rejoignit le faux Peroquine,

lequel se hâta de reprendre la conversation où elle en était restée.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Quoi ?

— La fin.

— La fin de quoi ?

— La fin de l'histoire du Petit Russien, que tu avais commencée.

— Ah ! c'est vrai, dit Wolinski. Eh bien ! je disais donc qu'au moment juste où vous arriviez, je venais de recevoir une supplique adressée à l'impératrice et signée du nom d'un Petit Russien, de Gordenko, je crois, et avec celui-là d'autres noms assez importants. Il était question dans cette supplique des atrocités d'un certain Biren. — Mais, entends-tu, mon cher Peroquine? on demande du vin. Pardon, c'est une demande à laquelle ne peut se refuser un maître de maison. Demain, à huit heures du matin, viens chez moi avec tous les nôtres, et je te raconterai l'aventure.

— Pourquoi pas ce soir ? il se peut que demain il y ait quelque empêchement.

— Non, ce soir on pourrait nous entendre.

— Alors entrons dans ton cabinet.

Wolinski sourit, en se rappelant l'avis du devin :

— Impossible ce soir, parole d'honneur, cher maître, dit-il.

Puis se rejetant au milieu des masques :

— Par ici les verres ! par ici les bouteilles ! cria-t-il.

Et prenant un verre plein, il le leva en l'air en entonnant à pleine voix la chanson nationale :

> Ma coupe, ô ma coupe argentée,
> Quelle lèvre te videra ?

Et quelle coupe ! continua-t-il s'interrompant au second vers, — elle contient non-seulement du vin, mais du fiel.

— Prends garde que ce ne soit la tienne, dirent deux ou trois voix.

— Plus tard, c'est possible, répondit Artemy-Petrowitz entre les dents; mais pour ce soir, mes hôtes, je réponds que c'est vous qui la viderez, cette coupe, non-seulement jusqu'au fiel, mais jusqu'à la lie du fiel.

Puis, se tournant vers ses majordones :

— Est-ce que l'on ne m'a pas entendu ? cria-t-il. — Du vin, encore du vin, toujours du vin ! Buvez, mes hôtes, buvez. Ceux qui ne voudront pas boire, je vous en préviens, seront punis d'un supplice inventé d'hier. On les mettra pieds nus sur la gelée et l'on en fera des statues de glace en leur versant des seaux d'eau sur la tête.

D'un coup d'œil il montra la porte au devin, qui ne se le fit pas dire deux fois, et disparut.

Le diable, qui sans doute puisait dans sa nature surhumaine une prescience de l'avenir, s'approchant du chevalier silencieux :

— Que dites-vous de tout cela, monseigneur? demanda-t-il.

Le chevalier ne desserra pas plus les dents qu'il n'avait fait jusqu'alors; seulement, d'une façon expressive, il frappa du plat de la main sur la poignée de son sabre.

— Vous vous trompez, noble seigneur, dit Wolinski, dont la colère allait croissant et qui s'enivrait de ses propres paroles bien plus que du vin, vous avez bouclé le sabre du brave là où devait pendre la hache du bourreau.

— Sabre ou hache, tu n'y échapperas point, répondit le chevalier d'une voix aussi sourde que si elle sortait d'une tombe.

Une flamme passa sur le visage de Wolinski, mais elle s'éteignit presque aussitôt.

Ces paroles échangées avaient été entendues, non pas de la généralité, mais de quelques-uns des convives, et particulièrement de la reine Sémiramis, qui gardait le silence, inquiète de la façon dont tout cela finirait.

— Pourquoi notre Sémiramis se tait-elle? demanda l'inca.

— Elle se tait, dit Wolinski, parce qu'elle vient de s'apercevoir seulement du compagnon qu'on lui a donné, et qu'elle en a honte. On peut avoir fait tuer son époux pour régner, mais ce n'est pas une raison pour courir la ville bras dessus bras dessous avec le bourreau. A la santé de Sémiramis ! ajouta Wolinski à voix haute, et souhaitons-lui à l'avenir meilleure compagnie.

Les masques les plus éloignés de Wolinski n'avaient entendu que le toast porté.

Ils répétérent donc d'une seule voix

— A la santé de Sémiramis !

— Vivat ! cria le Turc.

— Vivat ! vivat ! et le cri national : Hurrah ! dit Wolinski avec une force qui dominait le tumulte, est-ce qu'il n'y aura pas une voix pour le répéter avec moi ?

— Ce n'est que quand l'armée va au-devant de Sa Majesté que l'on crie hurrah à Pétersbourg, répondit un des masques.

— L'armée reçoit l'ordre des Allemands qui la commandent, répliqua Wolinski; mais nous, ici, nous sommes libres et ne recevons d'ordre que de nous-mêmes. Hurrah ! que Dieu soit en aide à l'impératrice et que sa mémoire vive par delà les siècles.

— Comment ! tu te tais? dit le diable au capucin en le poussant du coude.

— Et pourquoi parlerais-je ? demanda celui-ci.

— Parce qu'on entonne le chant des morts, à ce qu'il me semble du moins.

— Tu as raison, répondit le capucin, le noble chevalier, lui aussi, l'a entendu ; tous tant que nous sommes, nous l'avons entendu, et il ne manquera pas de témoins s'il s'avise de renier ses paroles.

Mais Wolinski ne songeait pas à nier, au contraire, et, se croyant trop avancé pour reculer :

— Allons, dit-il, ces messieurs sont jaloux du devin ; ils désirent être bernés comme lui, mais mieux que lui, vous entendez. A tour de bras ! mes amis, à tour de bras.

Puis, passant dans les rangs de ses serviteurs :

— Vous entendez ! rudement et vivement ; c'est le mot d'ordre. Brisez les os à tous ces misérables.

On eût dit qu'une armée de berneurs n'attendait que ces mots pour faire irruption dans la salle. Un instant après, le Turc, le diable, le capucin, *e tutti quanti*, bondissaient et rebondissaient comme des volants sur une raquette. Ils avaient beau crier : Doucement ! ils avaient beau crier : Grâce ! les berneurs étaient sourds.

Le chevalier, sans doute, eu égard à son rang ; Sémiramis, comme reine ; et Trétiakowski, vu son innocence, furent les seuls exceptés de cette danse forcée.

Pendant ce temps, Wolinski changeait de costume,

mettait un riche cafetan de cocher, et une fois ses hôtes bien bernés, leur proposait de faire une promenade en traîneau.

Le premier mouvement de ceux à qui, après ce qui venait de se passer, l'étrange proposition était faite, eût été de refuser, si le visage de Wolinski, exprimant à la fois la volonté et la menace, ne leur eût pas fait comprendre qu'un refus était dangereux.

On accepta donc ; et toute la bande, de joyeuse qu'elle était, devenue grave, descendit l'escalier et se trouva à la porte du palais.

Cette manœuvre s'était faite entre deux rangs de serviteurs prêts à obéir aux ordres de Wolinski.

Mais, à la porte du palais, leur étonnement fut grand : au lieu des équipages qui les avaient amenés, les masques ne trouvèrent plus que des traîneaux appartenant à Wolinski, conduits par des hommes qui leur étaient complétement inconnus.

— Je vous demande bien pardon, mes chers amis, leur dit Wolinski ; mais vos cochers s'enrhumaient, vos chevaux gelaient ; j'ai renvoyé tout cela. Prenez place sans crainte dans mes traîneaux, à moi ; vous serez promenés par la ville et reconduits à vos maisons.

Bon gré mal gré, il fallut que les *chers amis* acceptassent la proposition ; le visage de Wolinski disait plus

que jamais que ce n'était pas l'heure de plaisanter.

Tous les masques, conservant leur incognito avec plus de soin que jamais, se placèrent donc dans les traîneaux; mais à peine y furent-ils, que, d'une voix tonnante, Wolinski cria :

— Ventre à terre au cimetière des Loups!

— Et une fois au cimetière des Loups? demanda l'un des cochers.

— Verse toute cette sale marchandise à terre, et qu'elle devienne ce qu'elle pourra, répondit Wolinski.

Puis, s'adressant à ceux dont il disposait si cavalièrement :

— Plaisanterie pour plaisanterie, messieurs, ajouta-t-il; maintenant riez de moi tant qu'il vous plaira. Fouettez, cochers!

Les cochers fouettèrent. On entendit encore un instant, mêlés aux sifflements des conducteurs, aux tintements des grelots, les cris des victimes; puis, de même que, pareille à un tourbillon, toute cette masse disparaissait dans la nuit, tous ces bruits divers s'éteignirent dans l'éloignement.

Un traîneau était resté vide.

— Maintenant, dit Wolinski prenant sur le siége de ce traîneau la place du cocher, et s'adressant au chevalier à moitié ivre, permettez-moi de reconduire Votre Altesse au palais d'été. Vous êtes déjà assez puni

par la peur, j'ajouterai même par la honte, et cette honte doit être grande, de vous être mêlé à une misérable bande d'espions. Sachez bien une chose, c'est qu'une heure avant votre arrivée j'étais prévenu et prêt à vous recevoir. Mes espions valent ceux du duc. Maintenant, ceci posé, vous comprenez que mes plaisanteries sur votre frère n'avaient d'autre but que de fournir matière à vos rapports. Tâchez donc de le faire comprendre à votre frère, car ni moi ni mes amis ne sommes disposés à être le jouet des siens ni de lui-même. Je suis tranquille, la calomnie, si venimeuse qu'elle soit ne saurait changer le blanc en noir. Notre dévouement à l'impératrice est connu de tout le monde; nous n'avons jamais manqué, extérieurement du moins, aux marques d'obéissance et de respect indiquées par la plus stricte étiquette. Il est certain que toutes les plaisanteries de cette soirée seront faussement rapportées et malveillamment interprétées; mais je ferai au duc, aujourd'hui même, mon rapport pour lui dire les offenses que, dans ma maison même, j'ai reçu de ses propres espions. Maintenant il me reste une espérance, c'est que, si vous voulez que cette histoire reste inconnue de l'impératrice, vous soutiendrez la vérité de mon rapport. Et maintenant, nous sommes arrivés au palais d'été, veuillez descendre, et rendez grâce à votre parenté avec le duc de Cour-

lande, qui vous sauve du châtiment qu'à cette heure reçoivent vos compagnons. Bonne nuit, Gustave Biren.

Sans rien répondre, le chevalier descendit du traîneau et disparut dans le palais.

Ce ne fut pas aussi tranquillement que se termina la nuit de ses compagnons. L'ordre de Wolinski fut rempli à la lettre : on les abandonna au cimetière des Loups, qui devait ce nom pittoresque aux loups qui venaient pendant la nuit, selon une tradition populaire, y dévorer les cadavres de ceux qui, dans leur vie, n'avaient pas eu pitié de leurs frères, et qui, après leur mort, n'en obtenaient que le mépris.

Figurez-vous une bande de masques au milieu d'un cimetière, et quel cimetière, mon Dieu ! un cimetière où les corps n'avaient pas de sépulture et où les loups rôdaient par troupeaux.

Tel fut le divertissement qui termina la soirée de ces héros, dont les prouesses consistaient à faire de faux rapports, et qui, pour comble de malheur, furent contraints de faire plusieurs verstes à pied pour regagner chacun son domicile respectif.

Wolinski, quoique triomphant cette fois, se dit pourtant qu'à l'avenir il se tiendait sur ses gardes. C'était, au reste, ce qu'il se disait toujours, mais trop tard. Reprenant donc les rênes de ses chevaux, après la rentrée au palais d'été du frère de Son Altesse le duc de Cour-

lande, il passa lentement avec son traîneau devant le palais d'hiver.

La lune, fraîche et brillante comme une jeune fille, semblait glisser sur un ciel d'azur. Les rues étaient désertes. La réfraction de ses rayons et le calme de la nuit donnaient à ces demi-ténèbres une teinte mystérieuse que l'on ne trouve que sous notre latitude. Sur l'autre rive de la Newa, tous les feux étaient éteints, toutes les lumiéres avaient disparu ; le palais seul était resplendissant de lumières qui se jouaient à travers les vitres, et la lune, qui l'éclairait en plein, faisait scintiller le givre de ses tours et le changeait en un château féerique tout enchâssé de diamants. Comme un héros de nos légendes enchantées, Wolinski veillait aux pieds des murailles qu'habitait la princesse de son cœur. Les ombres projetées par ses chevaux, qui tantôt, dans leur course, se mêlaient aux ombres du palais, tantôt s'étendaient au loin sur les glaces de la Newa, semblaient des esprits qui l'accompagnaient et le poussaient en avant.

Le prétendu cocher passa une première fois sous les fenêtres de Mariolizza et devant le perron désert du palais ; puis, aprés avoir fait trois ou quatre tours dans les rues voisines, il repassa de nouveau, et il lui sembla cette fois distinguer quelques têtes qui se hasardaient par l'entrebâillement de la porte du perron. Il

8.

se rapprocha, et tous ses doutes cessèrent; ces têtes appartenaient à des femmes. La neige qui couvrait l'escalier cria légèrement sous de petits pieds, le cœur de Wolinski cria comme la neige; il ralentit le pas de ses chevaux.

C'était un groupe de jeunes filles suivies de leurs caméristes; ces jeunes filles venaient probablement chercher leur horoscope, comme c'est l'usage à l'époque du carnaval.

Elles riaient, jetaient leurs souliers devant elles et envoyaient leurs suivantes les ramasser, en demandant de quel côté était tourné le talon ou la pointe, riant comme des folles aux réponses qui leur étaient faites.

Au moment où le traîneau de Wolinski passa près d'elles, il entendit ces mots :

— Parle-lui, disait l'une.

— Parle-lui, toi, répondait l'autre.

— Non, toi, reprenait la première.

L'une d'elles enfin, la plus hardie sans doute, fit alors quelques pas du côté du cocher, et lui cria :

— Quel est ton nom, mon ami?

Au son de cette voix, Wolinski frissonna involontairement. Il avait reconnu la voix de Mariolizza.

— On m'appelle Artemy, répondit-il en ôtant son bonnet.

— Artemy! repéta d'un air pensif la princesse mol-

dave. Et son sang, affluant au cœur, teignit de pourpre son beau visage.

— Artemy! crièrent d'une seule voix et en riant les autres jeunes filles, oh! le vilain nom.

— Quel qu'il soit, il me plaît, répondit vivement la princesse.

— Qui donc pourrait être votre fiancé? continuèrent les jeunes filles; tous ceux que nous connaissons sous ce nom sont ou laids ou mariés.

— Je connais mon fiancé, moi, celui que me réserve la Providence, pensait Mariolizza, ardente d'amour et de fanatisme.

Les jeunes filles riaient; quant au cocher, il semblait cloué à la place où il s'était arrêté.

Enfin, à son tour, et s'enhardissant :

— Et moi, demanda-t-il, m'est-il permis de m'informer quel est votre nom?

— Catherine, Doria, Nadine, Marie, crièrent les jeunes filles.

— Ce n'est pas vrai, dit avec impatience une petite voix qui, malgré cette impatience, conservait toute sa douceur, on me nomme Mariolizza.

Le cocher soupira, remit son bonnet sur sa tête, et lâchant la bride à ses chevaux, s'éloigna en chantant une de ces chansons que chantait si bien Wolinski.

De retour chez lui, Artemy trouva le traducteur de

Fénelon, l'élève de Rollin, endormi à la même place où il l'avait laissé. Notre amoureux eut l'idée de saisir cette occasion favorable.

— Je vais, pensa-t-il, écrire un billet et le cacher à mon tour dans les feuillets de la fameuse *Télémaquide.* Il n'est rien de si sûr qu'un Mercure qui ne sait rien. Elle trouvera le billet, me répondra si elle m'aime véritablement, me donnera un rendez-vous; et, si elle me donne un rendez-vous, Mariolizza est à moi.

Wolinski, sans réfléchir plus longtemps, prit une plume, du papier, et se mit à écrire. Ardent comme il était, il ne songea point un instant au terrible avenir qu'il préparait à la fois à sa femme et à la jeune fille innocente et inexpérimentée comme l'oiseau qui, pour la première fois, se hasarde hors du nid et s'élance dans l'atmosphère orageuse de l'été.

Voici ce qu'il écrivit :

« Je ne puis me contenir plus longtemps; les forces humaines sont trop faibles pour qu'après t'avoir vue on ne t'aime pas, et pour qu'après t'avoir aimée on puisse se taire. Fuir? et où veux-tu que je te fuie, avec un cœur déchiré par l'amour? Mes pensées se confondent, la fièvre bout dans mes veines. Un mot de toi, Mariolizza, un seul mot, une goutte d'espoir, et je suis heureux comme les anges du ciel. Regarde-moi, je suis à tes pieds, je les embrasse, je baise la trace de tes pas,

comme l'esclave qui voit en toi sa maîtresse et son Dieu, tout ce qui lui est cher sur la terre et dans le ciel. O chère Mariolizza ! voudrais-tu par ta froideur me plonger dans le gouffre du désespoir? voudrais-tu me voir mourir sous tes fenêtres? Décide de ma vie; mets ta réponse où tu trouveras ma lettre, et renvoie-moi le livre demain matin, au nom de Trétiakowski. »

Mais il était plus facile à Wolinski d'écrire le billet que de le faire parvenir à son adresse. Il défit le mouchoir qui serrait le volume, que le poëte, tout endormi qu'il était, pressait sur son cœur; mais, à peine Wolinski eut-il touché du bout du doigt le précieux volume, que Trétiakowski ouvrit les yeux et sembla se réveiller; mais le nouveau Jason resta immobile; les yeux du poëte se refermèrent, et il se rendormit. Alors, aidé du nègre, qui glissait un autre livre à la place de la *Télémaquide*, Wolinski parvint à s'emparer de celle-ci.

Le dessous de la reliure fut un peu coupé, et dans l'interstice Wolinski introduisit la lettre. Au moindre mouvement et dès qu'on ouvrait le volume, le billet devenait visible.

Alors le nègre reçut l'ordre d'aller à l'instant même au palais et de remettre, de la part de son maître, la *Télémaquide* à la princesse Lehemiko : elle était priée de bien faire attention à la reliure, de ne donner le

livre à personne, et de le rendre le lendemain, de grand matin, à celui que l'on enverrait pour le reprendre.

Et le cœur plein d'espérance et de crainte, comme il arrive en pareille circonstance, Wolinski fit partir son noir messager.

VIII

LE PIÉGE.

Qui de l'un ou de l'autre trompera avec plus d'habileté. KRYLOFF.

Après leur scène avec le cocher, les demoiselles d'honneur, dont les souliers étaient imprégnés de neige fondue, remontèrent par les escaliers du palais et se réunirent au plus vite dans la chambre de Mariolizza.

— Les demoiselles russes sont habituées au froid et à la neige, dit la femme de chambre de Mariolizza en s'adressant à sa maîtresse et en la suppliant de changer de chaussures; mais pour vous, princesse, c'est autre chose, vous êtes chez nous un oiseau de passage venu des tièdes contrées.

— Et moi aussi, je veux être Russe ! répondit Mariolizza.

Et toutefois elle changea de chaussures, sentant que ses pieds étaient glacés.

On plaça la princesse dans un immense et vieux fauteuil couvert de velours foncé, qui servit de vigoureux repoussoir à cette belle et charmante créature rougie par le froid.

Là elle ressemblait à une feuille de rose tombée sur la soutane d'un moine ou à un jeune cygne couché mollement sur de sombres roseaux.

Entouré de compagnes qui la regardaient, enviant, l'une la finesse de ses cheveux qui tombaient en nattes brunes jusqu'à sa ceinture ; l'autre, sa peau fine et soyeuse comme le papier de Chine le plus velouté ; celles-ci, sa taille flexible ; celles-là, la richesse de ses épaules ; remarquant dans leurs regards l'admiration accordée à sa beauté, que répétaient au reste les glaces qui éclairaient l'appartement, Mariolizza rappelait Vénus à sa toilette, entourée des nymphes de son amoureux royaume.

La femme de chambre la déchaussa, prit, l'un après l'autre dans ses deux mains, les petits pieds de la princesse, et tâcha de les réchauffer, soit en les couvrant de son haleine, soit en les pressant contre sa poitrine ; après quoi, posant un de ces petits pieds sur la paume

de sa main, et, dans sa naïve admiration, le montrant aux compagnes de la princesse, elle sembla leur dire:

— Avez-vous vu quelque chose de pareil? Quant à moi, je n'ai jamais rien rencontré de si beau!

Quoique toutes ces louanges extatiques fussent agréables à Mariolizza comme à toute jeune fille, elle appuya sa tête dans ses mains et soupira à plusieurs reprises.

En ce moment on frappa à la porte.

La servante sortit et rentra presque aussitôt, portant un immense in-folio venant de la part de Trétiakowsky.

— Ah! dit la princesse en frappant légèrement du pied, est-il assez ennuyeux, ce cher poëte!

— On vous fait savoir aussi, madame, ajouta la suivante du ton d'une leçon apprise par cœur, que votre professeur de russe est couché chez le grand veneur Wolinski; il vous prie de prendre bien soin du livre, et surtout de faire attention à la reliure, de ne prêter ce livre à personne, et de le remettre demain de grand matin à un domestique que l'on enverra exprès pour le prendre, parce que ce livre, comme vous le fait dire votre professeur, lui est indispensable.

A ces paroles, l'idée que ce livre pouvait renfermer quelque secret passa comme un éclair de feu dans la tête intelligente et, disons-le aussi, amoureuse de la

jeune fille; le cœur, ce devin si intelligent, battit dans sa poitrine : au premier moment, Mariolizza demeura rêveuse comme un mathématicien qui cherche la solution d'un problème, mais elle cacha dans son âme les sentiments qui l'assaillaient, et, sérieuse comme un président, elle commença sa lecture.

Dès les premières lignes « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, » et ainsi de suite, les demoiselles d'honneur furent dans l'enchantement.

— Oh! que c'est ravissant! s'écrièrent-elles; en vérité, cela vous tire l'âme.

Mais tout à coup elles partirent d'un éclat de rire en se regardant les unes les autres, lorsqu'on en vint à la description du naufrage.

Hâtons-nous de dire que ce n'était point la prose de Fénelon, mais la traduction de Trétiakowsky qui causait cette explosion d'hilarité.

— Laissez-moi donc tranquillement étudier le russe, dit Mariolizza en ayant l'air de se fâcher sérieusement.

Mariolizzà se reprocha ce premier mouvement de mauvaise humeur, dont elle n'avait pas été maîtresse, mais il était déjà trop tard, ses compagnes avaient disparu.

Cependant elle se consola bien vite; elle regarda si elle était bien seule, et commença de feuilleter le livre et de fureter entre ses pages.

Mais l'idée ne pouvait lui venir que dans la cloison qui séparait sa chambre à coucher de celle de Grouchka, sa caméristе, une ouverture invisible avait été pratiquée : pouvait-elle supposer que le grand commissaire Lipmann avait donné ordre formel à cette même Grouchka d'observer toutes les actions de sa maîtresse ?

Cette fente était surtout pratiquée pour espionner tout ce qui pourrait venir de la part de la part de Wolinski. L'espion inconnu qui habitait sa maison avait déjà fait savoir au duc cette inclination de Wolinski, laquelle avait eu le temps de percer dans ses conversations avec Trétiakowski et Zouda. Or c'était une première occasion pour noircir le ministre ennemi aux yeux de l'impératrice, très-sévère sur les mœurs.

La caméristе aimait sincèrement sa maîtresse, et ce sentiment éprouvé par Grouchka était celui qu'inspirait Mariolizza à tout ce qui l'approchait. Certes elle eût bien préféré être chargée par elle de mener une affaire d'amour, dans laquelle elle eût pu montrer tout son art, que de l'espionner ; mais aller contre les ordres de Lipmann, grand commissaire de la cour, favori de Biren et filleul de l'impératrice, autant eût valu mettre son cou dans le nœud coulant du bourreau.

Juif de naissance, il était resté juif, quoiqu'il tâchât de changer son extérieur à force d'eaux et de parfums

amenés de Courlande; presque nu, dénué de tout et enrichi par le duc, il était prêt à son moindre désir, à calomnier, à étrangler et à noyer qui que ce fût.

La pauvre servante dut donc obéir, et ce fut en se signant et en disant des prières qu'elle accomplit l'ordre du terrible espion.

Connaissez-vous ce jeu où l'on cherche, au son de la musique, un objet caché? La musique s'adoucit ou redouble, selon que l'on s'éloigne ou s'approche de l'objet.

Ce fut ainsi que Mariolizza feuilleta le livre de Trétiakowsy, guidée, au lieu de musique, par les battements de son cœur, de ses artères et de ses tempes, et son sang circulait follement, comme font les rouages d'une montre quand la chaîne en est brisée.

Mariolizza sentit enfin la lettre.

La tirer de la reliure, la lire, s'abreuver de ses expressions passionnées, y marquer les plus petites nuances d'amour, fondre ces nuances dans un seul arc-en-ciel d'espoir, plaindre Wolinski, aller jusqu'à verser des larmes en pensant aux souffrances qu'éprouvait le pauvre Artemy, qui l'aimait tant, tout cela fut l'affaire d'une seconde. Elle baisa la lettre une première fois, la rebaisa une seconde, la regarda avec une tendresse qui allait jusqu'à la passion, la cacha dans son sein, et, toute brûlante d'exaltation :

— Il est à mes pieds, murmura-t-elle, il est à mes pieds ! Il les presse contre sa poitrine ! il les embrasse ! Oh ! quelle tendresse ! quelle passion ! Wolinski, que je t'aime !...

Puis Mariolizza tira de nouveau le billet de sa poitrine, le mit sous son oreiller, dit à sa suivante qu'elle avait envie de dormir et de se mettre au lit.

Après s'être déshabillée, elle jeta encore un regard dans la glace, comme pour s'assurer qu'elle était bien véritablement jolie et méritait les adorations dont elle était l'objet; sauta, avec la silencieuse légèreté d'une chatte ou d'une panthère, sur le moelleux duvet de son lit; se promit de répondre, le lendemain dès le matin, au billet, bien persuadée que la vie du malheureux Wolinski était attachée à cette réponse, et s'endormit enfin d'un sommeil tout à la fois agité et délicieux.

Grouchka avait tout vu; au fond, elle éprouvait une grande pitié pour sa maîtresse, et ne pouvait se décider à accomplir l'ordre de Lipmann. Mais la pensée des mines de la Sibérie, où sans aucun doute elle serait envoyée en cas de désobéissance, lui rendit la force près de s'évanouir. Elle fit le signe de la croix, comme si elle eût voulu par-là se laver d'un crime involontaire, fit une prière, et s'approcha doucement du lit de sa maîtresse. La crainte de réveiller Mariolizza, la pensée qu'elle pouvait rencontrer son regard au moment

même où elle accomplirait le crime, lui coupaient la respiration.

Elle avait tort de craindre; Mariolizza dormait avec toute l'insouciance enfantine de son âge; ses joues flamboyaient d'incarnat, le sourire des anges rayonnait sur ses lèvres.

La main de la camériste plongea sous l'oreiller. Mariolizza soupira; Grouchka sentit ses jambes faiblir: son cœur était près d'éclater.

— Oh! si elle ouvre les yeux, murmurait-elle, je tombe morte à ses pieds!

Mais encore une fois sa pensée se tourna du côté des mines; sa main s'enfonça sous l'oreiller, ses doigts crispés touchèrent le billet; encore un dernier effort, et la lettre fut en son pouvoir.

Les yeux de Grouchka se remplirent de larmes; mais il n'y avait pas un moment à perdre; Mariolizza pouvait se réveiller, chercher son billet adoré, voir qu'il était absent. La camériste quitta la chambre sur la pointe du pied et se trouva dans le corridor.

Là, par l'entremise d'un laquais, elle fit venir un page de service, lui remit le billet en lui racontant comment il était tombé entre ses mains, et le pria de le remettre au duc quand celui-ci repasserait des appartements de l'impératrice dans les siens.

Le billet devait être rendu cette nuit même.

Les pages, à cette époque, savaient on ne peut mieux traiter ces sortes d'affaires. La femme de chambre se mit en sentinelle à la porte de la princesse, et le page disparut dans les corridors sinueux et à peine éclairés du palais.

Le duc ne se fit pas longtemps attendre.

Les deux pages, voyant par le trou de la serrure qu'il approchait, lui ouvrirent précipitamment les deux battants de la porte et s'inclinèrent profondément.

Le duc leur fit un léger et gracieux signe de tête, tira une bourse de sa poche, et, leur donnant quelque menue pièce de monnaie :

— Vous êtes alertes, mes garçons, leur dit-il, j'aime cela ; voici pour acheter des bonbons.

Les pages lui baisèrent la main.

L'un d'eux saisit cette occasion de lui glisser le billet.

Le duc fit semblant de ne rien remarquer, et, se tournant vers le page, lui dit :

— Viens, garçon, tu vas me conduire.

Dans la chambre la plus voisine le duc s'arrêta, et, caressant l'enfant en lui mettant la main sur la tête, il lui demanda :

— De qui la lettre?

— Des appartements de la princesse moldave, répondit le page avec vivacité ; c'est un billet apporté de la maison de Wolinski, et caché dans le livre du maître

de langue russe : la femme de chambre attend qu'on lui rende le billet.

Biren s'exprimait mal en russe, mais le comprenait mieux qu'il ne le laissait voir. Il lut le billet, et de joie ses mains tremblèrent.

— Ah ! ah ! murmura-t-il, séduire dans le palais même la favorite de l'impératrice ! il y en a déjà assez là pour perdre un rival. Mais, ajouta-t-il avec son diabolique sourire, est-ce à Biren à trancher cette liaison dès son commencement? Non, il ne sera pas si niais; il lui faut au contraire la renforcer, la fortifier, l'aider même, y pousser Wolinski, et alors... nous verrons.

En attendant, il tira son carnet et ordonna au page de copier la lettre. Quand cela fut fait, il collationna l'original avec la copie, et dit à son secrétaire d'occasion :

— Ah ! ah ! voilà une bonne écriture ! tu as une main précieuse, mon ami. Où as-tu appris cet art?

— Chez le grand majordome de la cour Ispolatoff, répondit le page tout joyeux.

— Vivat ! Ispolatoff ! dit le duc en lui frappant sur l'épaule; seulement, mon ami, continua-t-il, dans les affaires il faut être exact.

Le page croyait avoir été aussi exact qu'il était humainement possible de l'être; aussi, son visage inquiet interrogea-t-il celui du duc.

— Oh! fit Biren, il s'agit d'une bagatelle; marque de ta main dans mon carnet le quantième du mois et le mois de l'année, tout, jusqu'à l'heure; et, comme tu n'as pas de montre, tiens, je te donne la mienne.

Le page baisa de nouveau la main du duc, et ajouta à la copie de la lettre ce qui y manquait.

— Écoute, lui dit le duc, je te place ici; ton devoir sera de te tenir au courant de toutes les nouvelles qui viendront des appartements de la princesse moldave; il s'y passe de vilaines choses, des choses que déteste l'impératrice : la débauche, qui ne saurait être permise dans un État, est moins tolérable encore dans le palais. Nous devons faire un exemple, et la leçon te profitera quand tu seras grand.

Cette leçon donnée, Biren, qui venait de faire bien pis en récompensant et en encourageant l'espionnage et la trahison chez un enfant, Biren renvoya le page chez la femme de chambre, en lui faisant rudement observer que, quelque chose qu'il vît et entendît, il devait, pour tout autre que Biren, être aveugle et muet.

Quant à la caméristе, elle ne devait point s'attendre à être récompensée; c'était par crainte qu'elle avait agi, c'était par crainte qu'elle devait agir.

Elle attendait, aussi tremblante que si elle eût été exposée à la bise glacée de la nuit.

Après avoir pris le billet des mains du page, elle

rentra à pas de loup dans la chambre de sa maîtresse et parvint à replacer le billet sous le coussin.

— O pauvre enfant ! comme tu dors tranquille ! pensa-t-elle; peut-être vois-tu en songe l'homme qui t'aime, et tu es loin de penser aux trames qui s'ourdissent autour de toi, et c'est moi, moi, maudite, qui dois t'entraîner à ta perte !

Au reste, ajouta-t-elle avec un soupir, si ce n'était pas moi, ce serait une autre !

Et, ayant ainsi parlé, Grouchka s'étendit sur son dur matelas, pria, pleura, et ne s'endormit qu'au jour.

Mais de grand matin, et avant que la princesse fût levée, elle renvoya l'in-folio chez Trétiakowsky, se décidant à dire qu'on l'avait envoyé chercher.

On sait qu'il était recommandé de renvoyer le livre le plus tôt possible. La femme de chambre, tout en trahissant cette fois encore sa maîtresse, la trahissait du moins à bonne intention. Sans cette précaution, la jeune princesse eût répondu à Wolinski, et sa lettre saisie lui eût dans l'avenir occasionné de nouvelles douleurs.

IX

SCÈNE SUR LA NEWA.

Et le cadavre fut englouti par une profonde rivière. POUSCHKINE.

Minuit. — L'obscurité était épaisse; la lune, perdue dans un océan de sombres nuages, projetait à peine une pâle et douteuse clarté.

Pas une âme vivante ne se voyait dans les rues.

Seulement, vers la halle à la poix, un galop de cheval se faisait entendre.

Sur un traîneau bas on distinguait dans l'ombre deux paysans; l'un d'eux tenait les rênes, l'autre était accroupi, les jambes pendantes à l'arrière du traîneau; leur barbe était couverte de givre, et entre eux on pouvait apercevoir un sac assez bien fourni.

Un pareil fardeau porté à minuit, à cette époque, ne présageait rien de bon.

Le traîneau commença de descendre sur la Newa. Celui qui conduisait se tourna en arrière, fouetta le cheval, et demanda à son camarade s'il ne voyait rien.

— Sacrebleu ! répondit l'autre, tout le temps que la route a duré, je n'ai vu devant mes yeux qu'une tache noire et mouvante, qui tantôt s'élargissait et tantôt se rapetissait.

— Et cela dure encore?

— Non, cela vient de disparaître.

— Tu as cru voir ! Au reste, le démon a pu se jouer de nous. Il est minuit, et nous menons un cadavre.

— Nous en avons, au reste, tant mené par le même chemin, qu'il est temps de s'habituer à cet office. Ah ! mon ami, c'est que les temps sont changés ! Ce n'est pas pour rien que l'on dit que dans tous les quartiers de la ville les poules ont chanté comme des coqs, et que les coqs ont pondu des œufs. On dit même que le loup-garou court par la ville sous la forme d'une truie : la sentinelle qui est près du palais l'a vu et a voulu lui donner un coup de baïonnette; mais la baïonnette s'est brisée.

— Que veux-tu? il n'y a rien de bon à attendre. L'Allemand a envahi la vieille terre russe, et le malheur est si grand, que moi, pour mon compte, je songe à fuir de Saint-Pétersbourg.

— Oui, sans doute, répondit son compagnon ; mais il faut avouer aussi qu'il y a Allemands et Allemands. Il s'en trouve aussi de bons, et nous n'avons pas be-

soin de chercher loin pour en trouver. Ainsi, par exemple, le neveu du commissaire. Eh bien! quoiqu'il ne porte pas de croix, il n'en est pas moins un brave homme; je ne l'oublierai de ma vie.

— Depuis que tu as fait connaissance avec le martinet, et que c'est le neveu du commissaire qui devait compter les coups, c'est ton avis, n'est-ce pas?

— Ah! je me le rappelle. A peine le bourreau commença-t-il sa besogne, que les larmes lui coulèrent comme deux ruisseaux. Je lui ai même vu glisser au bourreau une pièce d'argent blanc.

— C'est pour cela aussi que pour lui je perdrais mon âme.

— Et nous, quoique chrétiens, que faisons-nous? Nous faisons disparaître des hommes, nous enterrons nos frères captifs sans prières et sans prêtre!

— Hoc! hoc! hoc! fit l'autre en laissant échapper cotte exclamation populaire, qui, par son intonation, indique la tristesse native du Russe; ce que c'est que la force! j'en aurais volontiers donné à goûter au favori.

— Je l'eusse volontiers fait passer aussi par le supplice qu'il infligeait à ce pauvre Petit Russien.

— Écoute, frère, et réponds. Le Petit Russien avait-il une croix?

— Oui, et même grande.

— Alors, il ne risque pas de tomber sous la griffe du diable.

L'un des deux paysans, lesquels n'étaient autres que les deux palefreniers de Biren, se signa, et dit :

— Reçois, mon Dieu, dans ton ciel infini, l'âme de ton esclave !

L'autre fit de même ; après quoi, tous deux soupirèrent et se turent.

Ils descendirent en même temps sur la Newa.

Sur la glace du fleuve, on avait, de place en place, pratiqué des ouvertures qui, par le mouvement du fleuve, semblaient autant de bouches béantes, prêtes à engloutir les victimes qu'on leur apportait.

— Quel terrible cimetière ! dit un des palefreniers, déguisant sa terreur sous une apparence de gaieté ; ce n'est pas la peine, ici, de prendre la fatigue de creuser des fosses ; elles sont toutes faites. Eh ! mère Newa, tu nous donnes de bons lavarets ; mais souvent aussi nous te donnons de fière nourriture !

Là, celui qui conduisait le cheval l'arrêta sur le bord du trou le plus proche.

— Tu as tort de plaisanter, dit l'autre en descendant du traîneau ; une fois, il est arrivé... mais, Dieu du ciel ! que se passe-t-il donc sur le quai ? Vois, le cœur m'en manque de frayeur.

— C'est un traîneau qui passe.

— Ne nous poursuit-on pas?

— Les voilà qui descendent sur la rivière. Quelle chose étrange !

— N'est-ce pas *lui-même* qui envoie inspecter, pour savoir comment nous nous acquittons de notre besogne?

— Fourrons-le au plus vite à l'eau.

— Et pouvoir ! les mains me tremblent d'angoisse.

— Poltron ! tiens le cheval; je vais tirer le corps d'une main, et de l'autre prendre mon bâton pour me défendre, s'il en est besoin.

Pendant qu'ils prononçaient ces paroles, le traîneau qui les inquiétait descendit sur la Newa et s'arrêta à une cinquantaine de pas d'eux. Il en sortit un petit personnage, ressemblant aussi bien à un singe qu'à un homme; mais, tout à coup, ce petit personnage sembla grandir de plusieurs archines, et le géant commença d'arpenter la rivière à grands pas, en venant droit aux palefreniers.

A cette apparition, ceux-ci, plus morts que vifs, s'élancèrent dans leur traîneau, poussèrent un cri, et disparurent dans l'obscurité.

Les ayant perdus de vue, le géant revint à sa taille première.

En ce moment une seconde personne, sortant du traîneau, le rejoignit, Un rayon de lune perça les

nuages et éclaira la figure du nègre de Wolinski ; le petit personnage était Zouda.

Des échasses l'avaient aidé à effrayer ceux qu'il avait besoin d'éloigner.

Tous deux étaient restés toute la nuit en sentinelle près des portes des écuries de Biren, d'où était parti l'étrange enterrement.

Le sac fut ouvert par eux, et la hideuse statue de glace brilla à leurs regards.

Il fallait toute la puissante acuité de la pensée humaine pour pénétrer à travers cette écorce et y distinguer l'être humain qui naguère encore faisait partie du monde vivant. Ce monceau de glace recouvrait cette portion du Créateur divin incarnée dans l'homme ; celui auquel avaient été donné et l'amour, et l'honneur, et les sentiments nobles, et la charité pour le prochain. Autour de lui était roulé son cercueil de glace. Au-dessus de cette tombe étrange, qui lui servait en même temps de linceul, se tenait un Européen, un Russe, c'était Zouda, et près de lui, sur le fleuve glacé, le noir esclave, fils des chauds et libres déserts de l'Afrique, qui, dans sa noire enveloppe, portait peut-être l'âme d'un empereur.

La féerique clarté de la lune, parlant d'un autre monde, peut-être aussi misérable, mais aussi cher que le nôtre à ses habitants, le silence de minuit s'éten-

dant sur la nature glacée, et tout à coup au loin, bien loin, un frémissement de cloche descendant sur le rayon de la lune, si tout cela n'est pas un grand spectacle pour le poëte et le philosophe, je ne sais plus ce que c'est que la philosophie et la poésie.

. . . .

Après avoir examiné avec attention la statue de glace, Zouda et le nègre l'enterrèrent pieusement dans la neige.

X

LA LANGUE.

> **Mais sais-tu que ce noir Télègue a le droit d'aller partout ? nous devons le laisser passer.**

Le matin nos bohémiens quittèrent l'hôtellerie, où un logement leur avait été donné avec les autres camarades emmenés à la revue.

Le palais, l'impératrice, les voitures dorées, la belle princesse moldave, tout cela tourbillonnait encore devant les yeux de la vieille bohémienne. Son cœur bondissait d'enthousiasme ; elle paraissait avoir grandi à la hauteur des toits. Elle rêvait qu'avec Mariolizza,

tout Pétersbourg, tout le peuple russe lui appartenaient, et qu'une seule de ses paroles, si elle le voulait, devenait un ukase impérial.

Mais comme il fallait peu de chose, hélas ! pour que tout cet enthousiasme et tout ce bonheur tombassent en poussière ! Il lui suffisait seulement de se rappeler les paroles du valet de cour : « Ne la touche pas ; vois-tu comme elle ressemble à la princesse moldave ? ne dirait-on pas sa mère ou sa sœur aînée ? »

— Et tout à coup de princesse redevenir bohémienne ! se disait Marioulla en suppliant derechef son ami, son camarade et son serviteur, de venir en aide à son infortune.

A lui seul elle pouvait confier une partie de son secret.

L'âme du bohémien Basile, quand il s'agissait de quelque secret relatif à Marioulla, était pareille à un cercueil, qui, une fois fermé, ne se rouvrait plus pour personne.

Hier encore Basile avait fait tout ce qu'il avait pu, avait réuni tous les efforts de son esprit et de son imagination pour tranquilliser sa bienfaitrice : enfin elle inventa un moyen.

Il faut savoir que Basile avait été, dans sa jeunesse, matelot russe ; mais poussé par sa nature de bohème, par cet amour de la liberté qui l'emportait chez lui

sur tous les autres sentiments, il déserta, rôda plusieurs années par tous les coins et recoins de la Russie, courut la Bessarabie, la Moldavie, fit le maquignon, acheta, vola, revendit des chevaux, trompa qui il put, et finit par tomber sous la griffe de ce même cadi qui était le tuteur de Mariolizza. Dans cette fâcheuse position, il rencontra Marioulla, qui le connaissait de longue date, et qui se trouvait alors dans les bonnes grâces du pacha.

Marioulla le sauva.

Lui devant sa liberté et son bien-être, il ne la quitta plus et vint avec elle à Saint-Pétersbourg. Il ne devait plus craindre de retourner dans la capitale. Il était trop difficile de reconnaître dans le gras et dodu vieillard le maigre coquin qui, vingt ans auparavant, avait dérouté la police russe. La statistique de toute la ville, en commençant par les palais de briques et en finissant par les étables à porcs, lui était connue comme l'intérieur de ses poches. Depuis l'époque de sa fuite d'ailleurs Pétersbourg avait peu changé, et dans le service que Basile voulait rendre à la bohémienne, il pensait surtout à la protection d'une vieille amie de cœur à lui.

C'était une paysanne du quartier des pêcheurs qui tenait de son père l'art de médicamenter au moyen de simples. Ayant appris qu'elle était en bonne santé, il résolut de conduire chez elle Marioulla.

Les bohémiens arrivèrent bientôt à la *Grande-Perspective*. Ce nom ambitieux était donné à la rue qui, coupée de place en place par des endroits déserts et marécageux, commençait aux prairies de la Newa et finissait au faubourg d'Amiskoff.

A cette époque, la ville de Pierre commençait à traverser la Newa, et à passer de l'île où elle était née sur la rive gauche du fleuve, et par cette raison, la perspective de Newsky se couvrait peu à peu de maisons *magnifiques;* seulement, quelles étaient ces maisons *magnifiques?* On peut en juger par la plus belle, qui n'était autre que celle du théâtre russe, bâtie, comme le dit une des descriptions de cette époque, pour *manœuvrer* des comédies, des tragédies et des opéras.

Les autres maisons, d'un extérieur plus modeste, que le gouvernement bâtissait de ses deniers sur la perspective, étaient dignes aussi de se montrer au grand jour avec leurs toits en tuiles à la hollandaise; le bazar en bois à deux étages, avec ses nombreuses petites arcades, commençait à sortir de terre au même endroit où se trouve aujourd'hui le bazar actuel. Il touchait encore à un charmant bois de bouleaux, qui lui avait cédé une portion de son terrain, et qui semblait garder l'autre pour le faubourg d'Amiskoff, qui se cachait modestement sous son ombre hospitalière. Mais là aussi la population de la capitale augmentait de jour

en jour, et ne donnant ni trêve ni repos aux pauvres hamadryades, qu'elle chassait de buisson en buisson, élevait, au beau milieu des bouleaux qui commençaient à dépérir à vue d'œil, un marché qui devait plus tard s'appeler du nom antipoétique de Stchukine-Dwor, *marché aux poux*.

Où sont maintenant les faubourgs d'Amiskoff, le magnifique théâtre et les petites et coquettes habitations qui se montraient sur la perspective, étalant leurs toits en tuiles, comme les marchandes, les jours de fête, viennent étaler sur leurs portes leurs visages peints de blanc et rouge, sous le pretexte de voir les passants, mais, en réalité, dans le but de se faire voir par eux ?

Hélas ! où sont toutes les choses dont nous avons parlé ?

Des lignes d'immenses pierres, classiquement tirées au cordeau, classiquement taillées, s'étendent sur l'emplacement de ce Pétersbourg disparu, comme s'étendent ces froids et grandioses monuments, élevés par l'orgueil des héritiers sur les cendres des poëtes populaires les plus aimés.

Quant à moi, j'aime à me reporter vers ce Pétersbourg primitif, aïeul du Pétersbourg moderne ; mais l'été seulement, lorsque le coucher du soleil jette sur lui ses fantastiques rayons ; il se dessine gracieuse-

ment avec ses châteaux, qui regardent, du haut de leur grandeur, les petites cabanes, leurs humbles voisines, lesquelles font, de leur côté, tout ce qu'elles peuvent pour se faufiler dans le grand monde des briques et du granit. Les seuls toits des maisons, par leur diversité et leur étendue, sont déjà une joie pour l'œil du poëte. Avec quelle volupté la lumière se joue dans l'herbe de ces toits, qui change de couleur à chaque saison ; comme le soleil aime ces tuiles roses qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme des chapeaux superposés dont les uns ont la forme de minarets, et les autres de terrasse ! Comme l'astre du jour caresse la boule de l'aiguille de l'Amirauté, et comme elle semble nager au sommet d'une fontaine jaillissante ! Comme la flamme scintille sur les croix d'or des églises et fait jaillir des gerbes de lumière du faîte des maisons, et les perrons qui ne se contentent pas de se cacher dans l'intérieur des cours et qui apparaissent fastueusement dans la rue, et les modèles de vaisseaux posés sur les portes cochères, et les moulins sur la plage de l'île de Barile, qui, en faisant tournoyer leurs ailes, semblent se réjouir à la vue du palais, et qui se regardent avec le palais Mentschikoff dans le miroir de la Newa, et tout auprès ces petites huttes en terre qui s'étendent sous le nom de colonie française, et la Newa dénuée de ponts et couverte ici de petits ba-

teaux, là de forêts de mâts, qui semblent une masse de gigantesques roseaux, et partout par la ville ces prairies et ces forêts : est-ce que tout cela ne serait pas du pittoresque et de la poésie?

Mais pendant l'hiver, et surtout pendant l'hiver de 1739 à 1740, j'eusse été bien malheureux, je l'avoue, de me trouver dans ce primitif Pétersbourg. C'eût été en même temps la Hollande et la Sibérie, l'une appelée, l'autre autochtone, se trouvant tout étonnées de s'être rencontrées sur les bords éloignés du golfe de Finlande, et se regardant de mauvais œil, comme si l'une voulait absolument chasser l'autre. Il est clair que la Sibérie, pendant les fortes gelées, prenait le dessus et régnait même sur la fameuse perspective, par la majorité des endroits déserts, par les maisons, qui semblaient être des hôpitaux dont les habitants apparaissaient aux fenêtres comme des malades, effarés de leur agonie, par les rues, qui n'étaient rues que parce que de chaque côté s'étendait un rang de palissades, par les canaux sans parapets, par les montagnes de neige, par la rareté des habitants, par les horreurs de Biren. Certes, ce n'est pas un gracieux tableau.

C'était au milieu de ce dernier Pétersbourg que s'avançaient Marioulla et Basile, quand tout à coup, on ne sait d'où, se répand le cri du *qui vive?* On eût dit que ce cri donnait le signal de la fin du monde. Ce cri

expiré, tout se tait, le pouls ne bat plus, comme si la vie était étouffée en un instant sous le talon du Dieu vengeur. Les balances, les pieds, les mains, les bouches restent dans le même état où ce cri mortel les a surpris. L'ouïe seule, rassemblant ses facultés, étouffe le reste des sentiments, l'ouïe seule fait supposer dans tous ces hommes la présence de la vie : tout écoute, tout n'est qu'oreille.

Derechef on entend le cri; il ondule, il s'élève, comme s'il montait d'un degré à l'autre. Il approche! on peut déjà distinguer ces mots : La langue! la langue!

— Où mène la langue? répètent avec terreur cent voix.

Ces paroles sont redites dans les deux étages du bazar, dans les rues, sur les places publiques; elles se communiquent comme le souffle d'une épidémie; on abandonne marchandises, argent; les uns ferment les boutiques et se sauvent, les autres s'enferment eux-mêmes; on se pousse, on se coudoie, on fuit; on se jette sans savoir où; on se pousse dans les premières portes que l'on trouve ouvertes; on se verrouille, on se cadenasse, on se cache dans les caves, on cherche un asile dans les greniers; les chevaux s'élancent ainsi que dans un combat, et semblent comprendre avec les hommes l'approche du danger. Il suffit de quelques

instants pour que la Grande-Perspective elle-même, le bazar et les parties principales de la ville soient vides comme un désert.

Seulement sur la petite place qui s'étend devant le bazar, aussi immobiles que s'ils eussent été pétrifiés, restaient deux êtres humains; en effet, ils ne comprenaient, ni ce que voulaient dire ces mots : *la langue ;* ni pourquoi, en les entendant, chacun fuyait épouvanté, mais, par instinct, ils s'attendaient à quelque chose de terrible. Ces deux êtres humains n'étaient autres que Basile et Marioulla.

Ils se retournent.

Sur eux venaient directement, conduit par des fantassins et un homme à cheval, un être monstrueux, de loin du moins paraissait-il ainsi.

Les bohémiens alors essayérent de fuir comme les autres : mais où? comment? c'était trop tard, le cavalier ne pouvait-il pas les atteindre en deux élans de sa monture? D'ailleurs qu'ont-ils à craindre? ils n'ont rien sur la conscience. Certes ce n'est pas à eux que l'on en veut.

En échangeant entre eux ces réflexions, et quoique le cortége s'avançât vers eux, ils ne bougeaient point.

L'être monstrueux n'était plus qu'à quelques pas, déjà même on pouvait distinguer que c'était un homme couvert de la tête aux pieds d'un sac en toile, dans le-

quel étaient percés seulement deux trous, un pour les yeux, un pour la bouche.

Cet homme était véritablement un être effroyable, et ce n'est point pour rien que la terreur et la fuite le devançaient.

Quand du petit trou percé devant la bouche se font entendre ces mots magiques : *Parole et action,* ces deux mots vous mènent à l'enquête, à la torture, et vous tuent avant la mort.

C'est un des grands et terribles supplices dont nous a sauvés Catherine la Grande.

Qu'était-ce donc que *cette langue ?*

On nommait ainsi l'action de conduire par la ville un grand criminel vêtu du costume décrit plus haut, afin qu'il dénonçât les complices, réels ou non, du crime qu'il avait commis.

Comme Venise avait ses bouches de bronze, Pétersbourg avait ses dénonciateurs voilés. Le gouvernement voulait-il quelque vengeance personnelle, assouvir quelque haine privée, voulait-il que cette haine ou cette vengeance se voilât du masque de la justice, alors le funèbre cortége se mettait en route, s'arrangeait de façon à rencontrer la victime désignée d'avance; l'homme voilé qui était censé être le coupable, et qui n'était le coupable que quand, dans l'espérance de sa grâce, ou du moins de quelque allégement à sa

peine, il consentait à jouer ce rôle infâme, la désignait du doigt à travers le sac de toile. L'homme à cheval prononçait les mots sacramentels, et presque toujours c'en était fait de la personne désignée.

Comprenez-vous maintenant pourquoi tout le monde fuyait quand une première voix effrayée poussait ce cri ; La langue, la langue !

La langue s'approcha de la bohémienne effrayée; le sac alors s'agita : on put distinguer à travers la toile une main qui s'étendait dans la direction de Marioulla.

— Est-ce cette femme ? demanda l'homme à cheval.

— Oui, répondit d'une voix sourde le personnage voilé.

— *Paroles et actions*, dit l'homme à cheval.

A ces mots le cortége entoura la bohémienne, et le cavalier, qui n'était autre qu'un agent de police, lui donna ordre de le suivre.

Tremblante de frayeur, perdant même la faculté de réfléchir, elle voulut parler ; mais ses lèvres ne purent que balbutier des paroles inintelligibles. Cédant néanmoins à la force, elle marcha prisonnière au milieu du cortége.

— Emmenez-moi avec elle ! criait Basile. Si elle a fait quelque mauvaise action, j'y suis de moitié. Je ne la quitte ni le jour ni la nuit. Sans moi, elle ne couperait pas le cou à un poulet.

— Tu n'es pas désigné par la langue, répondit l'agent de police; nous n'avons que faire de toi.

— Vous devez me prendre avec elle; je me dénonce moi-même comme son complice.

Mais le pauvre Basile n'obtint pour réponse que des coups de crosse de fusil.

— Frappez-moi, martyrisez-moi, tuez-moi, exterminez-moi! continuait de crier Basile. Déchiquetez mon corps, arrachez-moi le cœur par morceaux, mais je n'abandonnerai pas mon amie.

Et sans avoir égard aux menaces, il continua de suivre celle dont il était le compagnon et l'esclave.

XI

L'ENQUÊTE.

La terreur chassait toute les personnes des rues où passait *la langue* conduisant sa victime : ce n'était que bien rarement qu'une voiture de grand seigneur osait la croiser.

Quand la pauvre bohémienne fut revenue à elle, sa première pensée fut à Mariolizza.

— Ma chère enfant, disait-elle, ces méchantes gens ne me donneront pas la joie de te voir heureuse. Ah!

si je te voyais épouser le riche et fastueux Wolinski, je mourrais tranquille, et cependant je crois avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir de faire, plus peut-être que tout autre n'eût fait. Que j'entende seulement un mot tendre de ta bouche, qu'une larme tombe de tes yeux avant que je ferme les miens, et je serai consolée. Mais non, il est affreux de penser que tu verras ta mère dans la bohémienne, et cette pensée est plus terrible pour moi que cette mort où l'on me conduit maintenant. J'ai fait ton bonheur bien grand et bien élevé. Je ne le tirerai pas dans la fange, et la méchante engeance qui m'entoure ne le foulera pas aux pieds. La tête sur le billot, en prononçant ton nom chéri, je prierai Dieu qu'il me remplace auprès de toi.

Et la bohémienne, levant les yeux au ciel, puis jetant un dernier regard du côté du palais, marcha plus tranquillement.

Mais, à mesure qu'elle avançait, les pensées se croisaient dans son cerveau ; un horrible soupçon envahissait son esprit, son cœur bouillonnait comme l'Océan un jour de tempête, et puis tout à coup redevenait froid comme celui du cadavre déjà couché dans son linceul.

N'avait-on pas pénétré ce mystère qu'elle cachait avec tant de soin ? peut-être cette ressemblance, cette horrible ressemblance... n'est-ce point à ce propos que

l'on va la torturer? Oh ! nulle torture, si terrible qu'elle soit, ne la fera parler; que lui font les tortures, à elle, pourvu que le nom de Mariolizza ne soit pas prononcé?

La mort était dans le cœur de la pauvre mère:

Elle se hâtait, elle allait plus vite que le cortége pour en finir plutôt, et tout en courant elle priait Dieu de veiller sur cette tête chérie.

On conduisit Marioulla dans une espèce de baraque, située derrière les jardins du duc; avant d'entrer, on lui arracha sa pelisse. Quant à Basile, on le laissa sur le perron extérieur, où il résolut de l'attendre, dût-il mourir de froid. Il se réfugia alors dans une chambre sale et enfumée, qui servait à garder le bois de chauffage, et dans laquelle il n'y avait pour tout meuble qu'un banc boiteux et un seau d'eau.

Quant à Marioulla, on l'introduisit dans une chambre plus grande, mais non moins funèbre. Une table oblongue en occupait la moitié; le plancher était tellement élastique qu'en pesant sur un bout de la planche, on faisait vaciller le tout, les vitres glacées reflétaient une lumière bleuâtre; l'araignée filait sa toile, pareille aux ailes d'une chauve-souris, le long des murailles. Il y avait un tas d'in-folio, recouverts d'une telle couche de poussières, que Cuvier lui seul eût put les exhumer. La seule idée rassurante était

celle qu'inspirait la présence des trois ukases qui règlent les droits des prévenus et qui se trouvent dans tous les tribunaux [1].

Mais ce souvenir de la grande idée du tzar réformateur était obscurci par la vue des instruments de torture suspendus dans la chambre à côté, qu'on avait laissée entr'ouverte.

C'était la chancellerie de la police du duc.

L'aspect de tous ces objets fit frissonner la bohémienne; celui des personnages n'était pas plus rassurant. A la table, sur le siége du juge, était assis un hideux personnage, sec comme une momie, avec des cheveux qui pendaient sur ses épaules; sa tête, maigre et allongée, avait la forme d'une tête de cheval recouverte d'une peau humaine: des yeux de hyène, une bouche et des oreilles d'orang-outang, situées si près les unes de l'autre, que lorsque se mouvaient les mâchoires, les oreilles accompagnaient le mouvement, lequel était en outre suraccompagné du hérissement de ses cheveux roux; alors ses yeux, en s'arrêtant, prenaient tantôt une teinte foncée, tantôt brillaient d'un feu féroce; comme une sonde ou comme une épée, son regard cherchait soit la profondeur de l'Océan,

1. Chaque tribunal en effet, est obligé d'offrir dans la chambre du conseil trois ukases réunis dans trois cadres, sur la table et devant le président.

soit les défauts de la cuirasse, tâchant d'épouvanter l'âme en la tenant suspendue au-dessus de l'abîme.

Quant à son vêtement, il se composait d'un justaucorps couleur de brique, avec des bas de soie du même ton; des manchettes de dentelle tombaient sur ses poignets, et faisaient ressortir la malpropreté des mains.

Près de lui était assis un jeune homme de vingt-cinq ans, maigre et étiolé; pas une goutte de sang ne colorait son visage blême; ses yeux, sans vie et somnolents, dénonçaient une nature maladive ou nonchalante. Du reste, on soupçonnait un certain mystère dans ses paroles et dans ses gestes : il ressemblait à l'énigme du sphinx thébain avant qu'elle fût expliquée; c'était à regret qu'il semblait tenir la plume; il regardait plus le papier que les personnes qui l'entouraient. Le premier de ces deux hommes était le digne séide de Biren, le grand commissaire de la cour, Lipmann. Le second, secrétaire du premier, était son neveu, qu'il élevait comme un fils et aimait pour lui même. Sachant à peine écrire son nom, Lipmann employait cette arme vivante pour toutes ses affaires judiciaires. Sans enfants, n'ayant personne à qui passer ses richesses, il avait voulu revivre en lui, et lui avait trouvé ce poste auprès du duc; il allait obtenir celui de secrétaire du cabinet.

C'est un étrange désir que celui de se survivre à soi-

même. Souvent les descendants, tout un peuple, toute l'humanité même, moissonnent le champ ensemencé par l'amour-propre d'un seul homme.

D'un côté de la table on plaça Marioulla, de l'autre la langue, c'est-à-dire l'accusateur. Elle, belle encore, bien mise, vêtue d'une robe de soie constellée d'étoiles d'or. La mère de la princesse Lehemiko se fût crue abaissée à ses propres yeux en mettant une robe moins riche. Elle, pâle et tremblante d'effroi; l'accusateur dans son sac de toile noire, à travers les ouvertures duquel étincelaient ses yeux gris, se dessinaient ses deux lèvres prêtes à s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de mort.

On procéda à l'enquête. On pouvait juger d'après le prélude quel serait le concert.

Écoute, bohémienne, dit d'une voix terrible le juge aux cheveux roux; faisons nos conditions : dis-moi la vérité, ou sinon tes os la crieront pour toi.

Et il lui montra la chambre voisine où, nous l'avons dit, on entrevoyait les instruments de la torture.

Et son regard passa sur le cœur de la bohémienne comme les dents d'une scie.

— Je n'ai point de faute à confesser, répondit Marioulla; mais questionne-moi, et je suis prête à répondre, — pourvu que ce ne soit pas sur ma fille Mariolizza, pensa-t-elle, — car, d'elle, je ne parlerais même

pas au milieu des tortures que me promet la chambre voisine.

— Encore un amendement à nos conditions, dit Lipmann; si tu m'avoues, à l'instant même et sans réticences, le délit dont tu es accusée, nous ne te retiendrons pas longtemps.

Maintenant à l'œuvre.

— A vos ordres, monseigneur !

— Vois-tu ce démon dans ce sac? il a perdu plus d'une âme; il prétend qu'en venant de Moskou ici, tu as été en relation intime avec le chef de sa bande, qui, sous le nom du Petit Russien Gordenko, tâchait de passer à Pétersbourg pour voler la caisse du trésor?

— Ah! pensa la bohêmienne en prévoyant ou en voulait venir ce questionneur, grâce à Dieu, il ne s'agit pas de ma fille; du moment où il n'est point question d'elle, peu m'importe le reste.

Un rocher sembla se détacher de sa poitrine; mais la joie, qui avait passé comme un éclair dans son regard, la trahit.

— N'y a-t-il que cela? demanda-t-elle involontairement au juge.

— N'est-ce point assez? Des relations intimes avec le chef d'une bande de voleurs! mais cela mène tout droit au billot. Langue, à ton tour, redis-nous ce dont

tu l'accuses; quel est son nom, quels étaient ses projets, de concert avec ton chef?

L'homme au sac commença sa dénonciation artificieusement composée, mais mal apprise par cœur; et, quiconque eût connu la voix de Feraponte Podatchkine, n'eût pas hésité un instant à dire que c'était cette voix qu'il venait d'entendre.

En effet, c'était le fils de la maîtresse de maîtresse, ou plutôt de la servante maîtresse, à qui l'on faisait jouer le rôle de la langue pour calomnier la bohémienne, qui était en relation intime avec celui qui, bien que glacé par la mort et par le supplice même, se survivait dans ses projets. Cette bohémienne, qui avait su gagner les bonnes grâces de Wolinski, avec lequel, après la revue, elle avait eu, on se le rappelle, un tête à tête très-prolongé, Gordenko ne lui a-t-il pas communiqué la dénonciation qui avait été la cause ou le prétexte de sa mort? Cet acte accusateur n'est-il pas tombé entre les mains de l'ennemi le plus acharné du duc? La personne de Son Altesse n'est pas en sûreté sous ce rapport. Eh! qui ne sait pas que la personnalité d'un favori l'emporte sur tout? Ce n'est rien que de rendre une bohémienne criminelle, ce n'est rien que de lui susciter deux ou trois crimes, c'est le seul moyen de la faire parler, et alors, d'après la circonstance, on peut la gracier ou la punir;

sa grâce ou sa punition sont au bon plaisir du duc.

C'était, comme nous l'avons vu, l'adroit Lipmann qui avait été chargé de mener l'affaire à bonne fin.

— C'est vrai, répondit la bohémienne avec fermeté, c'est vrai que Marioulla est mon nom; c'est aussi vrai que ce Petit Russien, Dieu sait ce qu'il est, m'a prise en affection pour ma ruse; que souvent il s'est entretenu avec moi, et...

— T'a remis... demanda avec impatience Lipmann ; mais parle donc, bonne femme.

— Je comprends, pensa Marioulla; je suis au fait de tout et j'avouerai tout. Que m'importent les affaires d'autrui? je n'ai, moi, qu'une seule affaire au monde. Faites sortir ce sac, ajouta-t-elle tout haut en se tournant vers le juge, je sais ce que vous voulez.

La tranquillité et la fermeté avec lesquelles avait parlé la bohémienne promettaient à l'enquête un prompt dénoûment; les nuages qui obscurcissaient le majestueux visage du commissaire de la cour commençaient à se dissiper; d'un signe de la main il renvoya la langue.

Aussitôt que cet ordre fut rempli, la bohémienne continua d'une voix ferme :

— C'est le papier de Gordenko qu'il vous faut, n'est-ce pas?

— Oui, oui, chère femme, répliqua Lipmann d'une

voix tremblante; le papier... ce papier... que tu sais, tu comprends bien?...

— Non. seigneur, répondit Marioulla, je ne sais rien, au contraire.

— Comment, rien? s'écria l'instructeur d'une voix de tonnerre. Mais, damnée bohémienne que tu es... n'est-ce pas toi-même?...

— Je ne sais pas ce que contient ce papier. Mais ce papier...

— Eh bien?

A ces paroles, Lipmann se souleva involontairement en s'appuyant sur les bras du fauteuil qu'il occupait; son regard aigu s'enfonça comme la griffe de Satan, dans la pauvre âme de Marioulla, pour en arracher son secret.

— Où est ce papier? s'écria-t-il avec impatience.

— Chez moi et même sur moi, répondit la bohémienne.

Si elle eût dit autre chose, à coup sûr le commissaire de la cour l'eût mise en pièces.

Ravi de sa réponse, au contraire, il était prêt à l'embrasser.

Sans demander permission au juge, Marioulla alors s'approcha de la fenêtre, tourna le dos à Lipmann, et tira de sa poitrine une enveloppe cachetée qu'elle remit au juge en lui demandant :

— Est-ce bien cela?

Lipmann, en retroussant ses manchettes, prit d'une main tremblante le papier, rompit le cachet, passa la dénonciation au secrétaire, et, d'une voix haletante, lui demanda :

— Est-ce cela?

Le secrétaire prit machinalement le papier, le parcourut avec ses yeux endormis, et, poussant un bâillement prolongé, répondit :

— Oui, c'est bien cela.

Puis il commença de lire le papier avec plus d'attention.

Avant que les mots : *c'est bien cela,* eussent frappé les oreilles du vieillard, il semblait prêt à dévorer son neveu pour le peu d'empressement qu'il mettait à lui répondre; mais, la réponse faite, toute son âme triomphante sembla s'exhaler dans l'interjection :

— Ah !

C'est cette même exclamation qu'eût poussée un alchimiste en trouvant la pierre philosophale. Ainsi dut s'écrier Christophe Colomb en apercevant la terre de l'Amérique.

Alors la rusée Marioulla, initiée par Gordenko dans quelques secrets politiques concernant Biren, sut raconter, sans toutefois compromettre en rien Wolinski,

comment ce papier était tombé dans ses mains; comment Gordenko, chef de bande ou non, — elle ignorait ce qu'il était, — l'avait suppliée, au cas de mort, de présenter ce papier à l'impératrice.

— Je l'ai bien promis, continua-t-elle; mais tout en promettant je me disais : Si Dieu nous l'enlève, je me hâterai de jeter la feuille au feu; car en la gardant je m'exposerais à tant de déboires que j'en ferais rire le diable.

— Je commence à croire, répondit Lipmann, que tu n'as pris aucune part aux méfaits de ce brigand. J'avoue, pauvre femme, que tu me faisais de la peine, car, au bout du compte, tu as un bon cœur, et voilà pourquoi tu as la vie sauve; et de plus, tu peux t'attendre encore à différentes grâces du duc lui-même. C'est un puissant seigneur; il n'y en a pas, comprends-le bien, de plus puissant que lui en Russie. Que dis-je? en Russie! pas même sous le soleil; il est bon, généreux; il faut seulement le bien connaître pour l'estimer à sa juste valeur.

— Oh! oui, seigneur, répondit Marioulla, on n'entend dire que du bien de lui chez nous, et même jusque chez les Turcs.

Un léger sourire de doute passa sur les lèvres du jeune homme; mais, s'apercevant de son imprudence, il tâcha de le déguiser par un bâillement; puis il re-

plaça les papiers sur la table, allongea les jambes, et rentra dans sa somnolence.

— Je vais te poser encore deux questions, dit Lipmann, et si tu y réponds avec la même célérité et la même franchise, tu recevras un magnifique cadeau.

— Dites, seigneur.

— N'as-tu pas aperçu un second papier sur le Petit Russien?

— Je n'ai rien vu.

— Ne lui est-il rien échappé sur ce papier?

— Rien, seigneur, jamais.

— Ne t'a-t-il pas communiqué ses intentions secrètes?

— Il m'a seulement dit qu'il cherchait quelqu'un sur qui il pût venger son offense; mais il ne m'a dit ni sur qui ni de quelle façon il voulait s'y prendre pour arriver à cette vengeance.

— Maintenant, voici ma dernière question :

— Quel fut l'objet de ton entretien secret avec Artémy-Petrovitz Wolinski, hier, en son logis?

La bohémienne pâlit visiblement; sa respiration s'oppressa; elle put à peine articuler les mots suivants:

— Mais, rien, seigneur. Je vous jure que... rien...

— Hum! hum! rien?... Mais tu pâlis, tu trembles!... Rien? Tu vas me dire immédiatement ce dont il s'est agi entre vous, ou bien...

— Oh ! mon bon seigneur ! je vous avoue, puisqu'il le faut... je vous jure par mon Dieu que cela n'avait aucun rapport avec votre affaire : c'étaient des niaiseries !...

— Mais alors, puisque c'étaient des niaiseries, pourquoi les cacher avec tant d'opiniâtreté?

— Seigneur, j'ai fait un serment.

— Holà ! le maître d'entre les épaules[1] ! cria Lipmann.

A ces mots, le tortureur entra.

— Oh ! puisque vous en êtes venu jusqu'à cette extrémité, faites-moi martyriser si vous le voulez, mais je ne dirai pas un mot de plus.

A cette réponse, dans laquelle s'exprimait toute la force d'âme de Marioulla, elle releva la tête d'un air hautain et demanda :

— Où faut-il aller pour subir la torture?

Le jeune homme fut tiré de sa somnolence par cette exclamation de Marioulla. Il se pencha vers son oncle et lui dit en allemand :

— Pourquoi la tourmenter, puisqu'elle vous a divulgué l'existence du papier? elle vous eût probablement découvert aussi tous les secrets du Petit Russien ou toutes les trames de Wolinski, si elle les connais-

1. Nom donné à l'exécuteur.

sait. Ne voyez-vous pas qu'il y a quelque histoire d'amour là-dessous? On aura demandé son aide. Ne vous a-t-on pas déjà dit quelques mots de cela?

Puis il ajouta en russe, s'adressant à la bohémienne et en tâchant de l'encourager de la voix et du regard :

— Quelque amourette, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Marioulla. Mais je vous préviens que c'est mon dernier mot.

— Que ne le disais-tu depuis longtemps, ma petite colombe? fit Lipmann en adoucissant sa voix et en faisant signe de la main au bourreau de s'éloigner : Je comprends, maintenant; mais c'est une belle fiancée! Mais sais-tu bien qu'elle te ressemble à vous prendre l'une pour l'autre? Marioulla, dis-moi, n'as-tu pas habité la Moldavie chez un petit hospodar quelconque?

— Cessez ces plaisanteries, répondit Marioulla avec gravité.

En ce moment, elle eût voulu être abîmée dans les entrailles de la terre.

— Oui, oui, c'est une bonne affaire! continua ironiquement le vieillard; le prétendant est riche, et cela peut rapporter de beaux cadeaux à l'entremetteuse.

Les mots de *prétendant* et de *fiancée* tombèrent comme des coups de marteau sur le cœur de la pauvre mère.

— Nous ne vous gênerons pas le moins du monde dans vos arrangements de noces; mais, quant au reste, prends garde! ajouta Lipmann avec emphase, et en menaçant la bohémienne du doigt.

— Quant au reste, répondit la bohémienne avec force et après s'être remise complétement de son effroi, il mourra dans ma poitrine.

— C'est bien, je suis satisfait. A propos, encore une affaire.

— Ordonnez, seigneur.

— Le Petit Russien, l'atman, non pas l'ataman... au reste, nomme-le comme tu voudras, — a disparu.

— Eh bien! quoi?

— Le Petit Russien, que le voyvode avait désigné pour aller aux jeux, et que Gordenko a remplacé par un autre, est à présent ici. Vois-tu, si l'on apprend qu'il a disparu pendant quelque temps et que le brigand a voulu se faire passer pour lui, tout cela pour insulter le pouvoir et les chefs, le voyvode passera un mauvais quart d'heure; puis viendra l'interrogatoire, un embrouillamini du diable, dans lequel on pourra t'attirer aussi; — ne plaise à Dieu! — Alors, vois-tu, tâche de bien comprendre : mieux vaut finir tout de suite l'histoire d'un seul coup, en disant, par exemple, que pendant la route tu as connu un Petit Russien... tu comprends le reste.

— Je ne sais même pas ce qu'est ce Gordenko dont vous parlez.

— Ta ta ta ! fine mouche !

— Et la femme du Petit Russien ?

— Tu n'as pas besoin de t'en occuper, car elle, le préposé et tous ceux qui ont connu en route ce damné Petit Russien qui nous a fourré dans cette mauvaise histoire, nous ont déclaré sous serment...

— Je ne demande pas mieux que de prêter serment aussi, interrompit Marioulla.

— Prends garde, car tu sais maintenant à qui tu auras affaire : cela peut te conduire tout simplement à être enterré vive.

— Faites-moi tirer les chairs aveo des tenailles s'il m'échappe un seul mot. Et puis, quel profit aurais-je à dire des choses qui peuvent me nuire à moi-même ; qui sait ? peut-être me serez-vous utile un jour !

— Oh oui ! certainement, brave femme. Mais tu es tout simplement un trésor ! Je te promets, ma chère, que tu ne resteras pas sans récompense de *Lui-Même.*

Et pour imiter celui qu'il nommait *Lui-Même*, Lipmann tendit sa main à la bohémienne en signe de grâce, souriant de ses grosses lèvres de telle façon que s'il y a un public en enfer, ce public applaudit certainement à ce soure archidiabolique, en admettant toutefois que les spectateurs de là-bas aient la faculté

de voir les représentations que donnent leurs confrères sur la terre.

Ainsi se termina cet interrogatoire. Marioulla, au lieu du châtiment auquel elle s'attendait, remporta avec elle quelques roubles argent de plus, et de plus l'assurance de la protection de l'homme le plus puissant de l'empire.

On peut se figurer la joie de Basile lorsqu'il revit Marioulla revenant à lui libre, gaie et contente.

XII

LA FEMME MÉDECIN.

— Vassia [1], mon ami, remplis vite ta promesse ou je serai forcée de me pendre, dit la bohémienne, dont le cœur se brisait de dépit de ce que l'on avait de nouveau trouvé une ressemblance entre elle et la princesse Lehemiko.

Le bohémien ne répondit rien, mais regarda avec tous ses yeux sa commère chérie, afin d'être bien sûr qu'elle était effectivement libre, vivante et revenue à lui; puis il la conduisit à la slobode [2] des pêcheurs.

1. Diminutif de Basile.
2. Quartier.

Naturellement ils évitèrent la Grande Perspective et la place de Gostinordwor, où tout avait repris son train habituel, et où l'on ne parlait dans tous les coins que de cè que la langue avait entraîné la bohémienne, laquelle était, disait-on, la femme d'un chef de brigands, et qui avait perdu bon nombre d'âmes. Faites circuler dans la foule le bruit le plus absurde, et la foule absurde y croira.

On arriva enfin au bourg des pêcheurs. A l'extrémité de la rue, Basile frappa à la porte d'une chaumière tellement enfumée qu'on l'eût crue bâtie avec du charbon. Du côté de la rue, elle semblait frapper du front contre terre; sa coiffure de paille, abondamment poudrée de neige, était tout ébouriffée par les tempêtes : elle semblait déserte au premier abord.

Cependant, au retentissement du coup frappé par Basile, quelqu'un ouvrit en dedans un carreau de la fenêtre tendu en peau. Un nuage de fumée en sortit, suivi d'une tête de vieille femme, jaune comme de la cire et ridée comme un pomme cuite ; elle toussa, et chaque quinte sembla lancer une bouffée de vapeur hors de sa bouche.

— Que demandez-vous? fit-elle aux bohémiens d'une voix caressante.

— C'est à toi que nous en voulons, mère, répondit

Basile; laisse-nous entrer, et tu ne t'en repentiras point.

— Quoique vous veniez à une heure indue, dit la vieille, entrez toujours, vous devez vous apercevoir qu'il n'est pas bon de rester dans la rue par le temps qu'il fait.

Alors, par un grand escalier, d'un aspect aussi sale et aussi fragile que le reste de la maison, nos voyageurs montèrent jusqu'à la chambre de laquelle la vieille avait regardé par un carreau. Arrivé là, Basile écarta la courte barre de fer qui servait de serrure à la porte, qui, en s'ouvrant, l'eût probablement entraîné avec elle si son poids à lui n'eût surpassé celui de la porte.

Les bohémiens se trouvèrent dans un petit vestibule qui séparait la partie habitée de la chaumière de celle qui ne l'était pas, et qui remplaçait probablement la pharmacie, car le parfum des herbes champêtres s'y faisait sentir.

Après avoir renouvelé leur demande près de cette seconde porte, ils entrèrent dans l'isba, bien calfeutrée et bien éclairée. Là ils se trouvèrent inondés tout à la fois par la chaleur et la lumière, resplendissant comme s'ils eussent été couverts de diamants. Trois bougies de cire fine brûlaient, attachées au coin où l'on pose les images, et que le paysan russe nomme

l'iskossoque. Ce coin était orné de fleurs desséchées et de branches de saule : les bougies éclairaient une image embellie d'une auréole en argent, couverte de rubans de toutes couleurs, de bagues et de croix, *ex-voto* donnés par la ferveur des malades. Le temps et la fumée avaient tellement bruni le visage de la Vierge, qu'à peine en apercevait-on les traits; mais la foi y retraçait avec les plus vives couleurs tout un monde de miséricorde et de clémence.

Une paysanne pâle et malade était couchée sur un banc de bois, la tête tournée du côté de l'image; ses yeux brillaient des lueurs fauves de la fièvre, son sein respirait lourdement, ses cheveux en tresses tombaient jusqu'à terre, ses mains et ses pieds étaient liés et cordés, et, à ses côtés, un gardien gigantesque murmurait d'une voix nasillarde des imprécations contre les esprits; la vieille, petite et bossue comme un point d'interrogation, était vêtue d'une saraphane bleue; elle était propre comme une noix tirée de son écorce; elle lisait une prière à voix basse, et, tout en lisant, elle fit signe aux nouveaux venus de s'asseoir. Une fille d'environ quatorze ans, fraîche et rose comme si elle venait de se laver dans la neige, se tenait au schestœ[1], en jetant dans un fragment de vase de terre une espèce

1. Marbre rustique.

de parfum qui répandait dans l'isba des flots de fumée aromatique. En ce moment l'homme, s'adressant au démon dont la femme était possédée, prononça d'une voix lente, mais tonnante, les mots : Va-t'en. La malade gémit, grinça des dents, et, sur tous les tons de la gamme de la douleur, poussa d'horribles cris ; tantôt ces cris étaient l'aboiement d'un chien, le grincement d'une charrette, tantôt le grognement d'un porc. De temps en temps elle tombait dans des convulsions, blasphémait et roulait des yeux qui semblaient prêts à jaillir de leurs orbites ; elle brisa les cordes qui la liaient, et alors, insaisissable comme l'ombre, elle bondissait comme un poisson posé sur la glace, mettant ses pieds contre le mur et se roidissant avec une violence qui pouvait faire croire que ses muscles allaient se briser. Il semblait que chaque membre de son corps acquérait la force d'un ressort d'acier ; son ventre tout à coup grossit démesurément et ne s'aplatit que lorsqu'à son tour sa poitrine prit un développement extraordinaire : alors les veines de son cou se roidirent comme des cordes. Son gardien, aidé d'un autre bohémien qui vint à son secours, essaya de la retenir ; mais leurs deux forces réunies furent celles d'un enfant, comparées aux forces de la convulsionnaire ; elle les écarta violemment et fouetta, dans le mouvement qu'elle fit, la joue du jeune homme avec

une de ses tresses, qui laissa sur cette joue l'empreinte d'une cicatrice rouge.

A cette vue, l'effroi glaça le cœur de Marioulla, ses cheveux se dressèrent. La femme qui remplissait les fonctions de médecin fut la seule qui continua de prier tranquillement.

Bientôt, cependant, la possédée devint plus calme; elle rendit des flots d'écume et exhala un nuage de fumée. Lorsque ce nuage se fut évanoui, la vieille s'approcha de la malade, fit avec ferveur sur elle le signe de la croix, prononça une prière, balbutia des phrases inintelligibles et promena sa main sur le corps et sur les yeux de la malheureuse créature; elle prolongea pendant longtemps ce geste calme et mystérieux. Pendant cette opération, les yeux de la malade reprenaient leur expression naturelle, et une tache d'un rose pâle, et qui allait s'élargissant, s'épanouissait sur sa joue jaunie; en même temps elle devenait plus tranquille et tournait un regard tout resplendissant de reconnaissance sur la vieille, regard qui se reporta de la bonne femme à la Vierge, inondée de lumières; puis elle soupira, fit le signe de la croix et s'endormit le sourire sur les lèvres.

On couvrit sa figure d'un linge; la jeune fille s'empara de ses pieds et s'assit; la vieille, fatiguée, fit quelques pas vers un banc, s'y coucha et s'y endormit

bientôt profondément; le jeune homme, après avoir éteint les bougies, fit signe aux bohémiens de ne pas faire de bruit et s'en alla tranquillement.

Alors il se fit un tel silence dans l'isba, que l'on eût cru que le génie du sommeil venait d'y descendre et de la couvrir de son aile.

La chaleur tropicale engageait au repos. La chaleur des dormeurs amenait peu à peu l'assoupissement. Ne pouvant résister à cette double influence, Marioulla et son compagnon se couchèrent à leur tour sur les bancs restés libres, et en peu d'instants, comme cédant à une pression magique, tous les êtres vivants renfermés dans la chaumière dormaient d'un profond sommeil.

Il était encore nuit quand tout le monde se réveilla. Une chandelle brûlait sur une table couverte d'une nappe à bords rouges. La jeune fille, vive comme un écureuil, la chargea de grands morceaux de pain noir, au milieu desquels brillait une salière ornée de ciselures contournées. Un jeune chat jouait avec un morceau de papier attaché à une ficelle qu'une enfant de trois ans faisait descendre jusqu'à lui des patalis[1] où elle avait dormi, et dont on ne pouvait voir que deux grands yeux bleus, brillants, à travers une chevelure

1. Espèce d'échafaudage construit en planches pour y dormir.

blonde, dont les mèches, moulées par le peigne, tombaient comme un rideau d'or.

La maîtresse rentra.

— Il ne faut pas nous en vouloir, mère, lui dit Basile, de ce que nous nous sommes endormis chez toi : la chaleur qu'il fait dans ton isba paraît double après le froid qu'il fait dehors.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser de cela, répondit la vieille, car vous devez être fatigués de la route ; il faut avouer que la neige est profonde ; elle embarrasse la marche. Maintenant dites-moi d'où et dans quel but le bon Dieu vous amène?

— Tu as l'air de ne pas me reconnaître, Agraphina Paramonowna ! répondit Basile.

— Ne t'en fâche pas, répliqua la vieille à son tour, fixant sur Basile ses yeux éteints.

— Il est vrai que beaucoup d'eau s'en est allée depuis que nous ne nous sommes vus, continua Basile, et beaucoup plus encore depuis que nous fîmes connaissance ; moi, d'un jeune et beau garçon, je suis devenu un vieillard ventru ; et toi, d'une belle fille flexible et droite, te voilà devenue vieille et bossue. Hélas ! la main du temps a du même coup emporté notre jeunesse et notre beauté.

Et le bohémien tirant de sa poche un peigne le passa dans ses cheveux, autrefois noirs comme l'é-

bène, aujourd'hui grisonnants, les sépara à la russe, et présenta aux yeux de la vieille sa figure barbue.

— Comment te reconnaître?

Une autre que notre hôtesse eût dit :

— Aide-moi, mon Dieu!

Mais celle-ci n'employait le nom de Dieu que dans les grandes occasions.

Basile reprit :

— Souviens-toi donc comment, un jour que tu revenais de chez le médecin allemand où ton père t'avait envoyée, deux soldats allemands t'avaient arrêtée dans ton chemin et voulait t'entraîner dans un champ. Je vins à toi, je pris ton bras et te reconduisis honnêtement à la maison, au seuil de laquelle je ne fis que t'embrasser — sur ta joue rouge comme une fleur.

Le visage de la vieille se colora sous une expression de contentement.

— Basile, mon petit Basile, mon enfant, c'est toi! s'écria-t-elle.

Et mettant cordialement sa main sèche sur l'épaule du bohémien :

— Comment t'oublier? est-ce là tout ce que tu m'as fait? Tu sauvas mon pauvre homme estropié et infirme de l'incendie.

— Et je vous volai un cheval, continua Basile en riant.

— Bon ! toujours blagueur comme dans le temps, reprit gaiement la vieille. Ah ! il y a bien des années que nous nous connaissons. Qu'est-ce que cette jeunesse-là ?

— C'est ma maîtresse, — c'est-à-dire ma maîtresse à moi.

— Ah ! ah ! tu t'es enfin laissé prendre à la corvée, à ce qu'il paraît ?

— Moi, esclave ! non pas. Paramonowna, tu ne me connais pas encore. Qui m'eût jamais forcé de quitter le service du bon tzar, si je n'avais ma sœur à moi dans la tête, cette diablesse de liberté ! Quant à Marioulla, vois-tu, — et il montra la bohémienne, — elle m'a fait joliment du bien, va ! pas plus pourtant que de m'avoir sauvé du billot. Voilà pourquoi je la sers en la nommant ma maîtresse, tandis qu'elle, elle me nomme son parrain, son frère, que sais-je, moi ? Au surplus elle est bohémienne, et par conséquent des nôtres ; et elle me nommerait son valet que je la saluerais et lui obéirais de même, attendu que je l'aime plus que l'on aime une sœur. Eh ! Marioulla, venez donc embrasser ma vieille amie.

Marioulla obéit avec plaisir à l'ordre du bohémien, tout à la fois son serviteur et son compagnon.

— Et à quel propos viens-tu donc à Pétersbourg ? demanda la vieille. Serait-ce pour voir les yeux du diable

que ta compagne est si élégante? Moi et mes petits enfants avons admiré pendant qu'elle dormait les étoiles de sa robe; elles sont, ma foi, aussi brillantes que si elle les avait prises au ciel!

— Marioulla avait envie de voir Pétersbourg; quant à moi, comme je me trouve aussi bien à un endroit qu'à un autre, pourvu que j'y trouve ma liberté et mon pain quotidien, je n'ai pas mieux demandé que de l'y accompagner; je n'ai rien à craindre pour mes anciens péchés. Du moment où tu ne m'as pas reconnu, personne ne me reconnaîtra. Si nous sommes de leurs fêtes, c'est qu'ils nous traitent, qu'ils nous habillent et nous donnent bien à manger; toi, nous venons te demander une ordonnance, voilà tout.

— Ce que je puis faire, tu peux être tranquille, Basile, je le ferai pour un ancien ami.

— Te souviens-tu qu'un jour une jeune fille étique vint trouver ton père, et gémissait de temps en temps et sans interruption, toussait, toussait comme si quelque chose s'était introduit dans sa gorge? Eh bien! il lui donna une drogue, lui recommanda d'en prendre tous les matins une goutte dans un verre d'eau. — Prends garde de briser le flacon, lui dit-il, sans cela il en résulterait des choses qui te dégoûteraient du jour du bon Dieu.

— Oui, et la petite sotte fit sur le lieu même tomber

le papier qui servait de bouchon à la bouteille; le liquide s'enfuit et lui brûla la main, de façon à lui laisser jusqu'au jour de sa mort des traces aussi rouges que si on l'eût aspergée avec du jus de sorbier.

— Oh! oh! dit significativement le bohémien en jetant un regard à sa compagne, dont le cœur battait le long de sa poitrine comme le battant d'une cloche contre ses parois et dont les yeux engageaient Basile à se taire; il ne faut pas rire avec la médecine; mais nous ne sommes pas si fous qu'elle, et nous nous tiendrons sur nos gardes.

— Et pour qui donc, cette médecine? demanda la vieille; tu ne me parais pas poitrinaire! Elle cracha et fit le signe de la croix. — Ta prétendue maîtresse, quoiqu'elle ne soit pas bien gaie, et que le bon Dieu la bénisse, se porte à ravir.

— Voici ce que c'est, ma mère, dit à son tour Marioulla, se mêlant à la conversation : une dame très-riche, de Pétersbourg, m'a demandé un remède contre la consomption, en me promettant de m'enrichir si je la guéris. J'ai conté cela à Basile, et il s'est souvenu que ton père avait soulagé quelqu'un du même mal, et m'a amenée ici. Viens à mon aide, Paramonowna, et partageons la gratification.

— C'est dit, j'ai ce qu'il vous faut. Quant à la gratification, n'en parlons pas, nous nous entendrons bien

sans partager; je suis encore loin d'avoir payé ma dette à Basile.

Cela dit, la vieille s'approcha d'une caisse, appela sa fille aînée, lui fit tirer de cette caisse avec précaution une bouteille marquée au bouchon d'un fétu de paille, et remit la bouteille à Marioulla, en lui prescrivant très-sérieusement de ne donner de ce remède à la malade que par goutte, et encore étendue dans beaucoup d'eau.

— Augmenter la dose, insista-t-elle, c'est non-seulement en détruire l'effet, mais encore risquer la vie de la malade. Mets cela de côté et tu le reprendras soigneusement demain après avoir prié Dieu, car je présume que vous passez la nuit ici : le froid est terrible, et, en sortant à une pareille heure, on peut être enseveli sous la neige.

Basile et Marioulla remercièrent et consentirent à attendre le jour. Cette dernière déposa avec un vif battement de cœur le flacon à la place indiquée. On mangea le modeste repas. La petite fille aux yeux bleus et aux cheveux blonds descendit, pieds nus, de son entre-sol et vint occuper la place d'honneur près de sa grand'mère, tout en examinant les étrangers avec ses grands yeux sauvages. L'aînée servait à la table. Après le souper, on causa, comme de coutume, de la cruauté des temps actuels et des tueries du temps passé. Ce

sujet de conversation est le lieu commun dans les régions peu civilisées des peuples de tous les siècles. Pour le moment il y avait une amère rivalité : on se plaignait du favori, des besoins du peuple; on compatissait à l'impératrice, qui n'avait personne auprès d'elle qui pût lui dire la vérité en faveur de ses enfants. On gémissait aussi sur le sort de quelques campagnes voisines du faubourg des Pêcheurs, où régnait une épidémie qui frappait à droite et à gauche, mais qui, Dieu merci! avait jusqu'à présent ménagé le faubourg. On s'entretint des fêtes qui se préparaient à Pétersbourg, des éléphants, des chameaux, des ânes et des autres animaux qui devaient conduire les invités à travers les rues, et même de la maison de glace, dont le bruit avait déjà, en moins de vingt-quatre heures, trouvé moyen de pénétrer dans les palais et dans les chaumières. La conversation était de temps en temps interrompue par des malades qui venaient chercher des médicaments. Les uns demandaient un remède pour le mal « de dents »; les autres, pour une paralysie ou un simple mal de tête. La vieille tâchait de secourir tout le monde en lisant des prières, en faisant des conjurations et en ajoutant des gestes qui, aujourd'hui, seraient du magnétisme. Elle renforçait tout cela en donnant aux uns un clou en bois, aux autres un flacon d'eau salée. Toutes ces recettes étaient payées par une

dizaine d'œufs, une terrine de lait; mais, malgré le peu de valeur de ces dons, la vieille femme, qui traitait ces malades au seul nom du bon Dieu, se montrait beaucoup plus satisfaite de cette récompense que ne l'eût été un médecin qui, pour consultation, eût reçu une tabatière d'or.

La vieille bossue semblait répandre autour d'elle une clarté divine qui est l'auréole du bienfait.

XIII

LES ONDINES.

Son enfant, pour elle, n'était-ce pas l'humanité tout entière? BALZAC.

La nuit amena le sommeil dans l'isba : mais ce ne furent que la vieille grand'mère et la petite fille, l'une dans la piété de la vieillesse, l'autre dans la virginité de l'enfance, toutes deux prêtes à paraître devant Dieu, qui dormireut profondément. Quant à Marioulla, elle ne put fermer l'œil de la nuit, tant sa tête était assiégée d'idées diverses et de projets différents.

Quant à l'aînée des petites filles, après s'être re-

muée sur les *patalis*, elle les quitta avec précaution, mit un *souchoun* blanc et s'esquiva légère comme un fantôme.

Ce fut au tour du bohémien d'être inquiet : il avait vu comment s'était esquivée la jolie fille et avec quelle adresse elle avait quitté la chambre commune. La curiosité lui donna une telle secousse, qu'il gagna sur ses pas le vestibule qui conduisait dans la cour, allais-je dire, oubliant que la chaumière n'avait ni cour ni enclos, et que, pareille à un orphelin, elle était isolée, sans parents et sans protecteurs.

La nuit était claire comme la veille, la neige argentée paraissait s'être fondue et dispersée sur la nappe blanche de la plaine. Au plus loin que l'œil pouvait s'étendre, il distinguait le plus petit buisson, qui, au moindre vent, prenait la forme mobile d'un homme ou d'un animal quelconque; des villages entiers, avec leurs toits neigeux, prenaient l'aspect d'une file de tentes blanches qui se suivaient les unes les autres.

Par ci par là un petit feu égaré les éclairait d'une lueur craintive, tranquillisait de loin les pas du voyageur égaré : seul, Pétersbourg reflétait quelques feux pareils à ceux que jette un lampion à travers un décor, seul et dernier débris d'une illumination magnifique, mais éteinte.

Le bohémien jeta les yeux dans la rue pour voir où allait la jeune fille, mais sa trace même avait disparu. L'oreille tendue, il était comme perdu dans ce silence profond et froid, quand tout à coup il entendit un bruit de pas éloigné. Il redoubla d'attention et s'aperçut que ce bruit n'était pas celui d'un piéton isolé; ce bruit alla bientôt s'augmentant, et l'on entendit marcher très-vite et comme si une grande foule s'approchait.

Cependant Basile ne voyait personne, et il avait beau jeter les yeux de tout côté, tout était désert.

Sur ces entrefaites minuit sonna longuement, tristement! Outre le froid, une autre sensation commençait à gagner le bohémien : il avait peur.

Quoique médiocre catholique, il fit le signe de la croix.

Sans doute ce signe de la rédemption de l'homme lui rendit tout son courage, car à peine l'eut-il achevé qu'il se hasarda de descendre l'escalier. Vous pouvez le voir tournant l'angle de la chaumière, et se hasardant dans cette demi-obscurité que nous avons essayé de décrire.

La première chose qui s'offrit à ses yeux fut un tonneau enduit de goudron qui brûlait au milieu des champs; il fit un pas de plus et il lui sembla que, comme une bande d'oiseaux, s'envolait toute une nuée

d'ondines, aux cheveux épars et vêtues selon la tradition que les poëtes ont mises à la mode dans leur humide royaume.

En un clin d'œil tout disparut.

Basile resta immobile.

Ses yeux l'avaient-ils trompé ? Non, car il lui semble que la neige foulée crie encore sous leurs pas.

Que se passe-t-il donc ? Ces sortes d'apparitions présagent toujours un malheur. Ces bruits populaires qui disent que les pêcheurs sont en rapport avec les ondines, et que Basile a pris jusque-là pour des mensonges, seraient-ils une vérité ? Sans doute : c'est aujourd'hui le jour de leur fête, et ce tonneau qui brûle est une illumination en leur honneur.

Nous en faisons autant, nous autres mortels, le jour de la Saint-Jean.

Étonné de ce qu'il venait de voir, se frottant les yeux, tendant l'oreille, Basile regagna le palier de l'escalier.

Mais dès qu'il y fut il entendit de nouveau le même bruit, mais seulement plus fort et plus distinct, et toujours à une distance plus rapprochée. Jusque-là les ondines l'avaient fui, mais maintenant elles venaient à lui ; cette fois il les voyait en face ; la lune dessinait leurs formes charmantes. Les sibylles aquatiques font le tour du faubourg. Basile, qui sent ses jambes flé-

chir sous lui, est forcé de s'asseoir et prononce une prière.

Au fur et à mesure que les ondines s'avancent, sa présence d'esprit l'abandonne. Depuis longtemps il serait rentré dans l'isba, s'il ne craignait, en se levant, d'attirer leur attention. Qui sait ce qui arriverait de lui s'il était vu par elles? Mais comment échappera-t-il à leurs regards? Les voici qui touchent presque à la chaumière; elles n'en sont plus qu'à deux pas; le bohémien respire à peine. Deux d'entre elles devancent les autres; elles portent un objet qu'elles serrent contre leur poitrine, comme elles feraient d'un enfant: une troupe tout entière les suit, et, au milieu de cette troupe, il est facile de reconnaître la jolie petite fille de l'isba. Comment est-elle là? Que fait-elle au milieu des ondines? Qui le croirait? une si sage enfant, modeste comme une sainte, calme comme l'eau dormante de l'étang, et qui fait le signe de la croix ni plus ni moins que le meilleur chrétien!

En ce moment Basile peut voir quels objets portent les deux femmes qui marchent en tête de leurs compagnes: l'une porte un chat noir, l'autre un coq noir. Le chat miaule, le coq chante; seulement on ne saurait dire si ce n'est pas le coq qui miaule ou le chat qui chante.

Le cortége se termine par une jeune ondine, jolie,

mais jolie à tel point, qu'on l'embrasserait volontiers, quel que soit son âge; car, selon toutes probabilités, tout en paraissant quinze ou seize ans, elle a quelque chose comme trois ou quatre mille ans.

Une autre porte un peloton de fil qui tourne de lui-même, et si vite qu'on le croirait vivant.

Puis vient une charrette attelée d'une douzaine de ces êtres mystérieux, et qui fait voler la neige autour d'elle.

A mesure que la troupe fantastique défile, le courage revient au bohémien. La curiosité s'empare de nouveau de lui, à ce point qu'il n'hésite pas à quitter son poste sur l'escalier, et, se cachant derrière l'angle de la chaumière, à regarder où elle va et ce qu'elle devient.

Les nocturnes esprits s'arrêtèrent près du tonneau en flammes, nouèrent les deux bous du fil qu'ils avaient dévidé, firent un trou dans la neige, y enterrèrent le chat et le coq, firent le tour du foyer en criant des imprécations qui parurent diaboliques à Basile; puis, s'étant, derrière les murailles de flammes, dépouillées de leurs habits d'ondines, elles reparurent vêtues comme les jeunes filles des faubourgs.

Puis elles éteignirent le feu en y jetant de la neige, et se dispersèrent de tous côtés.

La petite fille que Basile avait particulièrement sui-

vie des yeux se sépara alors de ses compagnes et, regagnant l'escalier, rentra dans l'isba sans voir celui qui l'épiait.

Le bohémien s'y précipita derrière elle, croyant la voir pâlir et se troubler en sa présence; mais un événement terrible et inattendu se passait dans l'isba, qui attira à lui toute l'attention de Basile.

Marioulla, comme nous l'avons déjà dit, ne pouvait fermer les yeux; elle était poursuivie par une idée qui ne lui laissait ni trêve ni repos; c'est que sa ressemblance avec sa fille pouvait être fatale à celle-ci : d'autres mères eussent été heureuses de cette ressemblance; Marioulla en était épouvantée.

Wolinski lui avait dit de revenir au palais; elle avait promis de le faire; elle se faisait une joie de revoir Mariolizza et de lui parler; mais comment, lui ressemblant trait pour trait, commettre une pareille imprudence? Au palais, elle serait vue par les grands seigneurs, par l'impératrice; elle serait vue côte à côte de cette belle princesse Lehemiko, portrait vivant de sa jeunesse. Un seul propos, une seule supposition suffisait pour perdre Mariolizza dans l'esprit des courtisans, sa chère Mariolizza, qu'elle aimait plus que sa vie, plus que son âme.

C'est cette idée qui l'obsède, qui la tue, qui ne lui laisse pas un instant de repos.

Il faut donc repousser cette inquiétude, jeter hors de soi ce tourment.

Malgré elle, les yeux de Marioulla reviennent sans cesse se fixer sur ce flacon qui contient le liquide corrosif.

La vieille n'a-t-elle pas dit que si ce liquide touchait une partie quelconque du corps, il y produirait des brûlures que la mort elle-même ne pourrait effacer?

Qu'a-t-elle de mieux à faire? Basile est sorti; s'il était là, sans doute il s'opposerait à son projet. Ce projet peut avoir des suites funestes; mais, pour elle, Marioulla les brave. Une seule idée, comme la flamme d'un incendie, l'envahit tout entière. Une autre s'arrêterait devant la douleur, hésiterait devant le danger, tout au moins y regarderait à deux fois; quant à elle, depuis longtemps et du premier coup sa résolution était prise.

Froide et brûlante à la fois, frissonnant comme un malfaiteur, Marioulla quitte son lit, pose en tremblant son pied sur le parquet; elle regarde autour d'elle, sonde l'espace de ses yeux, s'arrête, écoute!

Tout dort!

Elle fait deux ou trois pas, des pas légers comme ceux d'une ombre.

Elle étend les bras. Sa main s'égare dans les ténèbres; enfin elle a touché le flacon.

Elle enlève le papier qui lui sert de bouchon. Miséricorde ! Que s'est-il passé en une seconde ?

Des gouttes de plomb fondu ont brûlé l'un de ses yeux, labouré son visage, sa cervelle bouillonne dans son crâne ; des flammes semblent jaillir devant l'œil dont elle voit encore ; des milliers de poignards lui traversent la poitrine comme des fers rougis, et cependant toutes ces souffrances ne lui arrachent qu'un faible gémissement, qu'un grincement de dents étouffé ; même au milieu de cette agonie, la pensée que c'est pour Mariolizza qu'elle subit toutes ces tortures la soutient ; cette idée l'emporte sur toutes.

Cependant la douleur devient intolérable.

Que faire ? Il faut mourir sur la place. Il lui semble que l'âme a quitté ce corps qui souffre tant ! On réveille la vieille pour lui demander quelque soulagegement.

Pourquoi Basile n'est-il pas là ?

— O mon Dieu ! secourez-moi ! murmure-t-elle.

Et, chancelante, elle s'élance vers la porte par laquelle elle l'a vu sortir; mais, à chaque pas qu'elle fait, il lui semble qu'elle marche sur des lames tranchantes, sur des pointes aiguës. Tout à coup la porte s'ouvre d'elle-même et lui livre le passage.

C'est la petite fille qui rentre de sa promenade nocturne. S'appuyant à la muraille, Marioulla gagne le

palier. Elle entend son nom prononcé par Basile, que sa vue effraye. Un gémissement est sa seule réponse. Elle le saisit par la manche de son habit, s'y cramponne et se retient à lui pour ne pas tomber. Le bohémien sent des gouttes brûlantes rouler sur sa main; il frissonne. Il attire Marioulla à lui, la regarde à la clarté de la lune; il voit son œil droit brûlé, sa joue ravagée et couverte de larmes de sang. Il ne doute plus et jette un cri de douleur : Marioulla s'est défigurée par dévouement pour sa fille.

— Oh! Marioulla! Marioulla! qu'as-tu fait? s'écrie Basile en pleurant.

Et, l'enlevant entre ses bras comme un enfant, il l'emporte dans la chaumière, réveille tout le monde par ses cris, et, d'une voix lamentable, demande du secours.

La jeune fille et la vieille femme se précipitèrent éperdues.

Deux mots et un seul coup d'œil suffirent pour lui tout apprendre. Comment se tromper à cet œil perdu, à ce visage sillonné comme par une lave? Mais que faire? Comme le feu grégeois, la terrible liqueur n'a pas d'antidote. Elle emploie néanmoins toutes les ressources que lui suggèrent son art et son zèle, mais ce n'est qu'au point du jour que le calme reparaît dans la chaumière, où jamais, depuis sa fondation, pareille scène ne s'est accomplie.

Le jour vint; on frappa à la chaumière.

On y apportait, comme de coutume, des cadeaux à la vieille; l'un lui donnait une pile de bois, l'autre une terrine de soupe sortant de dessus le poêle; celui-ci venait lui offrir ses services pour lui chauffer son four; celui-là lui demander si elle n'avait point quelque commission à donner pour la ville. Mais tous ces visiteurs furent longtemps à recevoir une réponse.

Enfin l'aînée des petites filles sortit, et s'excusa de ce que sa grand'mère ne pouvait recevoir personne, attendu qu'elle avait passé toute la nuit près d'une malade, et que le matin seulement elle avait pu fermer les yeux.

Et ce ne fut vraiment que vers midi en effet que l'on se réveilla dans la chaumière. On pansa pour la seconde fois les plaies de la pauvre martyre, tout en lui demandant cette fois comment elle avait eu l'imprudence de toucher au flacon, malgré la recommandation qui lui avait été faite.

La bohémienne prétexta à la fois un oubli et une maladresse. La douleur qu'elle avait ressentie lorsque le corrosif lui avait touché le visage l'empêchait de se rappeler ce qui s'était passé depuis.

Puis elle ajouta :

— Que cela ne t'attriste pas, bonne mère, c'est le bon Dieu qui m'a envoyé cette punition en expiation

de mes péchés. L'avidité m'avait gagnée, j'ai voulu faire trop vite fortune, et pour que la chose ne retombe pas sur toi, nous dirons, lorsqu'on nous interrogera, que c'est de l'eau bouillante que je me suis répandue sur le visage.

La vieille femme n'écoutait point les vaines consolations, elle s'accusait énergiquement d'avoir consenti à mettre aux mains de la bohémienne un remède si dangereux : mais Marioulla s'accusait elle-même si naïvement, que Paramonowna se calma un peu. Soutenue par cette idée qu'elle n'avait eu qu'un désir, celui de faire le bien, la faute n'était point à elle si on ne l'avait point écoutée.

Mais ce qui dans tout cela désolait le plus la bonne femme, c'était d'être obligée de mentir à propos de ce breuvage, — ce qu'elle regardait comme un grand péché, — mais la vérité la menait droit à la prison, et peut-être plus loin encore.

Les bohémiens passèrent encore quelques jours chez la vieille, et lorsque les plaies de la malade commencèrent à se cicatriser, on lui présenta un fragment de miroir afin qu'elle pût s'y voir : la moitié du visage, à partir des sourcils jusqu'au menton, était défigurée par des taches rouges et des cicatrices ; elle avait entièrement perdu un œil, et ce n'était plus qu'à la voix qu'on pouvait reconnaître cette ex-beauté qui

s'était appelée Marioulla et qui avait été tant admirée par ceux qui l'avaient vue dans sa jeunesse.

Ellé jeta les yeux sur elle-même dans ce fragment de miroir, fit une grimace involontaire, mais presque aussitôt un sourire d'ange reparut sur ses lèvres. Ce sourire reflétait le bonheur de la chère Mariolizza. Marioulla autrefois avait été belle; Marioulla maintenant n'était plus que mère.

Quant à Basile, qui était digne de comprendre le sacrifice qu'avait fait la pauvre martyre, il avait, pendant la cure, repris toute sa gaieté. Sa maîtresse bien-aimée avait atteint son but et était hors de danger.

Enfin un jour il voulut avoir le cœur net de l'apparition des ondines. Il profita de l'absence de la jeune fille pour tout raconter à la vieille mère.

Celle-ci se mit à rire.

Ce n'étaient point des esprits des eaux qu'avait vus Basile, mais bien des jeunes filles du faubourg : ce n'était point à une évocation diabolique qu'il avait assisté, mais à une coutume nationale, et qui aujourd'hui se pratique encore dans la Petite Russie.

— Lorsque nous apprenons, lui dit la vieille, que nos voisins sont attaqués de quelques fléaux épidémiques, les jeunes filles se rassemblent, entourent le village et le faubourg encore sains et saufs d'une ficelle, et enterrent vivants un coq et un chat noir, à l'endroit

où les deux bouts de la ficelle se rejoignent. Moyennant cette précaution, ajouta-t-elle, nous sommes sûrs que le fléau dépassera le cercle tracé. Maintenant, ajouta-t-elle encore, si tu demandes à quoi servent le coq, le chat et le tonneau enflammé, je te dirai tout simplement de t'adresser à une plus instruite que moi.

Nos pères faisaient ainsi, et nous faisons comme nos pères.

Mais quoi que lui eût dit la vieille, Basile faisait de temps en temps rougir la jeune fille comme un pavot en lui rappelant la nuit des ondines.

XIV

Atteindre son ennemi, le mettre sous le vent et le vaincre n'est pas une chose facile.

CANTEMIR.

Nous prions le lecteur de retourner d'une pauvre chaumière de pêcheur dans le palais ducal, et nous lui demandons la permission de lui donner quelques mots d'explication, mots dont ne peuvent, comme on sait, se passer les romanciers, et même notre grand-père Walter Scott.

Qui donc, excepté les paysans, n'a pas deux portes à sa maison ; celle de la rue, ouverte à tous, puis une autre porte, porte de service qui bien souvent devient porte secrète? Ces deux entrées et sorties de tout ce qui existe, et par conséquent de tout ce qui sent et pense, auraient pu, dans une autre maison, fournir à un nouveau Fou-Viesen assez de matériaux pour tout un livre étincelant d'esprit. Je ne crois pas qu'un escalier, surtout celui qu'on appelle l'escalier de service, présente en aucun lieu du monde des scènes d'un intérêt pareil à celles qui se passent en Russie; mais, sous ce point de vue, nous en reparlerons un autre jour. Maintenant, je me bornerai à la description de tout ce qui se réunissait chez le duc de Courlande, en passant par les deux portes, à l'heure de la matinée où nous sommes arrivés.

Avec le commencement de la journée la vie commença de circuler dans le palais du duc. Seulement, quelle vie! Une vie craintive, timide, frissonnante, effarée. D'abord elle rampa humblement avec les palefreniers, les chauffeurs et les valets de troisième ordre, à travers les cours, les corridors et les antichambres; mais à peine ces mots : « Il vient de se réveiller » eurent-ils retenti dans la maison, que tout prit un aspect de terreur : les démarches, les mouvements, les paroles, les regards, les respirations, tout s'accorda et

marcha en mesure. Les innombrables conduits de ce grand conducteur Biren eurent en un moment mis tout Pétersbourg sur le même ton ; on eût dit que quelqu'un avait donné le mot d'ordre aux âmes, et l'âme de chacun se mit au port d'armes pour exécuter son thème monotone.

D'immenses passages conduisaient à la maison ; des sentinelles de la garde du duc étaient échelonnées de distance en distance, mais en vue l'une de l'autre, dans toute la longueur de ces passages, ainsi que sur l'escalier ; chacune d'elles, couverte d'or de la tête aux pieds, semblait un tison enflammé ; toutes ensemble avaient l'air d'une longue chaîne d'or à laquelle, hélas ! au-delà du seuil s'attachait invisiblement une autre chaîne de fer, qui enveloppait la mine de tous ses réseaux. L'énorme salle d'attente était envahie par une quantité de causeurs, de heiduques, de Turcs, de hussards, de chasseurs, de courriers, enfin par tout le domestique magnifiquement vêtu d'un grand seigneur, comme l'est un champ de blé par les sauterelles. Parmi tout ce monde impertinent comme d'habitude, se mêlaient des officiers d'ordonnance des régiments de la garde. Rien qu'à voir les regards de travers de ces gens de service, leurs grossières réponses ainsi que leurs bâillements et leurs contorsions sur les banquettes à l'entrée des personnages peu importants, vous eussiez

reconnu à l'instant même que le maître était un favori.

Koulkowski était déjà, selon son habitude, assis dans la salle de réception, tout à côté de la salle d'attente. Il était venu pour la dernière fois s'incruster sur sa chaise, et jouir du déclin de son service près du premier personnage de l'empire, à la condition d'être suivi d'un œil protecteur dans sa condition nouvelle. On pouvait aisément s'apercevoir de son émotion; et d'ailleurs comment eût-il pu être gai et sans souci comme auparavant? Il faisait ses derniers adieux au salon de réception du duc comme à une patrie. Ici, près de ce lambris doré qui représente un satyre aux pieds fourchus, faisant des bonds grotesques, on lui a souri une fois. Là, près de cette table en marbre, la main toute-puissante et toute gracieuse, qu'il s'était empressé de baiser aussitôt, s'était posée sur son épaule. Plus loin Son Altesse, tout en pinçant amicalement sa joue pleine et fraîche, l'avait un jour amené devant une immense glace récemment apportée de Venise, afin qu'il y pût admirer sa face rubiconde et sa tête chauve, à laquelle deux longues oreilles étaient collées par derrière.

Et cette chaise! cette chaise, trône précieux de sa grandeur déclinante, oh! il la portera dans son cœur à travers tous les orages et toutes les évantualités de ce monde! Pour la dernière fois il apporte des nouvelles toutes fraîches aux chercheurs de fortune, et

notamment que la jument favorite du duc a mis bas pendant la nuit un poulain mâle; puis il faut bien se mettre au niveau de la circonstance : que son habit de page, présent du duc, était déjà prêt; enfin que Érikler, le neveu de Lipmann, était promu au grade de secrétaire du cabinet, ce que tout le monde ignorait encore, excepté lui, Koulkowski, et le duc lui-même. Les sourires des illustres seigneure qui lui demandaient de ne pas les oublier à la cour, la poignée de main qu'échangeaient en passant avec lui le valet de chambre du duc, tout cela illumina, hélas! pour la dernière fois, la carrière de son service passé. Quelle position l'attend dorénavant? Le rôle de bouffon, ce serait encore quelque chose, puisqu'il serait, vu l'illustration de sa race le premier bouffon de l'empire. Mais les pages sont de malicieux coquins : ils feront de lui le plastron de leurs moqueries, ils ne lui donneront pas le droit de se reposer dix minutes sur une chaise; les nouvelles ne passeront plus par lui. Seigneur! Seigneur! la fortune est éphémère!

Peu à peu la salle de réception, d'envahie qu'elle était, fut encombrée par les gens en place, le nez en l'air, crachant au ciel une fois hors du palais, mais ici, pliés, courbés, avec des regards humbles et timides, attendant leur sort de la porte des appartements intérieurs. Parmi ces nouveaux arrivés on n'entend

aucune conversation; on remarque seulement de muets mouvements de lèvres et de mains, et des sourires savamment étudiés d'après la mesure de la plus humble crainte. Tous cependant sont des gens de poids et de crédit. Ils mesurent les velours et les brocarts de leurs coudes et de leurs épaules. Quand ils se furent rangés le long des murs et des fenêtres, on eût été aveuglé de les voir, tant la vivacité des couleurs de leurs habits et l'or dont ils étaient couverts étaient éblouissants. On ne voit ici ni pauvre veuve implorant une pension à la mort de son mari ou la réception d'un pauvre orphelin dans un collége, ni vieux paysan gémissant sur ses jeunes enfants vendus un à un ou bien enlevés pour l'armée en avance des conscriptions suivantes. On n'y voit ni marchand avec des propositions de nouvelles et lucratives spéculations, ni artiste mandé d'une manière inattendue et inespérée pour recevoir la récompense de son infatigable travail, qu'il commença pour la postérité et qu'il finit par vendre pour un morceau de pain. Pas un seul solliciteur parmi les arrivants : des courtisans, — âge d'or. — Ils attendent une heure, deux heures et plus.

Comme vous pouvez le voir, l'atmosphère des appartements extérieurs est glaciale. Voyons quelle est la température des appartements intérieurs.

Après avoir jeté en passant un coup d'œil dans le

cabinet de toilette de la duchesse, d'où sortent et entrent sans cesse des facteurs de toute espèce, adroits et affairés, de tout pays et de toute condition, des joailliers et des fournisseurs, des couturiers et des secrétaires mâles et femelles, pénétrons dans la tanière de l'ours lui-même, dans le cabinet du duc.

Le duc aimait la magnificence ; on peut donc se figurer comme les fantaisies avaient dévoré la chambre d'où les brûlants rayons de sa toute-puissance incendiaient la Russie. Vêtu d'une robe de chambre élégante, reposant un de ses pieds chaussé d'un bas de soie et d'une pantoufle sur le splendide velours d'un coussin, appuyant l'autre sur le tapis de Perse qui recouvrait le plancher, il était assis sur un fauteuil au dossier duquel brillait la couronne ducale, en or massif, et de temps en temps jetait un regard ferme, mais cependant circonspect, sur une glace dans laquelle il pouvait se voir de la tête aux pieds, ainsi que tous ceux qui entraient dans l'appartement. Il poussait le soin de sa toilette jusqu'à une telle coquetterie, — pareil à un habile calligraphe désireux d'enchanter un connaisseur par le moindre trait pittoresque de son écriture, — que malgré toutes les souffrances que le coiffeur lui faisait endurer, il était aussi patient qu'aurait pu l'être un de ces mannequins en carton sur lesquels s'exerce le peigne des artistes en cheveux. Il n'y avait dans le

monde entier que son coiffeur qui pût se permettre d'en agir aussi despotiquement envers lui sans craindre les représailles. Après le coiffeur venait le tour du valet de chambre, qui l'habillait de la tête aux pieds. Quiconque eût vu le terrible favori, sa toilette achevée, admirant sa tournure, le sourire du triomphe sur les lèvres, eût pu croire que le but de son existence était simplement de plaire et de charmer.

Il venait d'en être ainsi. Au moment où nous en sommes venu, le duc, frisé, rasé, pommadé, se contemplait complaisamment dans la glace, assis dans une pose gracieuse. Le valet de chambre venait de sortir, lorsque le monstrueux Grosnott, celui que nous avons vu assister à l'exécution du Petit Russien, se présenta avec les dépêches. On en décacheta une première, puis une seconde, enfin une troisième, et l'homme élégant, le charmant grand seigneur, disparut pour faire place au véritable Biren. Le tigre a été caressé à rebrousse-poil : ses yeux s'injectent de fiel, sa figure se contracte, il se mord les lèvres. — Ah ! le niais ! dit-il à demi-voix, il se mêle de ce qui ne le regarde pas ! Et, en prononçant ces mots, il met en pièces ses manchettes en point d'Alençon, qui, en quelques secondes, jonchent le tapis de Perse de leurs débris.

La gracieuse épithète qui venait de lui échapper s'appliquait à son frère Gustave, qui avait pris une

sotte part à cette expédition de bal masqué qui s'était faite contre Wolinski. La lettre qui contenait le rapport de cette expédition gisait, toute froissée, aux pieds du duc. Il était furieux, et, d'habitude, quand il se trouvait en cet état, il avait besoin d'une victime. Les manches d'Alençon étaient en pièces, il est vrai, mais la dentelle, c'est un objet et non un être qui puisse ressentir les souffrances. Grosnott était devant lui. Il se jeta sur Grosnott.

— Et toi ! s'écria-t-il, bégayant de fureur, sot animal !...

L'aide de camp, espèce de marbre vivant, — nous n'osons pas dire animé, — habitué à ces sortes d'explosions, se taisait. Pas un vestige de frayeur, pas une trace d'amour-propre blessé, ne se trahit sur sa figure impassible.

— Vous êtes un coupable, monsieur, et je vous parle comme à un coupable ! s'écria durement Biren.

L'aide de camp restait muet, et son maître, ne trouvant pas de résistance, s'apaisait de plus en plus.

— Dites à un âne de garder un champ, dit le duc, et il ravagera tout votre blé ! Donnez des commissions à ces messieurs, il en est de même : ils vont droit au but sans garder les convenances ! Hier vous avez, par exemple, reçu l'ordre de donner la question à ce Petit Russien : eh bien ! qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai gelé, grâce à un seau d'eau de trop, répondit froidement Grosnott. C'est un coquin de moins sur la terre, et voilà tout.

— Je sais que c'était un coquin, un drôle, un chien, mais toujours fallait-il sauvegarder les apparences... de la légalité, au moins... ne pas faire cette exécution chez moi, dans ma cour. Par ma foi! on a choisi une belle place pour donner la question à un homme, là où pouvait se trouver ma toute gracieuse souveraine, qui voit tout, remarque tout. Eh bien, cela est justement arrivé.

— Nous n'avions pas eu le temps de remettre la chose à un autre jour, Votre Altesse; Lipmann m'avait donné l'ordre d'en finir au plus vite.

— Que le diable vous emporte, vous et Lipmann! Vous n'avez qu'à vous en tirer maintenant comme il vous plaira, lorsqu'il faudra en répondre. Moi, je ne sais rien et ne veux rien savoir. Moi, je veux que le mort soit vivant, entendez-vous bien?

— Parfaitement, Votre Altesse.

— Et si le Petit Russien est mandé auprès de Wolinski, je veux qu'il soit là en chair et en os, dussiez-vous entrer vous-même dans sa peau, entendez-vous? sinon, je vous envoie en Sibérie commander les forteresses de mineurs.

— La faute en est à moi et à M. le grand commis-

saire. Que la responsabilité en retombe donc sur nous! Heureusement que les circonstances ont déjà corrigé les événements.

— Je serais curieux d'apprendre de quelle façon.

— Je puis seulement vous assurer que ni loups ni fossoyeurs ne trouveront rien à gagner sur le corps de Gordenko, et que le Petit-Russien, paré pour la fête, se trouve ici en chair et en os. Mais comment cela s'est-il fait? C'est ce que M. Lipmann lui-même aura l'honneur d'expliquer à Votre Altesse. Moi, je ne sais que ce que l'on m'ordonne de savoir.

— C'est bien, si c'est ainsi, dit le duc en s'apaisant tout à fait. Je vous aime, je me suis habitué à vous, vous m'êtes attaché et vous êtes actif quand on vous commande; c'est pourquoi je voudrais de tout mon cœur que vous vous tirassiez sain et sauf de cette méchante histoire. Mais voici le grand commissaire; allez à vos affaires.

L'aide de camp Grosnott et le grand commissaire Lipmann pouvaient entrer à toute heure du jour et de la nuit chez le duc sans être annoncés, mais le degré de confiance à l'égard de ces deux personnages était différent; chacun d'eux avait sa charge et ses devoirs : le premier n'était qu'un exécuteur sévère et silencieux des condamnations secrètes, une excellente machine à exterminer les gens, ce qu'il faisait, sans savoir pour-

quoi il exterminait; en un mot, un instrument muet et prêt à serrer le nœud, au premier signe de son maître; l'autre, espion adroit et spirituel, conseiller et juge partout où l'esprit d'un homme ou le cœur d'un citoyen laissait soupçonner un noble antagonisme de l'ambitieuse personnalité du favori, cet antagonisme ne se fût-il trahi que par quelques mots ou même quelques allusions. Biren n'avait qu'à toucher à cette corde pour la faire vibrer dans tous les coins de la Russie. Si quelqu'un, à l'exemple du barbier du roi Midas, avait eu l'idée d'ensevelir son secret dans la terre, et que le duc eût eu besoin de le connaître, Lipmann aurait planté un roseau sur cette terre, et le vent, balançant ce roseau, aurait trahi le secret. Le favori lui-même avait beau étudier les détours et les ruses du diplomate malveillant, il avait beau tâcher d'imiter le machiavélisme du vice-chancelier d'alors, — Ostermann, — c'est-à-dire un modèle achevé dans l'art de se masquer selon les circonstances, cependant il ne put jamais atteindre à la perfection de cet art, n'ayant ni assez d'esprit ni assez de puissance sur lui-même pour parvenir à ce but. Dans le cas où la violence de son caractère pouvait le trahir et son astuce être impuissante, Lipmann le remplaçait, travaillait comme une taupe dans son terrier, terrier qui avait assez de conduits pour le mener partout, à commencer par le palais, à finir

par les plus humbles cabanes des derniers mendiants.

C'est ainsi que chacun des deux rivaux, le duc de Courlande, comme Wolinski, avait son conseiller également astucieux. La différence entre eux était que Zouda, avec son âme noble et élevée, n'agissait qu'en raison de son attachement désintéressé pour son ami et au nom de tout ce qui est grand et beau, et Lipmann, prêt à toutes les bassesses comme à toutes les noirceurs, ne servait son digne protecteur qu'en vue des honneurs et des richesses.

Lipmann entra dans le cabinet, joyeusement cambré comme un chat qui veut bien caresser son maître; mais, apercevant tout à coup les morceaux de dentelles éparpillés comme des débris d'un vaisseau naufragé, il dissimula tant soit peu son contentement.

Son premier mot fut à propos du Petit Russien.

Il tombait mal, le duc commençait d'en avoir assez.

— Toujours lui! s'écria-t-il avec colère. Ne me laissera-t-on pas tranquille avec ce misérable? Croyez-vous vraiment que je m'embarrasse de cette sotte affaire? Croyez-vous que si quelqu'un s'avisait, il ne me suffirait pas d'un seul mot?

— Votre Altesse, répondit Lipmann avec humilité et en souriant, ne veut certainement pas me forcer de regagner de nouveau son inappréciable confiance, que je croyais déjà posséder sans conteste comme le prix

de tant d'années de service et d'attachement. Je pense donc...

— Que je plaisante, n'est-ce pas? Eh bien! oui, cher Lipmann, je plaisante, car j'ai remarqué quelque chose de joyeux. Je sais bien que notre affaire est grave à l'endroit de la Pologne, mais je sais aussi que nous avons dans la personne de notre grand chancelier un ami dévoué et vigilant qui ne laissera point l'ennemi arriver jusqu'à nous.

— Vous avez deviné juste, Altesse; cette affaire un peu embrouillée, que Grosnott avait eu l'imprudence de trancher d'un seul coup d'épée, est heureusement terminée.

— Oui, oui, dit le duc tout joyeux, Grosnott s'est laissé emporter; c'est pourquoi je lui ai déclaré qu'en cas de malheur il répondait de tout: un garçon bon et dévoué, mais, il faut le dire, gauche comme un Turc.

— C'est vrai, reprit Lipmann, j'ai eu le bonheur de justifier la confiance de Votre Altesse; mais aussi il faut avouer que l'intelligence des gens qui nous sont dévoués nous a énormément aidés.

— Ces gens étaient choisis par vous, mon modeste ami.

Lipmann rejeta sa crinière rousse en arrière, et sa figure resplendit de toute la plénitude de son contentement.

Il salua et continua, mais à voix si basse, que la plus fine oreille écoutant derrière la porte eût perdu son temps.

— Le voyvode, dit Lipmann, un de nos agents, et qui, pour ne pas inspirer de soupçons, avait signé la dénonciation de Gordenko, et qui me tenait au courant de tout, suivait les traces toutes chaudes du vaurien. A Tiver, il eut vent de la soustraction et du remplacement du Petit Russien. Paré pour la fête et devinant que Gordenko était réservé pour un autre jeu, il ne laissa pas faire grand chemin au fuyard et me l'envoya juste à temps. Gordenko n'est plus, mais le vrai Petit Russien est ici; quiconque dira non se fera une mauvaise affaire. Il y a bien eu une bohémienne, astucieuse et spirituelle comme un démon, qui a failli se mêler de tout cela; cependant, grâce aux moyens de répression que je tiens de Votre Altesse, j'en ai eu fini si vite avec elle, que moi-même j'ai été surpris de ce prompt dénoûment.

Ici Lipmann raconta ses soupçons, son interrogatoire, le succès de ses mesures; enfin la dénonciation originale fut triomphalement remise au duc, qui, l'ayant lue et relue plusieurs fois, pressa autant de fois la main du grand commissaire.

— Maintenant, Lipmann, arrangez-vous avec les dénonciateurs comme il vous plaira, dit le duc, prenant

sur son bureau plusieurs feuilles de papier et les donnant à Lipmann, ainsi que la dénonciation originale de Gordenko. Tenez, voici des blancs seings; mais que tout soit fini. Ayant choisi dans tous ces chiffons ceux qui vous sont nécessaires, brûlez le reste.

Puis gracieusement :

— Vous m'avez fait un cadeau, ajouta-t-il, mais je ne resterai pas votre débiteur : votre neveu est fait secrétaire du cabinet; annoncez-lui cette nouvelle et ajoutez que, comme commencement de maison, je lui donne deux chevaux de mon écurie et un équipage correspondant.

— Vos bontés sont infinies; croyez que je les apprécie dans mon cœur, seulement je ne trouve pas de mots pour exprimer ma reconnaissance. Permettez donc, ô mon protecteur, que mon neveu lui-même offre à Votre Altesse, — j'allais dire Impériale...

— Ne vous pressez pas de m'accorder ce titre, Lipmann, il me porterait malheur.

— Oh! pour cette fois-ci, croyez-moi, je suis bon prophète, et dans six mois ce n'est pas moi seulement qui vous donnerai ce titre, mais la Russie tout entière.

— Flatteur! fit Biren en le menaçant du doigt.

Puis, regardant autour de lui :

— Eh bien! mais où est-il donc, votre neveu? demanda-t-il.

Le tigre jouait avec le renard.

— Monsieur Erikler! cria le grand commissaire en entr'ouvrant la chambre la plus proche du côté des appartements intérieurs; monsieur Érikler! Son Altesse désire vous voir.

Erikler, — vous connaissez le personnage long et endormi qui répondait à ce nom, — Erikler apparut à cet appel, salua comme un étudiant à son premier début dans le monde, commença par marcher sur les pieds de son oncle, et enfin se tint debout et immobile, son nez de bécasse en avant.

— Rendez grâce à Son Altesse des nouvelles bontés dont elle daigne vous combler, lui dit Lipmann faisant signe à son neveu de baiser la main du duc; vous êtes fait secrétaire du cabinet.

L'oncle ne s'adressait jamais à son neveu qu'en se servant du mot *vous*.

— Ah! sans doute, vos bontés... Votre Altesse... le souvenir des bienfaits est impérissable... balbutia le neveu, s'interrompant et saluant entre chaque mot, mais faisant semblant de ne pas comprendre l'invitation de son oncle à baiser la main.

— Assez, assez, dit Biren en souriant avec malice; par ma foi, voilà un orateur des plus éloquents. Ce n'est pas tout à fait un Démosthène, mais enfin... Du reste, quant aux Démosthènes, nous n'en avons que faire; en

revanche, il rédige les affaires non moins bien qu un ministre d'État. Ostermann, — on peut compter l'opinion d'Ostermann pour quelque chose, je pense, — Ostermann trouve en lui l'étoffe d'un grand diplomate. (Erikler salua profondément.) J'aime, au reste, continua Biren, qu'un subalterne pense quand on lui dit de penser, et non quand il lui plaît de le faire. Continuez, continuez, jeune homme, et souvenez-vous que la principale vertu d'un secrétaire d'État, c'est la modestie, la modestie toujours, et que sa langue est sa première ennemie.

Ici Biren fit à Erikler une légère inclinaison de tête, et quand celui-ci, ayant compris que son audience était terminée, eut fait sa sortie et salué si gauchement que le ceinturon de son épée s'accrocha à un fauteuil, qu'il traîna un instant à sa suite, le duc se retourna vers le grand commissaire.

— Votre neveu, mon cher Lipmann, dit-il en souriant, n'est pas encore dégourdi, quoique voilà plus d'un an qu'il soit secrétaire près de vous; mais avec le temps la cour le polira. Et maintenant que l'affaire de ce Petit Russien est terminée, je suis content de mon côté; seulement vous vous rappelez qu'il nous en reste un seconde bien autrement importante.

— Voulez-vous parler de notre guerre avec le fougueux, l'indompté, mais non indomptable Wolinski?

— Justement. C'est un homme étrange, que rien ne satisfait ni n'effraye; partout où il peut le faire il me contredit; jusque dans mon sommeil il m'apparaît comme l'épée de Damoclès, que je m'attends à me sentir tomber sur la tête à chaque instant. Tant qu'il vit, je ne vis pas, moi; mes mouvements sont paralysés, ma puissance est incomplète... vous comprenez, n'est-ce pas, Lipmann?

— Oui; sa chute est nécessaire à votre tranquillité, mais une chute mortelle... Il est le chef d'une association qui veut la perte de tout ce qui n'est pas Russe.

— Les infâmes révolutionnaires!... ah! je leur ferai beau jeu!... Des paysans qui infectent l'oignon! Ils nous doivent tout, et voilà leur reconnaissance... Ah! vous avez beau vouloir apprivoiser le loup, il pense toujours à sa force. Vers créés pour ramper, ils veulent être des hommes. Ah! je leur prouverai que la dernière rosse des écuries du duc de Courlande vaut mieux qu'un Russe. Ils ne savent pas à qui ils s'attaquent, il ne s'agit pas d'un Koulkowski cette fois.

Et en disant ces mots Biren tremblait convulsivement, ses dents grinçaient malgré lui; mais, s'étant un peu calmé, il continua:

— Au reste, si l'on vous en croit, Lipmann, nous avons trouvé le côté faible de cet Achille.

Lipmann n'avait jamais lu Homère, et cependant il devina aussitôt de quelle chose il s'agissait.

— Ah! dit-il, vous voulez parler de son intrigue avec cette princesse de Moldavie? Oui, c'est un excellent moyen. J'avais prédit à Votre Altesse qu'il était possible de le faire tomber dans ce piége; et quand vous m'aurez raconté vos succès, je vous dirai, moi, ce que j'ai fait de mon côté.

— Ah! nous avons une fille de chambre qui travaille assidument pour nous auprès de la princesse. Hier un page m'a apporté un billet que notre héros adresse à sa bien-aimée. Oui, en effet, cela commence bien, mais il faut conduire habilement la chose. Il faut rendre la correspondance plus active, ménager quelque rendez-vous, et là, le diable m'emporte si nous n'attrapons pas l'oiseau sur son nid! Dans ce moment il faudra...

— Vous amener là, vous, ou l'impératrice elle-même.

— Mon cher, vous saisissez mes pensées au vol aussi rapidement qu'un amoureux saisit au passage les regards de sa maîtresse. Elle l'adore comme son enfant, c'est pour elle un talisman qui la préserve du mauvais œil. C'est tout à la fois son jouet et sa consolation, et voilà que tout à coup le démon lui-même, sous la forme de Wolinski, vient lui enlever ce trésor.

Un éclair d'infernale joie passa sur le visage du favori.

— Alors la tête du traître sera bientôt en votre puissance, se hâta d'ajouter avec un air de triomphe le digne confident du duc. Eh bien, pour compléter la fête, nous tâcherons de le rendre furieux dans le palais même. Comme Votre Altesse, je le tiens pour un homme dangereux. Mais nous conduirons adroitement l'affaire, et je réponds de la réussite sur ma tête. La bohémienne nous aide sans le savoir. C'est elle qui protége les amoureux; il faut que Votre Altesse ménage à cette chaldéenne la libre entrée près de notre sotte princesse.

— Oui, l'impératrice aime qu'on lui dise sa bonne aventure; depuis que l'astrologue Buchner lui a promis la couronne, elle tourmente continuellement le professeur d'astronomie par les horoscopes qu'elle se fait tirer. Un astrologue en jupons, c'est quelque chose de nouveau, nous exploiterons cette curiosité.

— Et la bonne semence donnera une ample moisson !

— Lipmann, vous avez une tête qui vaut son pesant d'or ; il faut que je vous fasse ministre.

— Merci, Altesse, mais je ne veux pas déchoir, je suis votre ministre, à vous. Ah ! j'oubliais encore une chose : il faut propager par tous les moyens possibles les bruits sur le veuvage de Wolinski, c'est indispensable, autrement dès le commencement nos plans peuvent échouer; de mon côté j'ai déjà fait sous ce rapport tout ce que j'ai pu.

— Je vous promets de vous seconder, Lipmann.

— Il faudrait, pour un temps, retenir sa femme à Moscou. Mais, quant à cela, la chose ira toute seule, son fidèle époux s'en occupant lui-même.

— Et nous ne pourrions rien faire de mieux. En vérité, Lipmann, dit le duc en riant, viens ici, il faut que je t'embrasse.

Et le duc de Courlande baisa au front son acolyte, aussi humblement courbé devant lui que s'il eût été prosterné sous la bénédiction d'un prêtre.

Encouragé par cette haute faveur, Lipmann continua :

— Puis vous avez encore ce livre qu'a dérobé la femme de charge dans le cabinet de Wolinski. Comment donc le nommez-vous? le titre m'échappe.

— L'histoire de Jeanne de Naples, en marge duquel, de la main du traître, sont tracés ces deux mots :

— Elle ! Elle !

— Il a fait là une heureuse comparaison, il faut l'avouer ! il se met lui-même la corde au cou ; — de plus, hier soir...

— Ah ! je vous interromps là, mon cher, dit Biren d'un ton pincé et hochant la tête ; je vous avoue qu'hier cette histoire de bal masqué m'a fort chagriné pour vous. Malheureux ! venir du *cimetière aux loups* à pied, par cet abominable froid !

— Ne vous inquiétez pas à propos de moi ; mon âme

et mon corps sont prêts à braver pour vous feu comme glace; pour vous, je déterrerais de mes mains, monseigneur, les cadavres de ce cimetière, et les remplacerais par des corps vivants. Nous avions tout préparé à merveille; mais tout a été gâté par je ne sais quel masque qui nous suivait : il chuchota quelques mots à l'oreille du maître de la maison, et tout fut retourné, — de l'envers à l'endroit; — de plus, le frère de Votre Altesse a assez mal à propos fait le chevalier.

— Mon frère sera mis aux arrêts, ne fût-ce que pour les apparences; il faut donner satisfaction à Wolinski, qui se prétend offensé. Mais je serais curieux, Lipmann, de connaître ce masque impertinent et mystérieux qui sait si bien nos secrets.

Puis soucieusement :

— Nos secrets! ajouta le duc; songez-y, Lipmann, cela ne doit pas être.

— Oh! je retrouverai le personnage, dût-il m'en coûter un doigt de la main, et Dieu m'est témoin que je vengerai sur lui ma promenade nocturne, ainsi que nos inquiétudes, qui valent bien qu'on lui détende les nerfs avec des tenailles. Mais ce ne sont là que des misères comparées à nos succès. — A propos, Wolinski, hier encore, a parlé un peu trop légèrement sur le compte de l'impératrice. Il a porté sa santé tout en chantonnant le *De profundis*.

— Diable! voilà qui sera d'un grand effet près de l'impératrice, qui est malade.

— Il vous a envoyé... quant à vous, et Lipmann ricana en se frottant les mains.

— Au diable? Tu ne m'annonces là rien de nouveau, Lipmann. Seulement nous verrons lequel de nous deux fera le premier le voyage de l'enfer. En attendant, tout va bien.

— Permettez-moi alors, monseigneur, de solliciter deux grâces de Votre Altesse.

— Accordé d'avance.

— Vous avez votre rival, j'ai le mien. Le vôtre est dangereux, le mien aussi. Zouda travaille à notre perte de tout son pouvoir. La servante-maîtresse, qui nous est dévouée, est soupçonnée par lui, et, d'un moment à l'autre, s'attend à un malheur. Il faut la sauver, ne fût-ce que pour faire enrager son maître.

— Et le moyen? ne lui appartient-elle pas? n'est-elle pas femme de serf?

— J'y ai déjà pensé; mais attendez, monseigneur, l'impératrice veut pousser la plaisanterie jusqu'au bout à l'endroit de Koulkowski; on lui cherche une promise parmi les femmes du peuple.

— Alors rien de mieux que cette drôlesse : nous la ferons demander par l'impératrice à Wolinski pour son page quinquagénaire.

— Et Wolinski n'osera point refuser. Seulement il faut se presser, Votre Altesse...

— Mon premier soin, une fois au palais, sera de m'en occuper.

— Son fils, — si vous voulez bien me permettre encore de vous entretenir de ceci, — son fils, quoique fort sot, nous sert avec zèle. A l'instant même il vient de jouer avec grand succès le rôle de *la langue*.

— Eh bien?

— Eh bien! Altesse, on lui a promis le grade d'officier, en récompense de ce qu'il a amené nos comparses à la fête.

— Vous pouvez le nommer officier, je vous y autorise.

— Mon rapport est terminé, monseigneur, et je me hâte de me rendre à mes travaux. Votre antichambre et votre salle d'attente sont depuis longtemps pleines d'une foule impatiente de saluer son soleil.

— Bon! la foule n'a qu'à attendre. Il est bon, mon cher Lipmann, de lui tenir la dragée haute, sinon elle s'émanciperait. Du bruit et du clinquant pour les sots; beaucoup de sévérité pour les gens d'esprit, et tout va bien. Envoyez-moi Koulkowski, je veux m'en amuser un instant et prendre des mesures sur son mariage.

A la place de Lipmann, qui se retira en saluant jusqu'à terre, apparut Koulkowski.

— Cher page, lui dit le duc, nous nous séparons donc?

— Je vais être privé de la contemplation du visage de Votre Altesse, dont je vivais depuis tant d'années comme de la manne du ciel, répondit le page quinquagénaire en venant baiser la main du duc.

— Oh! oh! pourquoi se lamenter ainsi?,—Et retirant sa main, mais trop tard, Koulkowski avait eu le temps de l'attraper de ses lèvres au vol : Sois persuadé que je ne t'abandonnerai pas dans ta nouvelle carrière, mon cher Koulkowski, et pour te prouver mes bontés, voici ce que je viens de faire pour toi; seulement ne me fatigue pas de ta reconnaissance, entends-tu?

Koulkowski, autant que le lui permettait son énorme rotondité, s'inclina avec un servile empressement pour prêter l'oreille à ce qu'allait lui annoncer de faveurs nouvelles son bienfaiteur.

— L'impératrice a appris que tu avais souillé tes lèvres en baisant la pantoufle du pape. Pour expier les belles promesses que tu as faites à Rome, tu méritais d'aller un peu surveiller la chasse aux martres et aux renards bleus. Mais j'ai intercédé pour toi. J'ai fait observer qu'avec ton gros ventre tu parcourrais la Sibérie tout entière avant de mettre la main même sur une souris. Enfin nous avons tourné l'affaire de telle façon que te voilà à la cour avec un nouveau service. Mais, —

Biren le menaça du doigt, — jeune page, vous êtes un mauvais sujet, un grand vaurien. — Koulkowski fit un salut aussi profond qu'il put. — L'impératrice craint pour le repos de ses filles d'honneur, et veut absolument te marier. As-tu entendu parler de cela?

— Sa Majesté m'a fait l'honneur de me le dire elle-même, et de son auguste bouche.

— Eh bien! je t'ai trouvé une fiancée, Koulkowski. Je ne saurais te dire qu'elle soit jeune et belle, ou de naissance illustre; mais en revanche c'est mon choix.

— Ordonnez-moi d'épouser une chèvre, Altesse, et je serai trop heureux d'obéir à votre volonté sacrée.

— Une chèvre! il y a une idée là-dedans, Koulkowski; seulement nous garderons son application pour une autre circonstance. Quant à toi, je 'ai choisi pour épouse la première femme de chambre de Wolinski.

— La première femme de chambre!... balbutia le pauvre page anéanti.

— Oui, elle, justement; elle a pour dot mes bontés et le pardon de notre souveraine pour tous tes vieux péchés. Je sais bien qu'à ces mots de *première femme de chambre,* les ossements de tes ancêtres, les khans de Tartarie ou les princes de Lithuanie, ont tressailli dans leur sépulcre. Sans doute ils déploient leurs parchemins noircis aux yeux de leur descendant qui se

mésallie, mais leur descendant s'est mis dans une fâcheuse passe, et il faut qu'il accepte de bon gré le trésor qu'on lui propose, avec l'accompagnement que j'ai dit, ou sinon on le lui fera prendre pour rien.

Le page de service entra et annonça le vice-chancelier Ostermann.

— Qu'il entre, répondit le duc.

Puis, se retournant du côté de Koulkowski, et avec une intonation qui le glaça jusqu'à la moelle des os :

— Eh bien! lui demanda-t-il, ai-je votre consentement, illustre seigneur?

— Vos bontés sont immenses, Altesse, répondit le malheureux Koulkowski, j'épouserai.

— Vite, balayez-moi tout cela, cria Biren aux laquais, en leur montrant les fragments de dentelle d'Alençon qui jonchaient le parquet.

Mais, plus prompt que les laquais, le descendant des khans de Tartarie et des princes de Lithuanie se précipita ventre à terre pour ramasser les précieux débris qui jonchaient le plancher.

Le duc lui aida en lui poussant du pied le dernier lambeau.

XV

LES RIVAUX.

> Quel terrible spectacle! Ils se sont rencontrés, ils luttent, et tantôt celui-ci, tantôt celui-là fait plier l'autre.

Ostermann, fils d'un ecclésiastique du village vestphalien de Bokoum, puis étudiant de l'université d'Iéna, où il s'occupait de sciences abstraites, tout en plaisantant avec son professeur de langues orientales et lui plantant des cornes sur la tête, avait eu le malheur, à la suite d'une querelle avec un de ses camarades, de l'égratigner assez grièvement pour se voir obligé d'aller chercher un refuge là où les gens de talent étaient certains de trouver un asile, c'est-à-dire à la cour du réformateur de la Russie. Là, apprécié dignement par le tzar qui avait deviné son génie, Ostermann, par reconnaissance et au moyen de la diplomatie, fit rentrer sous le sceptre de l'empereur les provinces baltiques qui avaient été sur le point de lui échapper, et cela sans

parler des autres hauts faits du ministre pour l'utilité de sa nouvelle patrie. Ce même Ostermann, riche à son tour d'argent et de domaines, reçu chancelier-comte, ayant su conserver comme par droit d'hérédité la faveur et la bienveillance de deux empereurs, de deux impératrices, d'un régent et d'une régente, et, ce qui est plus difficile encore, de trois favoris tout-puissants, Russes et étranger, était sous le règne de l'impératrice Anne Ivanowa une espèce de contre-poids entre les partis rivaux. Connaissant la puisssance de Biren, le favori de l'impératrice Anne, en même temps qu'il était le chef du parti allemand, s'appuyant sur le trône, appréciant la force de l'archevêque de Novogorod et la terreur qui dominait toute la population, le souple ministre agissait en secret en faveur de ce parti, mais ne s'attaquait pas ostensiblement au parti russe, à la tête duquel se trouvait Wolinski, connu par ses éminents services et pour être d'un caractère noble et ferme, sûr en outre de l'amitié de quelques patriotes prêts à sacrifier leur vie pour une cause juste; portant d'ailleurs un nom russe et jouissant de la bienveillance de l'impératrice. Il jouait ce système de bascule jusqu'à ce qu'il se présentât un cas où il faudrait opter entre les deux rivaux. Il voyait naître la lutte entre le despotisme de l'un et la popularité de l'autre; mais il savait parfaitement que les soutiens de cette popularité n'étaient que quelques

têtes chaudes, et non un peuple fort de la conscience de sa dignité.

Et en effet le peuple d'alors, sans en excepter la noblesse, croupissait dans une ignorance crasse, engourdi dans sa crainte d'esclave, gémissant, souffrant, mais allant chercher une distraction à ses souffrances dans les exécutions auxquelles on livrait ses défenseurs, qu'il voyait mourir avec la même indifférence et la même curiosité qu'il eût vu mourir ses oppresseurs.

Ostermann savait donc qu'il n'y avait aucune nationalité en Russie, et que ceux qui la résumaient en eux-mêmes entreprenaient une chose hasardeuse : il était en outre persuadé que l'attachement de l'impératrice pour Biren finirait toujours par triompher. Il tenait par conséquent, sinon ostensiblement, du moins au fond, pour le parti de Biren, et avait su par cette combinaison conserver la seconde place de l'empire, et y paraître si parfaitement ancré, qu'il était au-dessus des caprices et même des revers de la fortune. Mais tout en se plongeant dans les abstractions de ce calcul, il perdit de vue que, malgré le manque absolu de nationalité en Russie, le germe de cette nationalité existe dans chaque individu, là où il y a un peuple, et que, par conséquent, il était facile de l'évoquer en la personne de celle qui, en sa qualité de fille de Pierre le Grand, c'est-à-dire du père de la patrie, était à même de faire naître cette po-

pularité plutôt qu'une assemblée de patriotes agissant par elle-même. Il croyait suffisant de tenir Élisabeth Petrowna à l'écart et se trompait. Cette erreur, il la paya de tout ce que lui avaient valu ses services aux tzars et à la Russie. De telles erreurs de la part des politiques les plus raffinés nous font reconnaître que l'œil de la Providence ne se ferme pas, comme on pourrait le croire : sous la lueur de ses éclairs mûrit la moisson du Très-Haut.

C'est une apparition vraiment étrange dans notre histoire que cet Ostermann. Quelle route étonnante n'avait-il point parcourue depuis son berceau, placé dans un coin oublié de l'Occident germanique, jusqu'à Béresoff, recevant des mains du sort son bâton de voyageur sur le seuil d'une cabane ecclésiastique ! Il finit plus tard au sceptre du plus grand empereur, et de ce bâton et de ce sceptre réunis, il traça les combinaisons sociales, les actes d'alliance entre rois et peuples, et les lois qui assurèrent la durée séculaire de la Russie, désignant le tour de rôle des souverains à venir, et déposant enfin tristement et modestement ce bâton, au bout de son voyage, dans les steppes glacées de la Sibérie !

— Bokoum, Iéna, Nischtadt, Bérèsoff ! il paraît qu'il fallait que cela fût ainsi !

Mais je me laisse entraîner par la destinée de l'un des plus puissants moteurs de la civilisation russe, qui

jusqu'à ce jour n'a pas été apprécié dignement et qui attend un historien.

Revenons à notre roman.

Un moment suprême s'ouvrait pour Ostermann. Jusqu'à présent il soutenait le duc comme favori d'une souveraine qu'il avait lui-même, Ostermann, placée sur le trône. Mais, maintenant que son ambition avait été mise au jour, il fallait ou lui aplanir les degrés du trône ou lui retirer l'appui prêté jusque-là. Dans ce dernier cas le vice-chancelier assurait le triomphe du parti russe et faisait occuper à Wolinski la première place dans le cabinet et dans l'empire. Il alla donc chez Biren après avoir bien arrêté la ligne qu'il avait à suivre dans son double rôle, jusqu'au jour où les événements lui indiqueraient celui des deux chemins qu'il devait suivre.

Immédiatement après son arrivée chez le duc un page entra, venant de la part de l'impératrice; il avait mission de dire à Biren qu'Élisabeth l'attendait.

Biren fit répondre qu'il allait immédiatement se rendre à ses ordres.

La tête mal peignée, le costume plus que négligé du ministre faisaient un contraste remarquable avec les dehors si élégants du favori. En entrant dans le cabinet, Ostermann s'appuyait sur sa canne comme un homme auquel les forces sont près de manquer.

— Comment va la santé ? lui demanda Biren avec une sollicitude visible et en l'établissant dans un fauteuil. Koulkowski, une banquette, un coussin, ce que vous voudrez, sous les pieds de notre précieux hôte. Je suis sûr que vous souffrez de la goutte; vite un traversin derrière le dos.

Le vieux page ayant mis un petit banc sous les pieds du ministre et ployé un coussin derrière son dos, se retira, le visage empourpré par les efforts que ce service lui avait coûtés, et le ministre gémissant, remerciant, levant les yeux vers le ciel, afin que personne ne pût y lire, répondit :

— Votre Altesse connaît mes infirmités. Maudite goutte !... oh ! oh ! joignez à cela que je commence à mal voir et à ne plus entendre du tout.

— En effet, tout ne parvient pas à vos oreilles ; mais sous ce rapport nous vous aiderons d'une certaine façon. Et en approchant son fauteuil de celui d'Ostermann : Quant à la vue, vous avez l'intellectuelle, à défaut de l'autre, et celle-là n'a pas besoin de lunettes.

Le vice-chancelier le remercia en baissant la tête, arrangeant ses cheveux en souriant et se servant de ses cinq doigts comme d'un peigne.

Biren continua :

— Samson se soumit à une femme faible mais rusée ; — la finesse de l'esprit vaut la force du corps ; — la

santé, la force de l'âme vous sont nécessaires, mon cher comte, surtout dans un moment où nos ennemis agissent contre nous par tous les moyens possibles, ouvertement et en secret. Je dis nos ennemis, parce que je ne sépare pas ma cause de la vôtre.

— Certainement, duc, répondit Ostermann, je tiens à vous, et j'existe par vous. — Oh! cette jambe! interrompit-il. Et il se frotta la jambe en faisant une grimace, paraissant éprouver une telle douleur qu'il lui était pour le moment impossible de proférer une parole. Enfin il reprit : — Oui, je tiens à vous comme une vigne affaiblie par de nombreuses récoltes tient encore appuyée à un chêne dans toute sa beauté et dans toute sa force.

Le Courlandais lui serra amicalement la main.

— Mais est-ce qu'il y aurait quelque chose de nouveau depuis le dernier entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Votre Altesse? continua le vice-chancelier.

— Je dois vous avouer, monsieur le comte, que l'esprit anarchique de Wolinski — à notre honte ministre du cabinet — s'accroît journellement d'une façon insolente. Peruskine, Soumine, Koupschine, Etschoukow et bien d'autres encore, forment le parti russe. Mus par le démon de la révolte et se rapprochant chaque jour du trône, complotant notre perte auprès de l'impéra-

trice, — leur mot d'ordre est : Mort à tous les Allemands! Jamais ils n'ont agi avec autant d'ensemble et de ruse à la fois. Vous connaissez la haine qu'ils professent pour tout ce qui n'est pas russe; mais vous ignorez à quel point ils me haïssent personnellement. Croiriez-vous une chose? c'est que bientôt il me sera impossible d'obtenir les redevances du peuple; ils veulent parvenir à faire refuser l'impôt, afin de briser les ressorts de toute administration et me rendre solidaire des suites funestes que cela doit produire; ils entretiennent le populaire et la noblesse de mes cruautés, soulèvent contre moi des villages entiers, en disant que je suis l'Antechrist, et des villages entiers passent la frontière. L'impératrice ne peut manquer de l'apprendre. Réfléchissez à l'avenir du malheureux empire! Que dira la souveraine qui nous a remis les rênes de l'État? que dira de nous l'histoire?

Ostermann leva les yeux au ciel et haussa imperceptiblement les épaules.

Il pensait à part lui :

— Ce que dira de toi l'histoire, je m'en soucie médiocrement. Mais voilà où gît la chose : c'est que les paysans russes, dans un moment de mauvaise humeur, sont capables de nous mettre à la broche, nous autres mécréants, comme on a fait au médecin allemand sous le règne de Jean le Terrible.

— Que je punisse les coupables, continua Biren, ils crieront au tyran, au despote, au Néron. L'application de la loi m'est comptée comme une violence, l'observation des traités, la conservation des alliances avec nos voisins, s'appellent trahison ! Vous savez combien est juste la réclamation de la Pologne à l'endroit de l'indemnité pour le passage des troupes russes sur son territoire ?

— Juste comme il l'est, dit Ostermann, d'exiger le payement d'une lettre de change. Eh bien ! est-ce que vraiment... Oh ! ma jambe !... oh ! là, là.

— Pensez un peu, mon cher vice-chancelier, continua Biren, moi qu'ils prétendent être le maître de l'empire, je n'ose pas même faire discuter cette affaire au conseil avant de m'être assuré les voix des gens bien intentionnés et dévoués à ma souveraine qui y siégent. — Et cette affaire, nos ennemis la préparent pour m'accuser, comme si moi !... Vraiment ! j'éprouve de la honte à le redire, même tête à tête, ce qu'ils proclament en pleine rue, dans les places publiques : c'est que moi, duc de Courlande, riche au delà de mes besoins, grâce aux revenus que je tire de mes États, et plus encore, de ce que je dois aux bontés de ma souveraine, de celle dont un seul mot peut me donner des millions, — ils disent que je défends par cupidité une mauvaise cause.

Le page rentra en ce moment, et répéta que l'impératrice attendait le duc au palais.

— Dis que je vais m'y rendre à l'instant, répondit le duc avec un mouvement marqué d'impatience.

— Est-ce que je ne retiens pas Votre Altesse? demanda Ostermann, se soulevant avec effort sur sa canne.

— J'aurai tout le temps de voir l'impératrice, répondit Biren, et notre conversation est plus intéressante que ce que j'ai à dire ou à faire avec elle. Vous voyez donc, mon cher comte, ce qui me menace, les attentions, les bontés de l'impératrice pour moi. Sa Majesté connaît mon dévouement à sa personne, aux intérêts de la Russie... Elle me confie ses secrets les plus intimes, ses craintes sur sa santé, sur l'avenir du pays. Hélas! les têtes couronnées sont mortelles comme les autres. Si l'impératrice mourait, qu'adviendrait-il?... Je vais vous parler en ami...

— Nous verrons, nous arrangerons tout cela, dit le vice-chancelier. Les rênes de l'État tombèront-elles plus facilement des mains alors? Qui pourrait les tenir d'un bras plus ferme et plus prudent?

Et Ostermann cligna ses petits yeux de renard.

— Oui, reprit Biren, — oui, peut-être avec le secours d'un ami aussi rempli de sagacité que vous... Au reste, même en ce moment je serais prêt à céder...

— Céder serait une faiblesse, monseigneur... Votre honneur et votre gloire — l'honneur et la gloire de l'empire — exigent de vous une inébranlable fermeté.

— Je me serais sacrifié comme un second Horatius Coclès, Je me serais dévoué comme un autre Décius; je me serais précipité dans un antre béant enfin, s'il s'agissait du salut de l'empire. Mais je sais que mon éloignement serait le signe de sa perte : vous auriez immédiatement après mon départ pour chancelier un débauché, un libertin qui passe ses nuits dans les orgies, qui passe les nuits avec ses créatures, se déguise en cocher et se promène par les rues. Biren cracha avec colère. Brutal dans ses paroles, ayant même, à ce que l'on assure, la main légère; prêt à entamer un combat à coups de poings jusque dans le palais s'il y trouvait son semblable. Ah! l'on en verrait de belles avec lui! il ferait une auberge de la salle du conseil. Oh! gare alors à tout ce qui portera un nom allemand!

Tout à coup on entendit derrière la porte une conversation animée.

— Entendez-vous? c'est sa voix... Vous voyez, comte, on m'assiége chez moi, au palais, sans se faire annoncer. Comme cela sent le paysan russe! Et voilà notre futur chancelier! D'un moment à l'autre on peut s'attendre à ce qu'il vienne nous battre. Votre main, mon

cher comte; soyons unis, agissons fermement, avec ensemble, n'est-ce pas? vous et vos amis, ou sinon je m'en retourne en Courlande.

Ces dernières paroles furent prononcées à voix basse, mais avec fermeté. Le duc montra la porte avec un signe qui voulait dire : Frayez ensemble, alors.

Le vice-chancelier, écoutant les insinuations si énergiques de Biren, fit de sa main une espèce de cornet à son oreille, afin de ne pas perdre le son d'une syllabe. Il levait les épaules de temps à autre, comme pour exprimer ses regrets sur l'impossibilité d'entendre chaque parole. Cependant, quand le duc eut cessé de parler, il lui serra la main en hâte mais avec force, posa un doigt sur ses lèvres et s'empressa de remettre ses mains sur sa canne, entamant une conversation indifférente, comme pour faire diversion à celle qui venait d'avoir lieu.

Celui qui parlait derrière la porte était en effet Wolinski; mais il nous faut dire avant tout comment il était là, et avec qui il parlait d'une voix si éclatante.

Le ministre du cabinet, furieux du résultat peu favorable de son message à Mariolizza, et ennuyé des embarras que lui causaient les préparatifs de la fête d'inauguration de la maison de glace, montait l'escalier du palais d'été.

A sa rencontre marchait Erikler l'Endormi, aux lon-

gues jambes; ravi probablement de son avancement, il cheminait en comptant les étoiles du plafond. Il heurta Artemy-Petrowitz.

— Lourdaud! s'écria celui-ci.

Et voyant qu'Erikler, abasourdi, restait muet:

— Il ne songe même pas à s'excuser. En vérité, continua-t-il, tel maître, tel valet!

Erikler devint pourpre de colère, mais ne répondit pas.

Cette sortie violente de Wolinski présageait un orage; le neuvième flot[1] submergeait son âme!

Il entrait déjà dans le salon d'attente; mais, se voyant suivi de Munich, qui l'avait atteint, il s'arrêta pour lui céder le pas. Il estimait haut ce guerrier courtisan, qui venait tout fraîchement de cueillir pour la Russie de si éclatants lauriers; il voyait en lui un homme sage et utile au pays, et se posant, lui, Wolinski, en rival ambitieux en face de Biren, s'étant déjà mesuré avec lui une fois, et d'autres conflits devenant inévitables entre eux dans l'avenir, il n'y avait que Munich et Wolinski propres à devenir les favoris de l'impératrice. Quant à Ostermann, il ne pouvait prétendre qu'à l'estime constante de sa souveraine.

1. Le neuvième flot, expression éminemment russe, le flot qui submerge.

Cette prévenance du ministre à son endroit jeta Munich dans l'étonnement; il lui serra amicalement la main et lui dit en souriant:

— Vous n'aimez cependant pas, que je sache, avoir qui que ce soit devant vous, mon cher Artemy-Petrowitz.

— Personne, en effet, qui soit indigne de me précéder, dit Wolinski avec fermeté; mais je céderai toujours le pas à celui qui glorifie ma patrie et qui promet de soutenir dans l'avenir et ses intérêts et sa grandeur. Il m'est agréable donc de vous voir me précéder, général!

Ces paroles étaient prophétiques.

— Je suis Allemand, répondit Munich en riant et en mettant son bras sous celui de son interlocuteur, et la voix publique prétend que vous n'aimez pas les étrangers.

— Je vous répéterai, comte, que l'on me comprend mal ou que l'on me calomnie. Je n'aime pas les émigrants dont les qualités sont nulles, et qui ont, malgré leur nullité, usurpé par un monopole secret, par des services inconnus à la nation ou par une patience passive, le droit de nous piller, nous autres Russes, de nous supplicier ou de nous faire grâce. Redites cela, fit Artemy-Petrowitz s'adressant à Koulkowski, qui était tout oreilles, si cela vous convient; mais, conti-

nua-t-il en s'avançant dans le salon, un émigrant, fût-il Indien, pourvu qu'il aime la Russie, qui l'a nourri, qui l'a réchauffé dans son sein ; pourvu qu'il la serve noblement, selon son génie et sa conscience, autant au moins qu'il ne la méprise pas, cet émigrant, je verrai en lui un frère. Vous savez si j'ai refusé mon estime à Ostermann, le ministre de Pierre le Grand ; mais pas à l'Ostermann actuel, Dieu m'en garde. Je méprise l'intrus qui rampe devant les valets ; mais ces misérables, — Wolinski montra du doigt la foule qui se collait humblement à la muraille, — ces laquais de nos laquais, je ne sais rien de plus méprisable et de plus honteux. Regardez ces ignobles statues courbées en arcs, ces figures souffrant et exprimant toutes les angoisses de l'attente ; commandez-leur de se coucher en croix à la polonaise, et ils le feront sans honte ; mais ce n'est rien encore ; ordonnez-leur non-seulement d'abattre une pomme sur la tête d'un fils, mais encore sur celle d'un nourrisson tetant encore le sein de leur femme, et offrez-leur un kalach avec cette inscription sur les bords : *La faveur de Biren,* et ils auront un faisceau de flèches pour atteindre le but désigné.

Munich serra la main de Wolinski, et en souriant lui dit à l'oreille d'être plus circonspect ; mais la noble indignation du ministre contre la bassesse des hommes s'étant une fois répandue comme une lave ardente, ne

pouvait plus s'arrêter qu'en brûlant tout ce qui s'opposait à son passage. Dans ces circonstances il oubliait tout, ses plans, les conseils de ses amis déclarés, ceux de son ami inconnu; il ne s'en rapportait pas davantage aux morts qu'aux vivants, à Machiavel, qu'il étudiait avec soin, qu'à Zouda, qu'il écoutait avec confiance.

Ils allaient entrer chez Élisabeth Petrowna, quand un page les arrêta, les priant de permettre qu'il les annonçât.

— Faites vite, répondit Artemy-Petrowitz, Munich et Wolinski ne sont pas habitués à attendre, même à la porte d'une impératrice.

Le page partit; mais ayant mis l'œil au trou de la serrure, il s'aperçut que le duc était en conversation très-animée avec Ostermann : il revint alors et pria le ministre et le général de patienter un peu, vu qu'il n'osait déranger Son Altesse, occupée avec le vice-chancelier.

— Oh! si c'est ainsi, dit Wolinski, entrons.

Et là-dessus il ouvrit la porte du cabinet, cédant toujours le pas à son compagnon, et suivi du page, empressé de formuler son annonce retardataire.

Le duc accueillit les arrivants avec un sourire, les invita à s'asseoir, gratifia le page d'un regard féroce, et dit à Wolinski, avec un nouveau sourire :

— Nous parlions de vous à l'instant même avec le comte, à l'occasion de votre aventure d'hier. Les coquins ! sous mon nom !... c'est indigne ! c'est honteux ! Il me semble que si nous avions quelque chose sur le cœur l'un contre l'autre, nous aurions pu nous expliquer comme il convient à des gentilshommes. C'est infâme ! je déteste cela ; et moi-même j'en ferai mon rapport à l'impératrice ; mais, avant tout, les arrêts les plus sévères à mon frère.

— Merci, Altesse ; je ne désire ni n'exige cela, répondit froidement Wolinski.

— Vous ne l'exigez pas, mais la justice l'exige, répondit le duc, Je ne ménagerai pas ceux qui me tiennent de près.

— Je crois, répondit Wolinski, les avoir assez punis par la promenade que je leur ai fait faire.

— Ah ! oui (Biren éclata de rire), c'est impayable. Au reste, M. le vice-chancelier connaît déjà l'histoire. (Ostermann sourit en faisant un signe de tête affirmatif.) Mais vous, comte, ajouta-t-il en se tournant vers Munich, vous ne la connaissez pas, et il faut que je vous la raconte.

— Je suis très-curieux de l'apprendre, dit Munich en redressant son long torse.

— Sa Grâce a promené hier quelques mauvais polissons d'une manière si rude du côté du cimetière des

Loups, que tous sont au lit aujourd'hui, et par ma foi c'est bonne justice.

— Permettez-moi de vous contredire, répliqua Wolinski, un de ces messieurs n'a été transporté que jusqu'ici et a été déposé à la porte de cette maison.

En acceptant pour son frère la dénomination de mauvais polisson, Biren continua ironiquement :

— Et Artemy-Petrowitz déguisé en cocher... On dit qu'il faut voir de ses yeux, pour apprécier dignement la chose, à quel point ce costume russe sied à notre ministre du cabinet.

La qualification de ministre fit de nouveau sourire Ostermann.

— C'est juste, Votre Altesse, répondit avec aigreur Wolinski ; mais j'ai été avec quelque succès un peu plus loin que cela. J'ai été jusqu'en Perse, et nul n'osera affirmer que j'y aie rempli mes fonctions en conducteur de chevaux et non en ministre de la Russie. Les boyards russes, non pas ceux qui nous arrivent du dehors, mais ceux qui sont nés dans l'intérieur du royaume, ont l'habitude de s'amuser avec simplicité, mais en même temps de soigner sérieusement les affaires d'État. Pierre le Grand lui-même nous en donnait des exemples, et sa simplicité eût, selon toute probabilité, frappé d'étonnement tout postulant illégitime à son trône, s'il pouvait jamais y en avoir.

— Je dis ce que vous avez fait, et non ce que vous voulez me forcer de penser. Qui oserait donc vous contester les services que vous avez rendus? Ne savez-vous pas que j'ai toujours été le premier à les apprécier dignement? et la dernière grâce...

— Grâce de ma souveraine, interrompit Wolinski avec fermeté. De nul autre que d'elle je n'en recevrai jamais. Vous avez désiré que je vinsse ici, ce n'était point, je présume, pour y fixer la valeur de mon individualité; il n'y a pas ici d'estimation, si haute qu'elle soit, qu'elle veuille accepter.

— Mon Dieu! quel orgueil asiatique! s'écria le duc. Nous causons ici dans mon cabinet particulier, et non dans celui de l'empire. Si une conversation amicale vous déplaît, je vous dirai, en ma qualité de duc de Courlande...

Et en prononçant ces mots sans signification précise à cause de leur interruption, Biren regarda Artemy-Petrowitz avec fierté et menace, croyant que son adversaire se lèverait de son fauteuil. Mais celui-ci rencontra le regard du duc, le soutint avec la même fierté et, s'il était possible, avec une plus hautaine menace, répondant sans sourciller:

— Je ne remplis aucune fonction en Courlande.

— Biren, à son tour, s'enflamma et agita sa chaise avec fureur.

— Alors, monsieur, dit-il, je vous parle au nom de l'impératrice.

— Dès que Biren eut prononcé ces paroles Wolinski se leva et, s'inclinant :

— J'attends, dit-il, les ordres de ma souveraine.

— Elle vous réitère celui d'avoir à vous occuper de la maison de glace,

— Oui, où se célébrera la noce du bouffon, n'est-ce pas? interrompit Wolinski avec un sourire sardonique. J'ai déjà reçu à ce sujet les ordres de Sa Majesté, que vous m'avez transmis; on me les a signifiés aujourd'hui par écrit, et encore une fois ils seront exécutés. Je voudrais cependant demander à Votre Altesse d'intercéder auprès de Sa Majesté pour m'obtenir un emploi qui fût plus utile à l'empire.

— Lorsqu'un ordre nous est donné, monsieur Wolinski, dit le duc d'une voix moins rude, il s'agit pour nous d'obéir et non de raisonner.

— Combien je serais plus heureux, par exemple, continua Artemy Petrowitch, de m'employer au soulagement des populations pauvres de la Russie! L'impératrice sait-elle, par exemple, qu'il y a famine? connaît-elle les besoins de son peuple? Elle ignore sans doute les mesures barbares employées dans ces temps néfastes pour extorquer les impôts arriérés. Croiriez-vous, comte, fit Wolinski en s'adressant à Oster-

mann, qu'on arrache au mendiant le dernier copeck destiné à lui procurer un morceau de pain, que l'on met les gens sur la neige pieds nus, et que par les froids les plus rigoureux on les inonde d'eau glacée?

— C'est horrible! s'écria Munich : ne serait-il pas possible d'alléger la misère publique en donnant de l'ouvrage aux indigents? Combien de plans Pierre le Grand ne nous a-t-il pas laissés dont l'exécution sera à peine achevée par nos arrière-petits-enfants! Qu'y aurait-il, par exemple, de plus utile que d'établir de l'ordre dans nos voies de communication? Pour contribuer à une œuvre pareille, j'échangerais volontiers mon épée contre une pioche et un compas.

— Mais dans quelle contrée, Artemy-Petrowitz, permettez-moi de m'en informer, dans quelle contrée la misère du peuple se fait-elle plus particulièrement sentir?

— Dans la Petite-Russie, répliqua Wolinski en jetant sur Biren un regard de flamme; c'est là que serait indispensable un administrateur rempli de zèle pour le bien.

C'était une allusion à Marie et à lui-même, qui sollicitait la place d'hettmann de la Petite-Russie.

— C'est justement le souci de l'homme d'État chez lequel nous avons le bonheur de nous trouver en ce moment, et qui ne laissera certes rien échapper pour

consolider le bonheur de la Petite-Russie, dit Ostermann.

Wolinski lui jeta un coup d'œil de mépris, mais l'autre continua avec le plus grand calme :

— Autant qu'il m'en est revenu, je sais au reste que ses soins sont couronnés d'un succès éclatant; l'impératrice est sur le point de nommer, pour régir la Petite-Russie, un homme dont les moyens intellectuels et les qualités de l'âme assureront le bien-être de cette contrée, et qui en même temps par son épée pourra empêcher l'irruption de voisins dangereux à son repos.

Ce discours insidieux ramena Munich quelque peu du côté de Biren, qui, fort de l'appui du vice-chancelier, adressa avec plus de fermeté la parole à l'hettmann supposé, et lui dit:

— Croyez-moi, les malheurs qu'on vous raconte avec tant de chaleur n'existent qu'en paroles, et M. Wolinski lui-même se laisse abuser par ses correspondants.

— Je ne suis ni un enfant ni une femme pour me laisser induire en erreur par des bruits sans fondement, dit Wolinski; j'ai des preuves incontestables de ce que j'avance, et les fournirai au besoin, mais à l'impératrice seule. Nous verrons ce que dira Sa Majesté en apprenant qu'un père de famille, tout meurtri par la torture subie pour un reste d'impôt arriéré, a vu

couper la gorge à toute sa famille; un autre a emmené ses trois enfants dans les steppes pour les faire geler, et ne les a abandonnés que bien sûr qu'ils étaient morts.

— Inventions des mauvaises têtes, calomnies des révolutionnaires, dit Biren.

— Entends-moi, duc, dit Wolinski en bondissant de sa chaise, je l'affirme et suis prêt à sceller de tout mon sang la vérité de ce que j'avance.

Le page, envoyé pour la troisième fois par l'impératrice, parut de nouveau à ce moment, réitérant pour la troisième fois la même invitation.

— Je m'y rends à l'instant même, dit le duc en regardant ses interlocuteurs d'une certaine façon; en vérité voici trois fois que l'impératrice daigne m'envoyer chercher, et je suis retenu par de frivoles disputes.

— Votre Altesse, dit Munich, m'avait engagé à me rendre chez elle pour discuter sur l'indemnité due à la Pologne, relativement au passage de nos troupes.

— Oui, répondit Biren, et M. le vice-chancelier est d'accord sur l'opportunité de ce payement.

— L'honneur de l'empire l'exige, dit Ostermann; mais je suis d'avis que l'on remette les détails à notre première séance, vu l'inquiétude qui règne ici en ce moment dans tous les esprits depuis que cette question a été posée.

— L'honneur de l'empire ! s'écria Wolinski. Hum ! comme on abuse de ce mot ! Eh bien ! je dirai mon avis à mon tour, moi, soit ici, soit au conseil, soit au palais, devant l'impératrice, et cet avis je le répéterai partout : il n'y a qu'un vassal de la Pologne qui puisse conseiller de payer cette indemnité.

A ces mots, *vassal de la Pologne*, Munich et Ostermann se levèrent comme mus par le même ressort, le premier gémissant et se plaignant de sa goutte, tous deux se regardant l'un l'autre avec l'expression d'une pénible attente. Jamais encore Wolinski ne s'était permis une si violente sortie. Il n'avait pas pu se contraindre davantage.

— Vous payerez cher le mot que vous venez de prononcer, téméraire ! hurla Biren ; oh ! oui, et bien cher, sur mon honneur ! oh ! téméraire !

— Téméraire vous-même ! répliqua Wolinski.

— L'impératrice vous attend, dit Ostermann au duc.

— Oui ! au château, au château. J'y vais, dit Biren, pressant de ses deux mains sa tête brûlante.

Puis, s'adressant à Wolinski :

— J'espère, lui dit-il, que nous nous sommes vus pour la dernière fois dans la maison du duc de Courlande.

— J'en suis heureux, dit Wolinski, et j'en prends avec joie l'engagement.

Et sans saluer, il sortit.

Munich et Ostermann, troublés par cette querelle dont les suites étaient incalculables, le suivirent tête basse, leurs oreilles tintaient encore des expressions de fureur sorties de la bouche de Biren ; et au moment où ils prirent congé de lui, il répéta plusieurs fois :

— Un de nous deux est de trop en ce monde.

— Oui, oui ! de trop en ce monde, répéta le favori resté seul, et en frappant la table du poing : un de nous deux doit donc périr.

— Cet orgueilleux mériterait une leçon sévère, disaient entre eux les individus qui se tenaient dans la salle d'attente, et qui avaient entendu une partie de ce qui avait été dit, au moment où Wolinski traversait cette même salle.

Il les enveloppa d'un regard de colère et d'un sourire de mépris.

— Son Altesse ! Son Altesse ! cria le page.

Cet avertissement, répété par plus de cent voix dans la longue enfilade des pièces, se fit encore entendre sur le perron.

Précédé, escorté, suivi d'un nombreux cortége, Biren traversa la grande salle, daignant honorer la foule qui l'y attendait d'un mouvement de tête protecteur ; mais que de louanges exaltées lui valut ce geste bienveillant !

— Comme il est gracieux !

— Quel homme ! quel grand homme !

— Quelle majesté dans sa démarche !

— Quelle finesse dans son regard !

— Il était bien né pour commander, celui-là !

— Vrai modèle pour l'atelier d'un grand peintre. — Aussi ma femme en est-elle littéralement folle.

Un des assistants s'avisa cependant de prétendre que, sous beaucoup de rapports, Pierre le Grand l'emportait sur le duc de Courlande, même aux yeux des artistes, même à ceux des femmes.

— Pardonnez-moi, lui répondit-on, le tzar avait seulement un beau buste; mais chez Biren, tout est irréprochable.

Au perron, une voiture dorée, tout entourée de carreaux de verre blanc poli, attendait le duc : cet équipage permettait de voir celui qui l'occupait, de la tête aux pieds, comme un magnifique coléoptère qu'un entomologiste aurait enfermé dans une boîte transparente.

Le duc y monta et partit éblouissant la foule par la magnificence de son attelage à six chevaux, et par les harnais dorés qui couvraient et caparaçonnaient leur tête de plumes blanches, et par le fracas d'un piquet de hussards entremêlés de chasseurs à cheval.

Tandis que le populaire s'étonnait du bonheur du favori, un ver rongeur pénétrait au plus profond de

son âme; son orgueil était froissé par le caractère indomptable de Wolinski.

— Oh! coûte que coûte, murmurait Biren, il faut qu'il meure!

Et son regard s'arrêta tout à coup sur un papier attaché par une épingle au galon intérieur de sa voiture.

Le duc saisit le papier d'une main tremblante et, comme s'il en pressentait le contenu, il le déplia tout frissonnant.

On jugera de sa colère, lorsqu'il y lut ceci :

« Prends garde à toi, scélérat! Le cadavre de Gordenko a été enlevé pendant la nuit d'hier, et a été enfoui dans un endroit d'où on pourra l'exhiber quand il sera temps de témoigner contre. toi. Bien plus, les exécuteurs des ordres de ton complice ont fui, et en sûreté rient maintenant de ta colère. »

Ce billet eut tout l'effet désiré par celui qui l'avait tracé. Il effraya le duc par son menaçant inattendu, comme le chant du coq effrave le lion qui déjà avait posé sa griffe sur sa victime pour la déchirer. Il prit la résolution de ne pas découvrir l'offense essuyée de la part de son rival, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de l'heureuse issue de ses plans. Il fallait aussi, à tout prix, se débarrasser de Gordenko, dont le spectre le poursuivait avec tant d'acharnement.

Se préparant à un second homicide, le duc décidai qu'auparavant il se laverait du premier.

La Sibérie, les mines, la gueule des ours, le plomb fondu goutte à goutte versé sur le crâne, tous les supplices imaginables enfin, étaient passés en revue par Biren en fureur, et aucun ne lui paraissait suffire pour l'appliquer à Grosnott et punir sa négligence. Les cochers, les valets de pied, tous ceux enfin qui pouvaient communiquer avec la voiture dorée, en approcher seulement, furent voués à une vengeance furieuse. Il se promettait de connaître par les tortures les plus atroces, si besoin était, l'espion domestique de ses crimes, qui les mettait ainsi au jour. Il jurait de remuer ciel et terre pour arriver à son but, dût-il fouiller les entrailles des vivants, dût-il remuer les ossements des morts.

XVI

AU PALAIS.

> L'heure est venue, mais je ne me souviens plus de rien. Je ne retrouve plus mes réponses préparées. L'amour met le trouble dans mon esprit.

Au palais! cria Wolinski en se rejetant au fond de sa voiture.

Avec le mot palais, Mariolizza, un instant oubliée, revint à sa mémoire, ornée de tous ses charmes, parée de toutes ses séductions.

— Peut-être la reverrai-je, cette adorable Mariolizza que je ne puis chasser de mon cœur, songeait-il, et qui fera que je deviendrai fou si elle ne m'appartient pas.

Son silence à la lettre, tous les obstacles qui se dressaient sur son chemin avaient exalté sa passion, au point que Wolinski avait fini par s'avouer cette passion à lui-même. Jusque-là, il avait pensé n'éprouver qu'un de ces caprices passagers auxquels sa nature romanesque était si portée; maintenant il lui suffisait de penser à Mariolizza pour cesser d'être ministre du cabinet,

le patriote le plus zélé de l'empire, et s'avouer qu'il n'était plus qu'un amant follement passionné. Ne comprenant plus la valeur de ces mots sacrés : honneur et patrie, il alla jusqu'à se repentir d'avoir irrité le favori contre lui par un mouvement de colère de son caractère imprudent, car cela pouvait l'éloigner du palais. Insensé! il venait peut-être de couper à leur racine les plus fraîches fleurs de ses espérances.

Pendant les moments où il pensait à Mariolizza, mais, hâtons-nous de le dire, dans ces moments-là seulement, le patriote Wolinski était prêt à céder à l'ennemi, pourvu que cet ennemi le mît en possession de l'objet de son amour. A ce prix, que lui importait que le favori profitât de ce sommeil de son patriotisme pour pendre, décapiter, exiler, torturer, martyriser! qu'il s'amuse aux douleurs, qu'il se réjouisse aux lamentations, qu'il se baigne dans les voluptés de sang, il ne s'y opposera pas. Zouda avait bien raison de dire qu'il n'y avait pas assez de force en lui pour rompre les destinées de la Russie dans la personne de Biren.

Il se berce et se perd dans ses pensées toutes pleines de Mariolizza, comme l'oiseau du Nord dans l'air doux et parfumé du mois de mai. Tout son corps, toute son âme n'est plus qu'une onde, dans laquelle Mariolizza, réfléchit, comme la naïade dans une source, sa jeunesse et sa beauté; comme cette onde l'entourerait de ses

cercles caressants, il l'entoure tout entière de ses pensées de flamme; comme l'onde, chacune de ses pensées, chacun de ses désirs roule en perles sur ses épaules arrondies; il couvre d'une écume brûlante son cou de cygne, il se glisse comme la vague dans son sein palpitant; il se soulève jusqu'à sa bouche brûlante, il baise ses lèvres entr'ouvertes, il humecte ses belles boucles brunes, il s'infiltre dans tout son être, puis il enveloppe tout son corps, comme celui de la Vénus antique, dans un nuage de vapeur douce, fine et parfumée.

— La voiture est au perron depuis longtemps, Excellence, dit une voix forte.

Wolinski, tiré en sursaut de son rêve enchanteur, regarde alors autour de lui, voit la portière ouverte, le marchepied baissé, et son heiduque stupéfait d'étonnement, à la vue de son maître immobile blotti au fond de sa calèche.

— N'est-il arrivé aucun accident à Son Excellence? demande le laquais.

— Non, répondit Artemy-Petrowitz. Je crois seulement que j'ai dormi un peu.

Puis il descend en se grondant mentalement de sa faiblesse, et en se promettant d'être plus raisonnable à l'avenir.

Il ne pense pas, en entrant au palais, cet homme qui vient de se promettre d'être plus raisonnable, — à la

façon dont il sera reçu par l'impératrice, — il ne pense qu'à rencontrer Mariolizza. — Son cœur bondit comme celui d'un jeune homme à sa première entrée dans le monde. Le voici dans le salon de l'impératrice. Anne Ivanowna le reçoit; il la trouve jouant au billard, — occupation qui, avec le tir et l'équitation, était un de ses exercices favoris.

Wolinski, à peine entré, se voit entouré de la bande des bouffons, — de différents âges, — de positions sociales diverses. Il y en avait, si j'ai bonne mémoire, encore six d'honoraires à cette époque, parmi lesquels on comptait Koulkowski, revenu depuis le matin à son poste. Il y avait parmi eux l'Italien Pedrillo, violoncelle de la cour, qui avait trouvé plus profitable de se faire bouffon que de rester instrumentiste; Lacosta, juif portugais, qui avait gagné ses grades dans les mêmes fonctions à la cour de Pierre le Grand, duquel il tenait le surnom de Samoyède. Le vieux Balakireff, si connu par ses rapports avec le grand réformateur de la Russie, qui terminait sa carrière de fou en riant à travers ses larmes, et entouré de ses jeunes et heureux rivaux. Hélas! il ne joue plus qu'un rôle secondaire; — il est souvent triste et se plaint d'être maltraité par les étrangers, et il ne retrouve ses anciennes saillies que lorsqu'il s'agit de rire aux dépens de ces derniers. Comment ne se plaindrait-il pas? Ses anciens services

sont oubliés, ses lazzi russes ont vieilli. Les Allemands, les Courlandais, les Italiens, les Portugais, les *Nemetz* sont venus. Lacosta et Pedrillo portent à leur boutonnière l'ordre *Benedetto*, institué spécialement pour eux par l'impératrice. Et lui, lui le fou en titre de Pierre le Grand, il n'a pas reçu le *Benedetto*, et use encore un vieux cafetan que son maître, le seul que véritablement il ait jamais eu, lui a donné en 1720.

Et il a raison, le pauvre Balakireff, les bouffons contemporains, tout récompensés qu'ils sont, ne valent pas les bouffons du vieux temps. Les plaisanteries sont fades à la cour d'Anne Ivanowna; et comment pourraient-elles être piquantes et spirituelles, quand à leur esprit et à leur acuité pourrait répondre le bâton, quand surtout elles sont soumises à la féroce appréciation de Biren.

La saillie est enfant de la gaieté insoucieuse,—Yorick lui-même, le gai bouffon, qui jeune fit tant rire, — eût été triste à la cour d'Anne Ivanowna.

En apercevant Wolinski, qu'ils n'aimaient point parce que lui-même les détestait et ne leur faisait jamais de cadeaux, Pedrillo et Lacosta se mirent à crier à qui mieux mieux :

— Oh! Wolynka [1], tprou dou dou!

1. Plaisanterie à peu près intraduisible. Wolÿnski, que la prononciation nous a fait traduire Wolinski, a, comme on le voit par

— Ah! ah! dit Wolinski, il paraît que la musique de ma wolinka ne vous va point, mauvais jardiniers! — Oui, je comprends, les accords russes sont trop vibrants pour vos têtes de verre.

L'impératrice faisait, nous l'avons dit, la partie de billard. Jugez du bonheur de Wolinski, lorsqu'il s'aperçut que c'était avec Mariolizza qu'elle jouait! L'impératrice lui avait elle-même appris ce jeu pour avoir son partner sous la main.

C'était à Mariolizza à jouer lorsque Wolinski entra.

A la vue du beau ministre elle rougit, pâlit, et se mit à trembler de tous ses membres. Elle voyait les billes se doubler devant ses yeux, le billard tournait; elle joua, et ne toucha même pas la bille sur laquelle elle jouait.

— Ah! voilà un joli coup, dit en riant l'impératrice; j'avoue ne t'avoir jamais vue en si belle veine.

Puis, se tournant vers Wolinski:

— Ah! c'est notre cher ministre de cabinet, ajouta-t-elle avec le plus gracieux sourire du monde. Comment vous portez-vous?

— Mais assez mal, Votre Majesté, dit Wolinski pâlissant, car l'émotion de la princesse Lehemiko ne lui avait point échappé.

son nom, quelque analogie avec Wolynka, nom d'un instrument de musique fort à la mode à cette époque.

— En vérité, dit l'impératrice, cela se voit sur votre visage.

— Néanmoins je me suis hâté de remplir les désirs de Votre Majesté, et j'ai déjà mis la main à l'ouvrage.

— C'est-à-dire à mon palais de glace, n'est-ce pas? pour la noce de mon petit page?

Koulkowski fit à ces mots un si profond salut, que sa tête blanche s'abaissa à la hauteur de ses genoux.

Pedrillo profita de l'occasion pour déposer sur le crâne de son confrère une claque sonore.

L'impératrice continua:

— J'ai déjà admiré de ma fenêtre la rapidité de votre ouvrage; cela me fait grand plaisir, et je suis reconnaissante que votre maladie ne vous ait point arrêté dans l'accomplissement de mes désirs.

— C'est que vos désirs sont les sources de notre bonheur, madame, répondit Wolinski.

— Ne m'en veuillez pas, messieurs, de ce que parfois je vous arrache à vos travaux d'État pour la réalisation de mes caprices : oui, de mes caprices, je l'avoue; mais vous savez bien que les vieilles femmes maladives ont toujours leurs petites fantaisies. Ce qui peut vous consoler, ajouta-t-elle avec une certaine mélancolie, c'est que les miennes ne dureront pas longtemps.

Anne Ivanowna prononça ces derniers mots avec une

intonation si triste, qu'elle eut l'air de pressentir sa fin prochaine.

Wolinski voulut répondre, mais l'impératrice le prévint en disant et en fixant sur lui son regard :

— Ne dites pas non ; vous savez mieux que personne que l'on chante déjà mon *De profundis.*

Wolinski pâlit et se prépara à faire une respectueuse dénégation; mais l'impératrice lui commanda le silence d'un geste et ajouta :

— Néanmoins sachez, mon brave Artemy-Petrowitz, que je sais distinguer la vérité de la plaisanterie dite le verre à la main, et peut-être même dans un moment de colère. Vos actions d'ailleurs parlent plus éloquemment de votre dévouement à ma personne que les commérages que l'on me fait.

Elle tendit à ces mots amicalement la main à Wolinski, qui ploya le genou et baisa cette main avec un respectueux empressement.

En ce moment Biren entra.

Étonnée de cette entrée, l'impératrice parut d'abord éprouver une légère confusion, et après avoir lancé au nouvel arrivant un regard assez froid, elle continua, s'adressant toujours à son ministre du cabinet :

— Je n'ai pas besoin de vous faire appeler trois fois pour que vous veniez, vous; vous apparaissez comme

par intuition lorsque j'ai à vous parler. Soyez bien sûr, ajouta-t-elle en donnant par le son de sa voix une valeur réelle à ses paroles; soyez bien sûr que personne ne réussira à me brouiller avec vous.

Biren contemplait cette scène un sourire haineux sur les lèvres.

Puis, après un long silence, il se mit à causer tantôt avec les bouffons, tantôt avec Mariolizza.

Des clameurs s'élevèrent parmi les bouffons. Ils avaient à remettre en bonne humeur l'impératrice. Pedrillo prit le commandement sur ses confrères et les plaça en rang près du mur, à la façon dont les enfants alignent les soldats de carton, qu'ils font tomber tous en donnant une chiquenaude au premier.

Balakireff seul n'obéit pas. On s'en passa.

Pedrillo poussa le dernier des soldats de son régiment et tous s'étendirent à plat-ventre. Koulkowski, tombé comme les autres, dut faire, à cause de sa rotondité, maints efforts grotesques pour se relever.

L'impératrice daigna se dérider.

Son sourire gagna les autres spectateurs et les acteurs eux-mêmes.

Balakireff, interrogé sur le motif de son abstention, répondit sèchement :

— Un ver a fait son nid dans ma tête, et lorsqu'un pareil malheur arrive a un Russe, le prince non-seule-

ment des poules, mais même celui des vautours, ne peut parvenir à retirer ce ver[1].

La plaisanterie ne réussit point au pauvre bouffon, qui, sur un signe de Biren, fut emmené, et qui reçut autant de coups de bâton qu'il y avait de mots dans sa phrase.

Pendant ce temps, à la grande joie de Mariolizza, la partie de billard était achevée. Depuis l'entrée de Wolinski elle avait fait autant de fautes que de coups, quoiqu'elle eût appelé à son aide toute sa fermeté. L'espiègle et fantasque élève du maître était devenue embarrassée et timide comme une jeune fille au sortir d'une pension de demoiselles. Il va sans dire que Mariolizza avait perdu.

Au reste l'enjeu était étrange. De même que les anciens princes avaient des menins que l'on fouettait quand ils avaient commis des fautes, de même l'impératrice et la princesse Lehemiko avaient pris chacune un partner qui devait payer pour elles.

La princesse Lehemiko avait pris Koulkowski, et l'impératrice Pedrillo.

Or comme la princesse avait non-seulement perdu, mais encore avait perdu sans faire un point, selon les règles du billard son partner devait faire trois fois le

1. Il y a là un calembour intraduisible.

tour du billard à quatre pattes. Cette punition fut donc imposée au pauvre Koulkowski, qui était dans son jour de malheur.

Koulkowski se mit donc à quatre pattes, avec son visage toujours souriant, et commença non pas à courir, la chose était impossible, mais à ramper tout autour du billard, accompagné des cris et des huées des autres bouffons, qui faisaient autour du patient tout le bruit qu'il leur était possible. Cela alla bien tant que les bipèdes, de quelque rang qu'ils fussent et si haut qu'ils criassent, accompagnèrent Koulkowski; mais un acteur auquel on n'avait pas songé se mit de la partie: c'était la levrette favorite de l'impératrice, qui, quoiqu'elle vît bien qu'il n'était aucunement question d'un lièvre ni d'aucun animal lui resemblant, admit Koulkowski comme un gibier quelconque, et, sans s'inquiéter de quelle espèce il était, commença de le prendre aux oreilles, comme si elle eût coiffé un sanglier. Le malheureux Koulkowski n'y put tenir cette fois et voulut se remettre sur ses pieds, mais la levrette tint bon et ne lui permit pas même de se dresser sur ses genoux. D'un autre côté les bouffons criaient qu'il avait encore un tour et demi à faire, et Pedrillo affirmait particulièrement que comme, s'il eût perdu, il eût consciencieusement fait les trois tours, Koulkowski devait faire les siens.

Koulkowski les fit, mais au dernier tour l'impératrice, qui tenait à avoir un page avec ses deux oreilles, rappela sa levrette, qui au troisième commandement se décida à obéir.

Koulkowski se releva la figure ensanglantée.

Mariolizza, les larmes aux yeux, avait dix fois prié, les mains jointes, que l'on abrégeât le supplice du bouffon; mais ses pleurs et ses prières s'étaient perdus dans le rire général et dans les clameurs universelles.

L'impératrice Anne, une fois Koulkowski sur ses pieds, lui donna cet excellent conseil, celui de se faire une amie de sa levrette, pour le cas où il arriverait que la princesse Lehemiko perdît une seconde partie sans faire de points.

La colère de l'impératrice contre Biren avait disparu pendant la chasse et s'était fondue dans son hilarité. Profitant d'un sourire de Sa Majesté, le duc s'approcha d'elle, et, lui présentant ses excuses, rejeta la faute sur l'importance des affaires d'État qui l'occupaient.

— Afin de tranquilliser Votre Majesté sur l'issue de plusieurs affaires graves, dit le duc, je suis criminel; mais la grâce, dit un proverbe russe, se trouve à côté de la colère.

L'habile diplomate savait tout employer, même les proverbes russes, lorsque les proverbes russes pou-

vaient lui être utiles, et en effet, grâce à ce proverbe, l'impératrice pardonna, mais à la condition qu'il ne serait nullement question de ces affaires entre elle et le duc. Tout en causant avec familiarité et en allemand avec le duc, l'impératrice s'approcha plusieurs fois de la fenêtre et s'y arrêta en face de l'emplacement où l'on avait commencé de bâtir le palais de glace.

Biren saisit cette occasion de louer le zèle de Wolinski à remplir les moindres désirs de Sa Majesté. Ces éloges flattèrent le sentiment de l'impératrice, qui en profita, de son côté, pour remercier le favori de son désintéressement et de sa justice. Elle exprima en outre le désir de voir se rétablir complétement la concorde parmi les premiers dignitaires de l'empire, qu'elle aimait tous, en accordant cependant une certaine préférence à l'un d'eux, car cette concorde était près de se briser, lui avait-on dit.

— Que chacun ait ce qui lui revient, dit Anne; vous n'avez rien à partager, que je sache?

Le duc, profondément touché en apparence, jura, les larmes aux yeux, qu'il céderait même de ses droits à Wolinski si cela pouvait être agréable à sa souveraine.

Mais, tandis qu'il disait cela tout haut, il faisait tout bas le serment de ne se réconcilier avec Wolinski que quand sa tête aurait roulé sur l'échafaud. Il était convaincu, grâce à l'écrit secret trouvé dans la voiture,

qu'il n'était pas encore temps d'agir ouvertement, et il cachait profondément sa haine en attendant que le moment fût venu de la laisser éclater.

De son côté Wolinski, la tête pleine de son amour et radieux de ce que l'impératrice était occupée ailleurs par son entretien avec Biren, avait complétement oublié son inimitié. Il s'approcha de la princesse Lehemiko : l'amour et la pudeur, qu'on ne lui avait pas enseignés au harem, mais dont la nature l'avait douée, se montrèrent par la rougeur de ses joues et la flamme langoureuse de ses yeux, flamme dans laquelle un autre cœur était tout près de se jeter, sauf a se consumer complétement.

Lorsque Artemy-Petrowitz s'approcha d'elle, l'expression d'un tendre intérêt se fit jour à travers ses longs cils.

Ses lèvres pâles et tremblantes balbutièrent:

— Vous sentez-vous bien ?

— J'ai été malade, très-malade, répondit Wolinski, mais pas assez cependant, puisque je n'ai pas pu mourir.

Une larme brilla dans l'œil de Mariolizza; elle fit un gracieux mouvement de tête qui voulait dire :

— Malheureux !... ou plutôt impitoyable ami, quel chagrin voulez-vous donc me faire ?

— Puis tout haut :

— Pour avoir un pareil désir, il vous a fallu de bien grands chagrins.

Wolinski fit des épaules le geste d'un homme découragé.

— Qu'ai-je donc à faire de ma vie, dit-il, puisque vous ne voulez-pas m'aider à en porter le fardeau? Mais j'ai voulu vous voir encore une fois, m'enivrer une fois encore de cette vue, et puis alors, que le Seigneur juge entre nous, ce n'est pas ma faute. Pourquoi vous a-t-il transportée à Saint-Pétersbourg? pourquoi m'avoir fait subir toutes les séductions de votre regard divin? Je suis un homme, après tout, et il faudrait être de marbre pour supporter tout ce que je souffre.

Mariolizza ne répondit rien; mais son regard enveloppa Wolinski dans une étreinte passionnée. Tremblante et fiévreuse, elle posa sur la fenêtre un mouchoir dans lequel Wolinski vit apparaître l'angle d'un billet. C'était la réponse qu'elle avait écrite de grand matin, mais qu'elle n'avait pu faire tenir à Artemy-Petrowitz, à cause du renvoi de la *Télémaquide*, dont elle avait chargé sa fidèle et intelligente servante.

C'est que l'amour qu'éprouvait Mariolizza était grand; la passion la plus ardente s'était allumée dans ses veines, ses nuits se passaient tantôt à souffrir des douleurs inouïes, tantôt à faire des rêves enchanteurs. A peine hors de son lit, le feu qui la consumait troublait toutes

ses idées, et tout était mis en doute par elle, excepté cette conviction que Wolinski lui était envoyé par la Providence elle-même, non comme un hôte passager, mais comme un seigneur puissant, dont elle devait devenir l'éternelle esclave, l'amie, l'épouse, la maîtresse, tout ce qui appartient enfin aux plus grands maîtres de l'Orient et de l'Occident, auquel elle devait obéir, qu'elle devait aimer de toutes les forces de son âme, et qu'elle aimait en effet de tout son amour. Pouvait-elle donc ne pas répondre à sa lettre? Une jeune Européenne eût été arrêtée dans ce cas par un monde de préjugés et de convenances; mais elle, enfant passionnée de l'Orient, elle ne craignait que la froideur et la colère de son maître. L'amour de Mariolizza n'avait point été en s'augmentant, sa passion ne s'était pas accrue avec le temps et doublée par les sacrifices, elle ne s'était pas consolidée par l'étude approfondie des qualités de l'objet chéri. Non, il s'alluma dans un clin d'œil, l'enveloppa d'une flamme subite, et Mariolizza se trouva tout à coup aimer, et ne pouvoir aimer ni plus ni moins, ni autrement qu'elle aimait. Elle ne demanda de conseil à personne, elle ne consulta ni sa raison ni son cœur, ni les hommes ni les livres; son amour lui était envoyé d'en haut comme le firman du sultan à ses sujets. Il n'y avait que deux partis à prendre : obéir aveuglément à ses sensations ou mourir. Nul ne sut ce

qu'elle éprouvait; elle eût cru par là partager les souffrances, et elle voulait les garder pour elle seule comme son plus cher trésor; et en effet ces souffrances, elle ne les eût pas échangées contre la couronne de l'impératrice russe. Elle voulait aimer sans partage, elle voulait aimer pour aimer seule.

Wolinski aperçut le papier, et se douta que c'était une réponse à son adresse; il ne pouvait la prendre, les bouffons étaient toujours autour de lui, espionnant ses regards, ses paroles, ses gestes; mais ils firent cette fois une pauvre récolte. La conversation des amants est bien entrecoupée, mêlée de mots compréhensibles pour eux seuls. Wolinski remercia Mariolizza pour la vie qu'elle lui rendait et qu'il promit de lui vouer tout entière, puis il demanda la permission de lui envoyer la bohémienne pour prendre la réponse, lui assurant que la bohémienne était sûre et qu'elle pouvait s'y fier. Il n'y avait guère moyen de refuser une chose si simple. Le regard de la princesse tantôt s'arrêtait sur lui, tantôt semblait se réfugier sous ses longs cils, et toujours aspirait l'âme de son amant. Wolinski, de son côté, s'y noyait dans un océan de félicité, et tous deux n'eussent point tardé à se trahir si la voix de l'impératrice, appelant à elle la princesse, ne les eût sauvés.

Wolinski était radieux et triomphait d'avance; il voyait tout à travers le prisme de son amour, et cepen-

dant il n'était point tellement aveugle qu'il ne remarquât que son ennemi, le favori habile et spirituel, s'était rapproché de sa souveraine, causant et plaisantant avec elle, comme si aucun nuage n'avait passé dans leur ciel politique et amoureux, et que l'impératrice était heureuse de ce que le bon accord s'était si vite rétabli entre eux.

Anne Ivanowna était assise sur un divan de soie pareille à celle qui couvrait les parois de sa chambre, et jusque auquel conduisaient plusieurs marches couvertes de splendides tapis. Mariolizza s'était assise à ses pieds, sur la première marche.

— Quelles belles couleurs je te trouve, mon enfant ! lui dit l'impératrice en l'entourant de son bras et en la baisant au front.

Le petit fez de la princesse fut dérangé par ce mouvement, et ses longues et belles tresses brunes se déroulèrent en tombant sur ses genoux.

Ah ! qu'elle était belle en ce moment !

L'impératrice elle-même fut frappée de sa beauté, et après l'avoir pendant un moment contemplée avec l'expression d'une admiration toute maternelle, elle releva ses longues tresses, les tourna à deux fois sur le haut de sa tête, et posa son fez un peu de côté, à la russe.

Puis elle se remit à la contempler, et la prenant amicalement par le menton :

— Quel amour d'enfant! fit-elle.

Cette beauté était si réelle que chacun avait fait silence et regardait Mariolizza; les bouffons eux-mêmes firent trêve à leurs bouffonneries, comme s'ils eussent craint de troubler ce ravissant tableau. Wolinski était immobile et comme cloué à sa place : de cœur et d'âme il se prosternait aux pieds de Mariolizza, qu'il dévorait du regard. Pour augmenter le tourment de ses désirs, la princesse était assise à la turque, et laissait apercevoir le bout mignon d'un de ses petits pieds, chaussé d'un soulier brodé d'or. L'impératrice remarqua tout à coup la ténacité du regard de son ministre, et couvrant de la main le visage de la princesse :

— Monsieur Wolinski, dit-elle, si par hasard vous avez le mauvais œil, épargnez ma pauvre protégée; d'honneur! vous avez l'air d'un renard qui couve sa proie.

— Que Votre Majesté me pardonne, répondit Wolinski, mais je paye mon tribut comme les autres. Votre Majesté, qui est femme, ne cache même pas son admiration à la vue de la princesse.

Toutes ces louanges augmentèrent la rougeur de Mariolizza, qui n'en était pas cependant mécontente.

Pendant toute cette scène, Biren, pour ne pas succomber à l'incroyable séduction qu'exerçait Mariolizza, et pour ne pas empêcher la folle passion de Wolinski

de croître encore au profit de son malheur, jouait avec la levrette de l'impératrice, qu'il caressait, tout en ayant l'air de ne s'occuper que d'elle; mais enfin il rompit le silence.

— Votre Majesté, dit-il, marie Koulkowski, et la preuve c'est qu'on lui bâtit sa maison de noces; mais il me semble que nous n'avons pas encore dit un mot de sa fiancée.

— Si fait, dit Anne, et nous avons pris la peine de la lui choisir de notre main impériale; mais si, par malheur, il arrivait que notre choix ne fût point agréable à notre cher page, nous lui donnons toute autorité de choisir dans l'empire, notre cour exceptée, une femme qui lui convienne davantage.

Koulkowski fit un profond salut, mit la main sur son cœur, et déclara en soupirant que son choix était fait, et que la nuit comme le jour il ne songeait qu'à madame Podatchkena, à ce point qu'il mourrait de douleur si elle ne devenait point sa femme.

— *O che bella ceremonia!* s'écria Pedrillo. *Corpo di Baccho!* l'un est gros comme une contre-basse, l'autre est maigre comme une flûte.

— Ce ne sera pas un couple, mais un miracle, dit à son tour Lacosta. Un serpent de trois archines va se loger dans un tonneau vide.

— Mais quelle est donc la fameuse Podatchkena, à

laquelle échoit cette bonne fortune? dit l'impératrice faisant semblant d'avoir oublié.

— J'ignore, répondit Biren.

— C'est une femme à moi, dit Wolinski, lequel commençait à comprendre le rôle de Biren. Mais je m'étonne de ce que le nouveau Pâris, sans quitter le fauteuil de la salle de réception de Votre Altesse, a pu découvrir un trésor que j'ai toujours enfermé sous des douzaines de serrures.

— J'espère, monsieur Wolinski, répliqua l'impératrice, que vous n'allez pas mettre le feu à mon palais, si nous avons enlevée votre séduisante... Comment se nomme-t-elle celle pour laquelle se sont battus les rois grecs?

— Hélène, se hâta de répondre Biren.

— Dieu m'en garde! répondit Wolinski.

— Ainsi donc vous consentez à me céder la belle Podatchkena?

— Avec bonheur, madame.

— Remercie, bouffon.

Koulkowski salua respectueusement et s'embarqua dans un dédale de remercîments.

— Cette noce se fait d'après votre désir, madame, dit sournoisement Biren; mais vous avez autour de vous des serviteurs qui sont mariés depuis longtemps, et qui cachent leur mariage à Votre Majesté.

A ces mots Pedrillo se jeta à genoux, et d'un ton lamentable, entremêlé d'éclatants sanglots, il s'écria :

— Grâce pour moi, illustre souveraine, je suis coupable, c'est vrai ! mais faites-moi grâce de la vie.

— Comment ! jusque dans mon propre palais, sans mon consentement ! s'écria Anne Ivanowna en feignant un mécontentement suprême.

— *Il cor mio* l'a voulu, dit Pedrillo, dans l'étrange langue mêlée d'italien et de russe qu'il parlait, j'aurais dû le rosser *il cor mio;* mais le cœur ne se traite pas à coups de poings. Ah ! si Votre Majesté l'eût vue, la *mia cara,* vous m'eussiez pardonné : des yeux bleus, une peau blanche comme du lait, la voix ressemblant à une petite flûte, la jambe fine comme celle d'un cerf, et sautant, sautant... Ah ! il fallait la voir grimpant la colline, le dieu Pan lui-même en serait devenu amoureux.

Pedrillo accompagna cette description d'une gesticulation passionnée et désespérée, tantôt appuyant la main sur son cœur, tantôt levant les yeux au ciel.

Je puis certifier la vérité de ses paroles, dit Biren d'un ton sérieux.

— Qui est-ce donc ? demanda l'impératrice. A la description je parierais pour une danseuse.

— Je n'ose avouer... je n'ose avouer, disait Pedrillo,

— Parle, je le veux, dit l'impératrice.

— Une jeunesse qui habite le palais, dit Pedrillo.

— Son nom? dit l'impératrice.

— Oh! voilà la peur qui me reprend... mon cœur est éperdu... vous me ferez grâce de la vie! Majesté.

— Son nom? cria l'impératrice.

— Je n'oserai jamais.

— Son nom? je le veux!

— Hélas! hélas!

— Son nom? son nom?

— Elle s'appelle Galathée.

— Ma chèvre! s'écria l'impératrice.

Pedrillo se précipita la face contre terre.

— Et la malheureuse, continua-t-il, vient d'accoucher de deux jumeaux.

L'impératrice éclata de rire.

— Allons, dit-elle, je te pardonne.

— Et Votre Majesté viendra voir l'accouchée, dit Pedrillo; — elle me fera l'honneur de la venir voir chez moi?

— Ah! je comprends le coquin. Il connaît notre vieille coutume russe, qui consiste à apporter un cadeau à l'accouchée que l'on visite, Eh bien, soit! aussi bien la plaisanterie mérite-t-elle une récompense. Je te promets de te faire visite. Vous me rappellerez ma promesse, duc, n'est-ce pas?

— Puis-je oublier un ordre de Votre Majesté? répondit Biren.

— Cela vous est pourtant arrivé deux fois aujourd'hui, dit l'impératrice en riant.

On rit encore quelque temps de la bouffonnerie de Pedrillo. Puis chacun se retira, emportant sa part de gaieté générale, — excepté peut-être Wolinski, — qui avait senti, si détournée qu'elle fût, la pointe du poignard que Biren un instant avait dirigé contre lui.

Lorsque le duc rentra chez lui, il y trouva Lipmann qui l'attendait et qui lui annonça que l'on venait de trouver Grosnott assassiné dans sa chambre, sans doute par les palefreniers qui avaient pris la fuite à la suite du meurtre de Gordenko.

Le duc comprit qu'il était dangereux de tourner sa colère contre Lipmann. Il reçut donc la nouvelle avec calme, en recommandant au commissaire la poursuite des projets qu'il lui avait exposés, et dans lesquels il persistait plus que jamais.

Biren, au lieu de Grosnott, en trouva dix autres qui le remplacèrent avantageusement.

Ce ne sont pas les Grosnott qui manquent à la cour de Russie.

XVII

L'ACCES.

Plusieurs fois au milieu du combat le tzar se souvenait de sa bague, et tout en restant indifférent à la bataille, il avait l'air d'assister à un tout autre spectacle.

(*L'Opale*, par J. K.)

Le cœur amoureux a vaincu l'âme ambitieuse, et j'échange tout en larmes la liberté qu m'était si chère contre un bonheur incertain. MARLINSKY.

Wolinski avait promis d'envoyer la bohémienne à la princesse Lehemiko : son premier soin, en rentrant chez lui, fut donc de la faire mander, mais les recherches furent vaines. Tourmenté du désir d'avoir cette réponse de Mariolizza, qu'il avait entrevue préparée pour lui dans son mouchoir, et qu'il n'avait pu prendre, il se décida à s'adresser à Trétiakowsky, sans lui découvrir pourtant son secret. Par malheur, l'auteur de la *Télémaquide* souffrait pour le moment de la maladie des âmes mesquines, de l'envie.

Aussi écrivit-il à Artemy-Petrowitz qu'il était tout à la fois malade de corps et d'âme depuis que ses contemporains avaient l'injustice de le mettre au-dessous de l'auteur de l'ode sur la prise de Khotin[1], et qu'il ne pouvait reprendre le service des Muses et celui de son Mécène qu'après que ce dernier lui aurait obtenu a chaire d'éloquence et un ukase défendant à ce misérable pêcheur de Kholmogory d'éditer les écrits de ses confrères.

Nous n'avions que fort peu d'écrivains en ce temps-là, sinon une coalition d'incapacités se fût inévitablement formée pour étouffer le jeune génie auquel les ailes pousssaient à peine.

Il va sans dire qu'en réponse à ses exigences Trétiakowsky n'obtint du ministre du cabinet qu'une boutade dans laquelle les qualifications de drôle et d'imbécile jouaient le principal rôle, tandis que Lomonosoff, au contraire, reçut par le premier courrier un riche et précieux cadeau.

Pendant les quelques jours qu'Artemy-Petrowitz passa sans voir Mariolizza sa passion s'accrut tellement qu'elle en fit un tout autre homme. Il devint fantasque et exigeant comme un enfant, inégal d'humeur, irritable comme il ne l'avait jamais été, mais

1. Lomonosoff.

surtout faible et froid pour ses devoirs; il n'écoutait plus les conseils de Zouda, contre lequel il se fâcha d'abord, et qu'il finit par éloigner tout à fait; mais bientôt, n'ayant plus personne à qui confier les souffrances de son âme, il se rapprocha de nouveau de lui, à la condition cependant que Zouda ne le contredirait en rien lorsqu'il s'agirait de la princesse Lehemiko.

— Il faut seulement, lui dit Wolinski, que je reçoive, relativement à la politique, le mot d'ordre de mon correspondant inconnu, et crois-moi, alors, comme je suis sûr de l'amour de Mariolizza, non-seulement ma mauvaise humeur disparaîtra, mais j'agirai.

Ce jour ne peut être loin, sois-en bien sûr; l'impératrice se fâche déjà plus fréquemment contre Biren. — Elle a été jusqu'à lui marquer son mécontentement en ma présence. — Pourquoi a-t-il caché l'offense que je lui ai faite, offense qu'il n'eût oubliée ni pardonnée, s'il n'eût senti sa faiblesse? Deux ou trois jours de colère de l'impératrice contre Biren, et puis alors un seul mot, — la seule pensée des larmes versées et du sang répandu, — et la reine, qui m'implore, m'appelle à son secours! Alors, Zouda, je suis tout entier à mon devoir; alors je meurs, s'il le faut, pour la cause sainte; alors plus de place dans mon cœur pour l'amitié ni pour l'amour, ni pour qui que ce soit au monde; alors je me voue à la patrie, je prononce un

serment solennel, et je rejette de mon cœur toutes les pensées mondaines. Mais à présent, que veux-tu, Zouda ? il faut me pardonner. Je n'ai plus la force, laisse-moi jouir encore de tous ces biens terrestres, laisse-moi encore contempler ces yeux ravissants, laisse-moi encore écouter cette voix enchanteresse. Mais, je te le répète, Zouda, le jour venu, je ne ferai pas un pas en arrière, l'échafaud dût-il être au bout du chemin.

Zouda hochait avec incrédulité la tête en l'écoutant parler. Il n'avait pas autre chose à faire.

Lorsqu'on apprit à Wolinski que Podatchkine avait été avancé comme officier sans qu'on l'eût préalablement consulté là-dessus, il comprit qu'il s'était passé quelque chose qu'il ignorait. Mais il haussa les épaules avec indifférence, et se contenta de dire :

— Qu'on le fasse sénateur, si l'on veut.

Lorsque Zouda vint lui dire que Gordenko, gelé, avait été enterré au bord de la Newa, à un endroit que lui, Zouda, connaissait, et était prêt à sortir de son tombeau pour attester le crime de Biren, Wolinski répondit :

— C'est bien; mais qu'on ne tourmente plus ce malheureux cadavre, auquel on ne peut laisser de repos, même après sa mort.

Lorsqu'il fut averti que les palefreniers de Biren,

qui avaient apporté la statue de glace sur les bords de la Newa, avaient fui sur les terres de Wolinski et étaient tout prêts à reparaître comme témoins, Wolinski répliqua :

— Leur barque est à bon port, laissez-là où elle est, et employez tous les moyens possibles pour garantir leur sûreté.

Un soir un mendiant lui remit un papier sur le perron, et disparut. — C'était le texte du rapport de Gordenko, livré à Lipmann par la bohémienne, et ensuite remis à Biren. C'était un vrai trésor pour le ministre du cabinet, qui, n'ayant pas vu ce rapport, ne pouvait connaître le mystère précieux qu'il révélait. Artemy-Petrowitz, tout en se réjouissant d'abord de cette découverte, parut s'en effrayer un peu.

— Ce papier fatal ne me conduira-t-il pas moi-même, dit-il, à l'heure décisive et à ma séparation de Mariolizza, comme il a mené le pauvre Gordenko à une mort terrible?

Wolinski pensait-il à sa femme? Sans doute; mais quelles étaient ses pensées à cet égard? Une lutte terrible s'engagea dans son âme : il estimait sa bonté, honorait sa sagesse; il s'accusait d'ingratitude, se tourmentait comme un criminel, maudissait sa faiblesse, et tout cela aboutissait à ce qu'il ne vécût que de son amour pour Mariolizza.

Le portrait de sa femme lui faisait l'effet d'un accusateur fatigant qui l'écrasait de son témoignage.

Le portrait fut ôté et placé derrière le bureau. Craignant qu'elle n'arrivât, il lui écrivit qu'il passerait bientôt par Moskou, en remplissant une mission du gouvernement, et qu'il la priait de l'y attendre. Sa plume se prêtait difficilement à ces mensonges; son cœur se retournait dans sa poitrine lorsqu'il terminait ses lettres par des serments d'amour. Sa droiture naturelle était révoltée de céder la place à la tromperie. D'un autre côté, amené jusqu'au désespoir par sa passion pour Mariolizza, il se cassait la tête pour trouver un moyen de divorcer avec sa femme, et cherchait déjà pour y arriver les bonnes dispositions de quelques membres du synode.

Elle était stérile, la pauvre créature. Qu'avait-il donc besoin de chercher une autre raison? Il n'était ni le premier ni le dernier qui eût divorcé pour une raison si grave.

Les conseils d'un ami anonyme qui lui disait de se défendre contre son amour pour la princesse Lehemiko, et surtout contre lui-même, n'eurent aucun succès.

— Votre amour pour Mariolizza vous perdra, lui disait cet ami anonyme. Vos ennemis connaissent votre passion et s'en servent comme de la meilleure arme contre vous.

Mais Wolinski secouait la tête, et disait :

— Tous ces conseils cauteleux doivent venir de Zouda : deux amours peuvent bien marcher de front, quand l'un des deux amours surtout est celui de la patrie. L'un est aussi fort que l'autre, et de même que j'ai fait serment d'arracher la Russie à la tyrannie de son favori, j'ai fait serment d'arriver à l'amour de Mariolizza. Je risque ma tête pour la Russie; l'amour de Mariolizza sera ma récompense.

Plus Wolinski paraissait faible dans ces moments d'accès amoureux, plus Zouda et le confident secret du ministre du cabinet travaillaient diligemment en sa faveur. Ils avaient une conviction basée sur la connaissance de la noblesse de son caractère, que, dans le moment décisif, l'amour de la patrie dominerait tous les autres sentiments, et, dans ce cas, ils ne laissaient point échapper une occasion de lui être utile dans sa lutte avec le puissant et astucieux favori. Ils se proposaient d'établir une contre-mine à ses desseins secrets ainsi qu'à ceux de Lipmann; mais ils étaient obligés de cacher leur jeu, même à Artemy-Petrowitz, qui n'aimait lui, que les combats à ciel découvert.

Mais avant tout nous devons consigner ici un événement étrange qui se passa le soir même du jour où il avait vu la princesse dans la salle de billard du pa-

lais. Il était assez tard. Déjà Wolinski racontait à Zouda sa dernière brouille avec Biren, regrettant de ne pas avoir suivi le conseil de ses amis.

Tout à coup on entendit derrière le mur, dans le cabinet de toilette, un long gémissement suivi de sanglots douloureux.

— Qu'est cela? demanda Artemy-Petrowitz, bondissant sur son fauteuil. N'assassine-t-on pas quelqu'un chez moi? A Dieu ne plaise!

Zouda lui-même écoutait avec anxiété.

— Je ne comprends rien à cela, dit-il.

— Au secours! au secours! fit la voix. — Sauvez-moi du diable, laissez-moi mourir en chrétienne.

Wolinski et Zouda se précipitèrent dans la chambre d'où paraissaient venir les cris, mais il y faisait si sombre qu'il était impossible d'y rien voir : on entendait vaguement la respiration d'un homme qui venait de s'échapper d'une armoire placée contre le mur.

On apporta des lumières.

La Podatchkena évanouie était étendue sur le plancher, les cheveux en désordre et toute couverte d'égratignures.

Près d'elle se tenait l'Arabe, qui riait aux éclats.

— Es-tu donc devenu fou, s'écria Artemy-Petrowitz, d'effrayer de la sorte une pauvre vieille?

— Ce n'est point une femme, dit l'Arabe, mais une chienne de sorcière, et je regrette qu'elle ne soit pas crevée du coup.

— Que signifie cela? voyons, demanda Artemy-Petrowitz d'un ton sévère.

— Je vais vous l'expliquer, seigneur, dit l'Arabe. Il y a longtemps que nous nous étions aperçus, M. Zouda et moi, de ses abominables manigances. Dès que quelqu'un entre chez vous, j'entends cette coquine se faufiler dans le cabinet de toilette. J'y entrai une fois après elle, — personne. — Où diable s'est-elle cachée? me demandai-je. La fois suivante je fus plus fin, et après l'avoir vue entrer, je mis mon œil au trou de la serrure, et je la vis se glisser dans l'armoire, où elle resta cachée tant que de son côté la personne qui était avec vous y resta. — Diable! me dis-je, il faut que je communique mes observations à M. Zouda, il n'y aura pas de mal à cela. — M. Zouda m'embrassa pour la bonne nouvelle, et m'ordonna de me taire jusqu'au moment où il jugerait qu'il était temps de parler. Voilà pourquoi je ne vous ai rien dit, continua l'Arabe, dont les yeux lançaient des éclairs, tandis que ses grosses lèvres, en s'ouvrant, laissaient voir deux beaux rangs de perles.

— S'il en est ainsi, pardonne-moi de m'être fâché contre toi, dit Wolinski.

— Ah! monseigneur, le mal n'est pas grand; mais laissez-moi tout vous dire : il y a encore que dernièrement M. Zouda a découvert une fente faite fort habilement dans le mur de votre cabinet, derrière le canapé. Nous comprîmes que cette fente devait communiquer avec l'intérieur de l'armoire. Nous nous procurâmes une double clef, et le soir, à la nuit tombante, je me suis tapi, à l'insu de madame, dans sa guérite. Je trouvai, après quelques tâtonnements, la fente susdite, et je reconnus que, grâce à cette fente, on entend de l'armoire le moindre mot qui se dit chez vous. Pendant ce temps la coquine se douta qu'il y aurait chez vous une conversation secrète entre Votre Seigneurie et M. Zouda; aussi, je l'entends qui entre à son tour, et bon! la voilà qui se campe à mon côté. — Sois la bienvenue, gredine, que je me dis à part, moi. Mais à peine eut-elle appliqué son oreille à la fente, que je lui enfonçai une épingle dans la hanche. Comme je n'avais pas fort appuyé, elle n'y fit pas attention, se gratta un peu, et se remit à sa damnée besogne.

Alors j'enfonçai un peu plus fort l'épingle en question au même endroit où à un autre, je ne sais pas bien au juste.

Cette fois, elle étouffa un cri, fit un signe de croix et murmura un — le Seigneur soit avec nous.

Comprenez-vous une drôlesse qui ne se contente pas

de trahir les hommes, et qui veut encore mystifier le bon Dieu?

Je lui laissai un petit temps de repos; puis, comme votre conversation devenait de plus en plus intéressante, — trop intéressante même, — je la pris à bras le corps, et me mis, tout en l'étouffant, à la pincer et à la mordre. Alors ce fut une comédie, seigneur, que je n'essayerai pas même de vous faire comprendre. Je crus, pour mon compte, mourir de rire. Et maintenant, ajouta le nègre en lançant un regard terrible à sa victime, si cela dépendait de moi, ce n'eût point été une épingle que je lui eusse mise dans la hanche, c'est mon poignard que je lui eusse planté dans le cœur, et il y eût eu un serpent de moins sur la terre.

— Elle est morte, dit un des valets accourus aux cris et qui formaient un cercle autour de la Podatchkena.

Comme en effet elle demeurait sans mouvement, on essaya de soulever un de ses bras.

Il retomba inerte.

— Il faut lui jeter de l'eau froide, dit un second valet.

— Ou la saigner dit un troisième.

— Non; un coup de fouet vaudrait mieux, dit le nègre.

— De l'eau, un peu d'eau, s'il vous plaît, par grâce, dit d'une voix éteinte la mourante, qui voyait que la consultation allait trop loin.

Wolinski, sans lui répondre, la regarda avec mépris. Puis s'adressant aux valets :

— Que l'on jette dehors cette charogne, dit-il enfin, tous ses effets après elle, depuis le premier jusqu'au dernier, et qu'il n'en soit plus question ; — mais vite, entendez-vous bien? vite, vite, vite.

— Ah! le voilà donc enfin, votre espion familier! Il est entre nos mains, dit Zouda lorsqu'il se retrouva de nouveau dans le cabinet avec son maître, et après s'être assuré que cette fois personne n'écoutait. Je suis d'avis, moi, de lui faire subir un rude interrogatoire.

— Bon! dit en riant Wolinski, ne veux-tu pas lui faire subir la question à la manière de Biren? Que le diable soit d'elle, nous ne pouvons pas remédier au passé, n'est-ce pas? Quant à la reconnaissance que me doit cette drôlesse et qu'elle a oubliée, ne m'en parle pas, cher ami ; il y a une personne envers laquelle je suis plus ingrat qu'on ne le sera jamais envers moi.

Et Wolinski soupira en songeant à sa femme.

L'ordre donné de jeter la Podatchkena à la porte resta donc la seule punition de la fiancée de Koulkowski; seulement cet ordre fut exécuté avec la cruauté que mettent les inférieurs à remplir les ordres de leur maître, lorsque cet ordre frappe une personne longtemps puissante et longtemps détestée dans la maison.

La Podatchkena fut traînée dehors avec force coups,

cris et huées, et jetée sur la neige devant la porte de la maison. La malheureuse vieille, traînant ses hardes, se mit immédiatement en route, et alla frapper à la porte de Lipmann, où on lui rendit tous les soins que réclamaient son ancienne qualité d'espionne et son nouveau titre de fiancée de Koulkowski.

On vint annoncer un matin à Artemy-Petrowitz que la bohémienne était retrouvée; mais cependant il restait un doute dans l'esprit de celui qui lui annonçait cette nouvelle : c'était sa voix, sa démarche, la moitié même de son visage, si l'on peut dire cela, et cependant ce n'était plus elle.

Le bohémien Basile seul constatait l'identité de la belle Marioulla ; mais n'avait-il pas un motif quelconque de tromper le ministre, afin d'en tirer une récompense, et peut-être de le trahir?

Wolinski écouta le rapport de son messager avec l'étonnement que l'on peut imaginer.

— Quelle diable de peste y a-t-il dans l'air, s'écria-t-il, que tout le monde semble devenir fou? Faites entrer.

On introduisit la bohémienne dans le cabinet où Artemy-Petrowitz était seul; l'un de ses yeux était caché dans ses cheveux, sa joue droite perdue sous un voile.

— Est-ce toi, Marioulla? demanda Wolinski.

— Oui, maître, répondit celle-ci.

Wolinski reconnut la voix et regarda la bohémienne.

En effet, comme le lui avait dit son messager, ce n'était plus la belle, la gracieuse, la pittoresque bohémienne.

— Oui, dit-elle en réponse à la persistance avec laquelle, malgré sa laideur, Wolinski la regardait; oui, il m'est arrivé un malheur; je me suis brûlé le visage avec une jatte d'eau bouillante, et maintenant peux-tu encore me reconnaître?

Sa voix tremblait. Elle souleva son voile et releva ses cheveux; sa joue était couverte de taches rouges et de profondes cicatrices. Ce spectacle hideux impressionna tellement Artemy-Petrowitz, qu'il se détourna,

— Eh bien! murmura-t-elle avec un soupir, la voilà cependant, cette beauté tant vantée!

Wolinski fit un signe, et Marioulla rabattit ses cheveux et son voile.

Puis, la regardant avec compassion :

— Marioulla, lui dit le ministre, je n'avais point besoin de ta beauté; ce que je réclame de toi, c'est la fidélité, l'intelligence.

— J'ai eu l'honneur de vous dire déjà, mon bon et cher maître, que je serais heureuse de vous servir, répondit la bohémienne avec un accent dans lequel elle avait mis toute son âme.

Alors Wolinski lui avoua qu'il aimait la princesse Lehemiko, et qu'il en était aimé.

Une rougeur subite parut sur les joues de la bohémienne.

— Continuez, dit-elle.

— Je lui ai écrit; sa réponse est prête; mais nous sommes entourés de traîtres, et elle ne peut se fier à personne. Il faut que tu ailles au palais, que tu pénètres jusqu'à elle, et que tu me rapportes son billet.

— Avec bonheur, répondit Marioulla d'une voix tremblante, car son plus grand désir allait être accompli : elle allait revoir sa fille, être l'intermédiaire entre Artemy-Petrowitz et Mariolizza, aider à son bonheur si Artemy-Petrowitz l'aimait réellement; la sauver peut-être, s'il ne voulait que la tromper.

— Mais cependant, ajouta-t-elle d'une voix suppliante, c'est à une condition, que je me fais ton esclave : je t'aiderai de toute mon intelligence, de tout mon pouvoir, de toute ma fidélité, pourvu que... — elle hésita,— pourvu que tu ne rendes pas malheureuse cette pauvre fille. Elle n'a ni père ni mère, à ce que l'on assure; elle vient de loin, dit-on; ne la déshonore pas, Artemy-Petrowitz , crains la justice de Dieu; épouse-la...

— Bon! dit Wolinski en éclatant de rire, des pré-

jugés? Fais ton affaire, le reste est celle de l'entremetteuse et du prêtre.

— Eh! que suis-je donc, moi? demanda la bohémienne, sinon l'entremetteuse? Vois-tu, seigneur, j'ai déjà bien des péchés sur mon âme, et voilà pourquoi Dieu m'a punie. Quoique nous ne soyons que des bohémiens, nous reconnaissons aussi et craignons Dieu, peut-être plus que vous autres grands seigneurs; eh bien! il est temps que je vive honnêtement. Je ne veux plus tremper dans les mauvaises affaires : tu l'épouseras, n'est-ce pas?

— Pardieu! fit Wolinski.

— Jure.

— Oh! quel entêtement!

— Jure, ou je ne me charge de rien.

Wolinski pensa qu'un serment fait à une bohémienne n'avait qu'une médiocre valeur.

— Eh bien! oui, dit-il, je jure, puisque tu le veux.

— Par le Dieu tout-puissant! entends-tu?

La voix de Marioulla était solennelle, son air presque menaçant.

Wolinski, malgré son courage, sentit passer un frisson dans ses veines.

— Certainement, dit-il, au nom de Dieu, je jure de l'épouser, si *on* me le permet, cependant.

— Qui, *on?*...

— L'impératrice, par exemple.

— Oh! les boyards, lorsqu'ils le veulent bien, obtiennent tout d'elle. Souviens-toi que Dieu punit ceux qui ont juré par lui et qui manquent à leurs serments.

Wolinski s'efforça de sourire.

— Sais-tu, Marioulla, dit-il, que tu ferais un excellent prédicateur?

— C'est la crainte de la punition du ciel qui me fait ainsi parler, dit-elle.

Puis, après un instant :

— La chose est convenue, dit-elle; tu auras une femme charmante; l'orpheline, de son côté, trouvera un mari bon, riche et noble; et moi, tu me donneras un beau voile, un beau voile brodé d'or pour le premier baiser; c'est convenu, n'est-ce pas? J'en ai besoin. Quant à cette jeune fille, que j'aime comme mon enfant, eh bien! j'aurai rempli près d'elle le devoir d'une mère; par moi, elle aura été heureuse. Ah! c'est aussi un beau seigneur comme toi qui m'a fait prendre le chemin du vice! — Marioulla essuya une larme. — Je te raconterai cela un jour, mais ce jour n'est pas venu. Enfin, je suis ici non pour pleurer, mais pour agir : j'attends tes ordres.

Le noir fut appelé et reçut mission d'accompagner Marioulla au palais.

En renouvelant sa prière à Marioulla. Wolinski voulut lui donner une pièce d'or, mais la bohémienne repoussa sa main avec fierté.

— Non, non, dit-elle, ce qui est convenu : un voile, un voile, un beau voile brodé d'or.

XVIII

L'AMBASSADRICE.

> O Dieu! sa mère, sa propre mère, lui met entre les mains l'instrument de mort; l'amène au bord du précipice terrible. Elle pense la conduire à son festin de noces, sur la couche voluptueuse du bonheur et de l'amour.

L'attente de son premier rendez-vous avec une maîtresse ne peut certes autant émouvoir le cœur d'un homme qu'émouvait celui de Marioulla l'attente de son entrevue avec la princesse Lehemiko : la joie et la crainte de voir sa fille de si près, le bonheur si longtemps attendu de lui parler, agitaient si violemment son sang, qu'elle en perdait la respiration et qu'elle éprouvait à la fois comme des coups de marteau sur la tête

et des coups d'aiguille dans le cœur. Plusieurs fois en chemin elle fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Le nègre marchait devant elle.

— Suivez-moi hardiment, dit-il en montant le perron de la petite entrée du palais.

Puis, tout en se tournant vers elle de temps en temps pour l'encourager du regard, il lui fit traverser une nuée de valets, plusieurs escaliers et corridors.

Il était près de neuf heures du matin, mais tout dans le palais paraissait encore à moitié endormi.

Marioulla, ne craignant plus sa ressemblance avec la princesse Lehemiko, et ne voulant pas avoir l'air de se cacher, s'était découvert le visage.

— Où diable mène-t-on ce monstre? demandèrent quelques curieux à l'Arabe.

— Où l'on m'a dit de le mener, répondit celui-ci. Vous vieilliriez trop vite si vous saviez tout.

A quelques autres le nègre se contenta de dire que c'était une fameuse bohémienne, célèbre pour sa façon de tirer les cartes, que, de la part du duc, il conduisait chez l'impératrice.

Dans un corridor où l'on marchait sur la pointe du pied, l'Arabe chargea un valet de la cour de lui amener une jeune négresse qui, en même temps que lui avait été amenée en Europe. Elle arriva vêtue d'une

robe de laine blanche, portant un collier de corail au cou. A la vue de son compatriote elle sourit affectueusement ; disons même qu'il y avait dans ce sourire de la jeune et belle enfant du soleil plus que de l'affection.

Nicolas — on se rappelle que c'était ainsi que se nommait le nègre — lui dit quelques mots dans la langue natale, puis d'un signe de tête elle lui ordonna de le suivre avec sa compagne.

Arrivée à l'une des portes du corridor, elle l'ouvrit soigneusement, et dit, en passant la tête à travers les battants de la porte :

— Il y a une personne qui désire parler à la princesse, peut-on l'introduire ?

— Qui va là ? fit une voix douce qui fit tressaillir toutes les fibres du cœur de Marioulla.

Ses jambes étaient près de fléchir.

— C'est une bohémienne, répondit la négresse.

A peine ce mot bohémienne fut-il prononcé, que l'on entendit quelqu'un s'élancer précipitamment, puis ces mots dits d'une voix émue :

— Qu'elle entre ! qu'elle entre !

Les deux noirs se mirent à l'écart, pour parler de leur patrie et en même temps pour retenir dans le corridor la servante de la princesse, qui était allée chercher le déjeuner.

Marioulla essayait, autant qu'il était en son pouvoir, de cacher sa laideur; mais avec quelque précaution qu'elle s'y prît, l'embarras et surtout l'émotion qu'elle éprouvait dérangèrent le voile sous lequel elle se dérobait, et la princesse Lehemiko entrevit son visage.

Elle poussa un cri d'effroi et fit trois pas en arrière.

Mariolizza se retourna du côté des deux nègres pour voir s'ils étaient bien là, et s'ils pouvaient lui porter secours en cas de besoin.

Dans ce moment elle avait tout oublié, même le but de la visite de la bohémienne.

Marioulla avait tout vu, tout compris, et elle avait éprouvé un sentiment d'horrible douleur. Elle s'appuya contre la porte pour ne pas tomber; et toutes deux, princesse et bohémienne, restèrent un instant dans la même position, l'une suppliant qu'on lui pardonnât sa laideur, l'autre tâchant de se faire à ce repoussant spectacle.

Enfin Marioulla, rappelant toute sa force, se tourna de façon à ne présenter à la princesse que le côté de son visage le moins défiguré. Son beau profil la réconcilia avec la jeune fille.

Mariolizza rompit la première le silence.

— Que veux-tu, bonne femme? lui demanda-t-elle.

— Vous savez sans doute, belle dame, répondit la

bohémienne d'une voix tremblante, dans quel but Artemy-Petrowitz m'a...

Marioulla s'interrompit, ou plutôt fut interrompue, car à ce mot magique la jeune fille, oubliant la crainte que lui inspirait la bohémienne, bondit vers elle, les bras ouverts et prête à la serrer contre son cœur.

Mais la pudeur d'avouer à une inconnue les secrets de son cœur la retint.

Elle rougit et s'écria :

— Alors, c'est lui qui t'a envoyée? Oh! que tu es bonne! Voyons, assieds-toi là; dis-moi, ne t'ai-je pas offensée tout à l'heure?

Marioulla profita de cet élan de cœur pour s'approcher de la princesse, en mesurant ses pas sur l'impression qu'elle lisait dans les yeux qu'elle interrogeait, comme fait le chien en se rapprochant du maître qui l'a battu.

— M'offenser? dit-elle, oh! que non!... M'offenser, vous! cela ne se peut pas. Oui, Artemy-Petrowitz avait bien raison de me dire que je trouverais en vous une belle et bonne personne.

Puis, de l'œil qui lui restait, elle dévora Mariolizza de la tête aux pieds, contemplant avec orgueil et d'un regard tendre et touchant à la fois la beauté de sa fille : son œil noir, sa peau blanche, ses longs cheveux flottants, le contour régulier de son visage, ses lèvres de

corail, la grâce de son port, la finesse de sa taille; elle couvrait en imagination de baisers ses mains, son cou, ses épaules. Puis une idée douloureuse lui serrait le cœur : elle ne pouvait arriver à comprendre que cette belle princesse, habitant le palais, entourée de toutes les félicités du sort, fût la pauvre petite bohémienne Mariolizza, couverte de haillons, abandonnée, perdue...

Si ce n'était pas elle!

Oh! mais c'était elle; sa ressemblance, non plus avec ce qu'elle était, mais avec ce qu'elle avait été, en faisait foi.

Lorsqu'elle voyait une ombre de crainte reparaître sur le front de la princesse, elle prononçait le nom magique d'Artemy-Petrowitz, et par ce moyen elle arriva bientôt à pouvoir prendre sa main dans la sienne, et ce fut avec un bonheur et une émotion ineffable que la mère en arriva à baiser la main de sa fille.

Comme elle se sentit heureuse dans ce moment-là, qui la récompensait de tous ses maux passés et à venir.

— Tu me fais de la peine, pauvre femme, dit Mariolizza; pourquoi donc as-tu la moitié du visage ainsi défigurée?

— Vois-tu, ma chère dame, j'avais une fille de six ans. Un incendie éclata dans la maison. Que peut avoir une mère de plus cher, si ce n'est son enfant? Je vou-

lus la sauver; je tombai sur une poutre enflammée, et me brûlai la moitié du visage.

— Un incendie! un incendie! répéta Mariolizza comme une personne qui se souvient confusément; et où cela est-il arrivé?

— Oh! bien loin d'ici. Vous ne pouvez connaître cette contrée; c'était dans une ville appelée Jassy.

— Mais moi aussi je suis née à Jassy.

Alors tout bas :

— J'y fus aussi sauvée d'un incendie, murmura-t-elle.

Puis tout haut :

— Tu es donc une compatriote à moi? Car, je te le répète, c'est à Jassy que je suis née.

— Si c'est ainsi, ne me refuse pas un peu d'attachement, belle princesse; car quoique tu sois une grande dame et moi une pauvre bohémienne, nous n'en sommes pas moins nées sur la même terre.

— Ah! oui, dit Mariolizza; je t'aimerai de bien grand cœur.

Mariolizza prit la bohémienne par la main et la fit asseoir à ses côtés.

— Continue. Tu disais que tu avais sauvé ta fille.

Marioulla mourait d'envie de parler, mais craignait d'en trop dire.

— Non, dit-elle, je ne l'ai pas sauvée; au contraire,

elle a péri, et je n'ai pas même pu retrouver ses pauvres petits os.

Deux larmes de pitié perlèrent aux yeux de Mariolizza.

— Oh! tu peux hardiment te découvrir le visage maintenant, pauvre femme, dit la princesse, je n'aurai plus peur de toi. Et tu n'avais qu'une fille unique?

— Oui, madame. Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais elle vous ressemblait beaucoup, oh! oui, beaucoup.

— A ces mots Marioulla ressaisit tendrement la main de la princesse, et la baisa.

Mariolizza la laissa faire et l'embrassa aussi en retour.

Mais la servante pouvait revenir et troubler cette entrevue. C'en était d'ailleurs bien assez pour son cœur de mère d'avoir pu revoir son enfant, et Marioulla rappela à la princesse le but de son ambassade.

Alors la princesse tira de sa poitrine toute palpitante un billet chaud et parfumé.

— Si c'est lui qui t'a chargée de venir chercher le billet, le voici : je te le confie.

— Dieu, toi et moi serons les seuls à le savoir, répondit la bohémienne.

Et après avoir appelé toutes les bénédictions du ciel sur la tête de la princesse, elle la quitta ivre de bonheur.

Artemy-Petrowitz se sentit renaître à la réception de ce billet. Dans sa joie, dans son bonheur, dans sa reconnaissance, il eût couvert la bohémienne d'or et de pierreries.

Voici le contenu du billet apporté par la messagère:

« Lundi matin.

« Vous me demandez une réponse à votre lettre ; la voici : vous y trouverez tout ce que je possède, ma pudeur, votre opinion sur moi, ma vie entière; acceptez tout cela comme un hommage de mon cœur. Je n'ai pas longtemps réfléchi si je devais ou non vous répondre; mon cœur, vos souffrances, la fatalité peut-être, m'ont ordonné de le faire.

« Vous voulez sans doute savoir si je vous aime? Si rien ne me retenait, s'il n'y avait au fond de mon âme une crainte que je ne puis définir, il y a longtemps que je vous eusse dit oui. Oui, je vous aime. Le sentiment de cet amour m'est entré dans le cœur au moment où je vous ai vu pour la première fois, et depuis il n'a fait que s'y enraciner de plus en plus. Il paraît qu'ainsi le veut le sort, et je lui obéis. Que vous me prépariez un bonheur ineffable ou des souffrances infinies, je ne puis ni ne veux éviter l'un ou les autres. »

« Le même jour, au matin.

« J'avais voulu vous envoyer ma réponse dans le gros

livre de mon maître; mais on l'a déjà renvoyé : quel dommage : Qu'allez-vous penser? Mes yeux sont tout rouges à force de pleurer. »

« Le lendemain.

« Tu m'as dit que tu mourrais si je ne te répondais point; eh bien! tu vois que je fais tout ce que tu désires. Maintenant vivras-tu, mon amour? Maintenant voudras-tu mourir encore, mon idole?

« Pourquoi ne puis-je pas deviner tes désirs? Si tu as besoin de ma vie, prends-la! Pourquoi n'ai-je pas mille existences pour te les offrir toutes!

« J'écris *tu* au lieu de *vous;* c'est notre habitude, à nous autres. Si tu savais combien c'est doux, de dire *tu!* Écris-moi de même. »

« Mercredi.

« Toujours pas d'envoyé, et je ne te vois pas; n'es-tu point malade? Je tremble d'interroger les étrangers.

« Oh! je sais maintenant combien il est à la fois doux et terrible d'aimer. »

« Du soir.

« Une jeune fille t'écrit; et que t'écrit-elle? Je sais bien que c'est très-mal, d'après les idées d'ici. J'ai honte de lire ce que je t'écris. On m'a dit que pour un billet pareil on punissait de mort à Khotin. Mais je ne

puis me vaincre; c'est plus fort que moi, et je t'écrirais quand même je serais à Khotin.

« J'ai demandé à mes compagnes quel était le plus caressant de tous les noms russes. « *Millii galoublchick*[1], » m'ont-elles dit. Eh bien ! je veux te donner ce nom, car je n'en sais pas de plus tendre; peut-être me trompent-elles, ou n'ont-elles jamais aimé comme je t'aime. Oh ! quels mots d'amour j'aurais su trouver en moldave et en turc ! »

Cherchez dans le code des lois d'amour, et vous y trouverez, dans le chapitre *Lettres*, que le premier billet entre amants n'est jamais le dernier. Contient-il le serment de ne plus jamais s'écrire, le peloton épistolaire, une fois lancé sur la pente, se dévide tout seul et tant qu'il y reste une archine de soie, ou jusqu'à ce qu'un nœud mal fait le force à se rompre. D'après cette loi immuable, la correspondance dura longtemps entre nos amants. Wolinski enleva à la jeune fille jusqu'à la dernière parcelle de sa tranquillité par les lettres ardentes qu'il lui envoya et qui l'enflammèrent chaque jour davantage. C'était trop peu pour elle de rêver constamment à lui; elle éprouvait un besoin vital de le voir, de le toucher, de l'entendre sans cesse; elle ne voyait, ne sentait, n'entendait plus que par lui; obéis-

1. Mon charmant pigeon.

sant à son moindre désir, elle était devenue l'esclave de son regard même, et ce regard, disposant d'elle, la rendait triste ou gaie.

Ce regard ! il devint le régulateur de sa vie, l'arbitre de sa destinée. Innocente de fait encore, elle apprit déjà dans les lettres de Wolinski à nourrir son imagination et son cœur de toutes les séductions d'une passion criminelle. Le poison s'infiltrait dans ses veines : la pauvre enfant était au bord du précipice

Et lui, vivant dans un siècle où la séduction était comptée comme une gloire, et où toutes les fautes de ce genre avaient leur excuse dans les mœurs des souverains et dans les excès des favoris, qui se faisaient de leurs passions un simple jouet ; corrompu par l'absence générale des mœurs et vaincu par sa passion funeste, Wolinski ne pensait qu'aux jouissances que son amour lui préparait. Sa conscience se taisait ; Dieu fut oublié ; sa raison était perdue. L'homme ivre d'opium peut-il raisonner ?

C'était à Marioulla qu'était confiée la remise des billets. Wolinski et Mariolizza tâchaient, chacun de son côté, de lui faire une position au palais. Ce fut donc la mère elle-même qui continua à développer la fatale passion de son enfant, se reposant sur la promesse de mariage et le serment du séducteur, et comme ensorcelée par les caresses de Mariolizza, pour laquelle elle

avait déjà fait le sacrifice de sa beauté et était prête à faire le sacrifice de sa vie. Peut-être avait-elle calculé, au reste, qu'en suivant pas à pas la marche de cette passion, elle pourrait arriver à temps pour sauver l'honneur de sa fille s'il était en danger. Mariolizza, de son côté, s'attacha tellement à elle, qu'elle s'asseyait sur ses genoux, entourait son cou de ses deux bras, arrangeait le voile et les cheveux de la bohémienne de manière à cacher complètement les parties brûlées de son visage, et la caressait comme sa gouvernante, comme sa nourrice, comme sa mère. Marioulla, dans ces moments d'enivrement, la nommait des noms les plus doux : — Mon enfant chéri, disait-elle, ma vie ! aime-le, adore-le, ce séduisant Wolinski ! il saura te rendre heureuse ! Mais seulement ne lui accorde pas trop de liberté avant le mariage : un baiser, rien de plus, sinon tu te perds à tout jamais, sinon tu tombes dans les griffes de Satan !

— Oh ! ma bonne, ma chère Marioulla, répondait en soupirant la pauvre enfant folle d'amour, un baiser, un seul baiser !... Mais si ce baiser me consume !...

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.







